

fallu mettre chronologiquement sous les yeux du lecteur toutes les pièces du procès, et les discuter. Cela n'avait jamais été tenté. Toute autre méthode est cependant illusoire et sans issue. Ce que demande le public, ce sont des faits précis, clairs, ordonnés — et non des impressions hasardeuses sur certains de ces faits pris isolément ou réunis par petits groupes. Qu'importe, par exemple, que Campbell, quelle que soit la conscience de ses *Remarques sur la Vie et les Ouvrages de Shakespeare*, écrive qu'on ne doit pas ajouter foi à la tradition rapportant qu'il était boucher ? Qu'importe qu'un autre trouve ou ne trouve pas vraisemblable que Shaxper ait été clerc de notaire ? Qu'un troisième incline à croire qu'il put ou qu'il ne put garder les chevaux à la porte d'un théâtre ? Ce ne sont là que des impressions : quelle en est la base ? à quelles vues d'ensemble se rattachent-elles ? Ce qu'il faut, c'est une trame solide, suivie et complète : nous l'avons fournie. Au fur et à mesure qu'elle se déroulait, nous avons éliminé, preuves à l'appui (ou fortes présomptions provisoires), tout ce qui pouvait troubler la vue et détourner de la bonne voie. Bien qu'ardu, ce travail était devenu possible puisqu'on possède enfin tous les éléments indispensables — et que notre point de vue permet d'établir des choses insoupçonnées jusqu'ici, et décisives.

Regardons encore, maintenant, au fond de l'alambic — et comparons les éléments qui s'y trouvent à ceux que nous ont fournis les érudits les plus autorisés.

Parmi ces érudits, il suffira d'en choisir deux : un de a première heure, George Steevens ; et un de l'heure présente, M. George Hookman.

A la fin du dix-huitième siècle, Steevens écrivait : « Tout ce qui est connu avec quelque degré de certitude concernant Shakespeare, c'est qu'il naquit à Stratford-

sur-Avon, s'y maria et eut des enfants, vint à Londres où il fut d'abord acteur, écrivit des poèmes et des pièces, retourna à Stratford, fit son testament, mourut et fut inhumé. »

Steevens, on le voit, ne s'aventurait guère — ce qui ne l'empêcha pas de commettre encore deux erreurs, une grande et une petite. La grande, c'est que Shaxper n'a rien écrit du tout : on va voir qu'il avait d'excellentes raisons pour cela ! La petite, c'est que Shaxper ne « fit » pas son testament : il le dicta au clerc de Stratford, Francis Collyns. Il faut ajouter qu'on possédait quelques autres détails sur Shaxper au temps de Steevens ; mais celui-ci n'osa choisir entre ces vagues éléments souvent confus ou d'apparence contradictoire, que la critique commençait seulement à mettre au jour, à débrouiller un peu.

Que dit notre contemporain, M. Hookman ?

A la page 6 de son récent livre, M. Durning-Lawrence rappelle ce qu'a écrit M. George Hookman au mois de janvier 1909 dans la *National Review* :

« Nous savons seulement qu'il naquit à Stratford de parents illettrés — ( nous ignorons s'il y alla à l'école ) — qu'à l'âge de dix-huit ans et demi il épousa Anne Hathaway (qui était son aînée de dix-huit ans, et lui donna un enfant six (1) mois après son mariage) ; qu'il eut en tout trois enfants d'elle (qu'il abandonna avec leur mère, et se rendit à Londres, ayant apparemment fait son possible pour la laisser avant son mariage) ; — qu'à Londres il devint intéressé dans un théâtre, et fut réputé avoir écrit des pièces ; — qu'il acheta une propriété à Stratford, ville où il retourna ; — engagé en achats et ventes et procès (de nul intérêt biographique, si ce n'est comme indication de sa nature d'homme d'affaires et processif) ; aida son père qui demandait une cotte d'armes (obtenue fraudu-

(1) Légère erreur, après cinq.

leusement) ; favorisa la clôture de terres communales à Stratford (après s'être garanti comme une perte personnelle) ; fit son testament — et mourut à l'âge de 52 ans, n'ayant pas un livre en sa possession, et ne laissant rien à sa femme que son second meilleur lit, et ceci par une pensée qui lui vint après coup (1). Aucune mention d'amitié avec quelqu'un de plus cultivé que ses compagnons de théâtre. Aucune lettre — seulement deux rapports contemporains de sa conversation, un au sujet de la clôture des communaux (comme on l'a vu (2) ci-dessus), et l'autre touchant des circonstances qui ne doivent pas être rapportées sans nécessité. En un mot, nous connaissons sa parenté, sa naissance, son mariage, sa paternité, son état, son bien et sa principale ambition, son testament et sa mort, et absolument rien d'autre ; sa mort ayant été apprise avec un silence absolu et de mauvais augure par le monde littéraire, même par Ben Jonson qui, sept ans plus tard, loua les pièces « in excelsis » allant jusqu'à consacrer un quatrain à sa mémoire. »

M. Durning-Lawrence ajoute :

« A cet exposé de M. George Hookman je voudrais ajouter que nous savons que W. Shakespeare fut baptisé le 26 avril 1564, que son testament commence : « Au nom de Dieu, Amen ! Moi Willim Shackspeare, de Stratford-sur-Avon, dans le comté de Waar (3), gent (4), en parfaite santé et mémoire, Dieu soit loué, » était daté du 25 (janvier changé en) mars 1616, et fut reconnu le 22 juin 1616, Shakspeare étant mort le 23 avril 1616, quatre semaines après la date du testament. »

On en sait maintenant un peu plus que MM. Durning-Lawrence et George Hookman — et l'on va bien en sa-

(1) Cette disposition a en effet été ajoutée après coup : Shaxper se ravisa sans doute et dicta « le second meilleur lit ». — C'est tout ce qu'il légua à sa femme !...

(2) Ces mots entre parenthèses sont ajoutés par nous.

(3) Abréviation de Warwick.

(4) Gentilhomme.

voir davantage encore, grâce au double réactif de notre thèse et d'une toute récente découverte, faite au palais de Somerset, à Londres, par M. le docteur Wallace. Mais il faut d'abord rectifier une erreur de M. Hookman : Shaxper ne fut pas intéressé dans un théâtre, ni comme directeur, ni comme associé. Seuls les shaxperiens sont... intéressés à reproduire cette légende : ils l'ont tellement répétée que MM. Hookman et Durning-Lawrence eux-mêmes s'y laissent prendre !

Les extraits qui précèdent pourraient faire croire que, touchant la connaissance strictement personnelle de l'homme de Stratford, on n'a pas acquis grand'chose depuis un siècle — depuis le temps de Steevens et de Malone. Ce n'est là qu'une apparence. M. Hookman n'est pas baconien : son résumé ne dit mot, notamment, de certains dessous que l'école baconienne est parvenue à expliquer touchant le rôle de prête-nom joué par Shaxper en 1598. Mais on comprendra que la critique baconienne ait surtout été négative. Négative et, de plus, relativement à l'homme de Stratford, un peu vicieuse, indécise et boiteuse. N'était-ce pas fatal ? Son but essentiel fut de démontrer que ce dernier ne pouvait être l'auteur d'*Hamlet* ; et elle prit aussitôt de bonne foi Bacon — sans soupçonner que c'était faute de grives, qu'on nous passe l'expression. Tout naturellement, ses recherches, ses découvertes et ses hypothèses sur Shaxper furent subordonnées, plus qu'il n'aurait fallu parfois, au succès de sa thèse. Il arriva certes que ces recherches ne souffrirent pas ou ne souffrirent guère de l'erreur baconienne ; mais il arriva aussi que celle-ci détourna de certaines pistes ou qu'elle empêcha maintes constatations (faites quand même par la force des choses) d'acquérir toute leur valeur : telle la récente et judicieuse remarque que ce Guillaume épris d'Audrey au

cinquième acte de *Comme il vous plaira* est William Shaxper lui-même! D'où la circonspection des baconiens à l'égard de ce dernier — et celle des shaxperiens s'explique aussi pour des raisons différentes!... Hâtons-nous d'ajouter néanmoins que, d'une manière générale, malgré quelques écarts et quelques incertitudes, on allait à travers tout vers le but. Seulement, on y allait par un chemin détourné masquant parfois la vue, et non dépourvu de fondrières.

Comment naquirent les doutes qui jetèrent dans cette voie latérale la critique des cinquante dernières années? Il faut l'établir avant de comparer ce qu'on sait au résumé de M. Hookman.

Ces doutes naquirent très simplement après Malone — ou du moins après l'édition posthume de ses œuvres que publia en 1821 son disciple Boswell.

MS ( Avant que les doutes prissent assez de consistance pour être enfin exprimés, il y eut, entre 1825 et 1850 environ, une période d'étonnement bien explicable. Cet étonnement naquit de quelques nouvelles découvertes venant s'ajouter à celles de Malone; — il résulta aussi de la vive désillusion qu'avaient provoquée les faux d'Ireland et de son époque. Ces tentatives de supercherie n'indiquaient-elles pas que les érudits, aussi bien que le public, avaient le pressentiment d'une discordance entre l'œuvre shakespearienne et ce qu'on entrevoyait de l'homme de Stratford? Pourquoi des lettrés jugeaient-ils des « forgeries » nécessaires pour le seul « Shakespeare »?... Ces réflexions produisaient un malaise d'autant plus grand que le culte shakespearien s'épanouissait chaque jour davantage : le contraste s'accroissait d'autant plus que les découvertes faites après Malone présentaient en somme le Stratfordien sous un aspect toujours moins idéal... On a vu dans une épi-

graphe en tête de ce chapitre en quels termes Campbell traduisait l'étonnement général vers 1840. Boswell n'avait pu se défendre au fond du même sentiment quand il écrivait (1821) à la page 220 du tome XX de son édition : « Nous pouvons déplorer que nous connaissions si peu son histoire; mais on peut du moins déclarer avec assurance qu'à aucune époque la plus légère imputation ne fut lancée sur son caractère moral. » Boswell jouait de malheur ! S'il avait pu vivre une trentaine d'années encore, il aurait compris combien il s'était aventuré touchant le « caractère moral » de l'auteur présumé d'*Hamlet* ! En 1839, c'était un homme du jugement d'Henry Hallam qui exprimait à son tour quelque étonnement dans son grand ouvrage de *l'Introduction à la littérature de l'Europe aux quinzième, seizième et dix-septième siècles* (1).

On pourrait en citer d'autres !

Mais il y a quelqu'un qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer ici, et dont l'opinion, significative entre toutes, est exprimée en termes si écrasants que nos modernes shaxperiens se gardent de la reproduire : c'est l'homme qui, plus que nul autre, déchaîna ce que nous avons appelé l'ère du délire shakespearien, Coleridge lui-même ! Samuel Taylor Coleridge — qui mourut en 1834 — ne fut effleuré d'aucun doute quant à la paternité des pièces; mais, chose à la fois étrange, logique et significative, il ne put admettre, de son point de vue transcendant, que la biographie du Stratfordien, ébauchée entre 1790 et 1820, fût la véritable ! Selon lui, il devait y avoir là une altération des faits et du caractère de Shaxper le Stratfordien; la vérité éclaterait nécessairement un jour : l'auteur d'*Hamlet*, du *Songe d'une Nuit d'été*,

(1) Quatre volumes, de 1837 à 1839.

de *Macbeth*, de *Lear* et de la *Tempête*, ne pouvait être cette décevante silhouette banale. Et en conséquence, voici ce qu'écrivait carrément l'auteur de *Christabel* :

« QUESTIONNEZ VOS PROPRES CŒURS, QUESTIONNEZ VOTRE SENS COMMUN POUR CONCEVOIR S'IL EST POSSIBLE QUE L'AUTEUR DES PIÈCES SOIT L'ANORMAL, L'INCULTE, L'IRRÉGULIER GÉNIE DE NOTRE CRITIQUE DU JOUR. QUOI ! EN SOMMES-NOUS A ACCUEILLIR DES MIRACLES POUR NOUS DISTRAIRE ? DIEU CHOISIT-IL DES IDIOTS POUR TRANSMETTRE LES VÉRITÉS DIVINES A L'HOMME ? »

Quel coup ! Il put d'abord sembler excessif. On pensa que l'enthousiaste Coleridge planait trop haut pour se rendre au fait de certaines réalités, et qu'il les voyait d'un œil prévenu. N'importe ! Le coup n'en était pas moins porté (1). D'autres allaient suivre. Ces coups successifs retentirent surtout à travers l'Amérique anglaise qui, dépourvue d'inévitables préjugés nationaux, ouvrit bientôt les yeux — et proposa le vicomte Francis Bacon de Saint-Albans. Voici quels furent les « coups » successifs :

1° Les réserves d'une nature spéciale faite par Coleridge au sujet de la biographie du Stratfordien.

2° Les découvertes de Malone — auxquelles s'ajoutaient les réflexions de Boswell (1821).

(1) Les œuvres de Coleridge relatives à « Shakespeare » parurent après sa mort : les *Literary Remains*, en quatre volumes, par les soins de H. N. Coleridge (1836 à 1838) ; et les *Notes and Lectures upon Shakspeare* (extraites surtout par sa fille, Sarah Coleridge, des deux premiers volumes des *Remains*) parurent en 1845. Quant aux *Lectures sur Shakspeare d'après des notes* publiées en 1875 par J. P. Collier, et dont est extrait le passage ci-dessus, nous savons qu'on a émis des doutes sur leur complète authenticité (V. *Lectures et Notes sur Shak.*, par T. Arche, 1885) ; mais ceci répond bien à l'esprit des lectures sur « Shakespeare » faites par Coleridge ; et nous ajoutons d'ailleurs : « D'autres allaient suivre, etc. »

3° La réédition des œuvres de Benjamin Jonson, publiées en 1817 par Gifford avec une foule de notes qui éclairaient l'histoire littéraire du temps d'Elisabeth et de Jacques I<sup>er</sup> — et dont beaucoup se rapportaient à « Shakespeare ».

4° La publication des *Voyages et cortèges de la reine Elisabeth* (1823), par John Nichols — que suivit bientôt celle des *Voyages de Jacques I<sup>er</sup>*. — Ces œuvres étaient composées d'éléments patiemment réunis pour la première fois. Au tome III (p. 26) des *Voyages de Jacques*, Nichols fit une remarque que J. P. Collier ne tarda pas à souligner : c'est que, dans toute sa correspondance, le lord Chamberlain ne mentionne jamais le nom de « Shakespeare » ni le titre d'aucune de ses productions!

5° La publication complète, en 1827, des *Conversations de William Drummond de Hawthornden et de Ben Jonson*. — On a vu ce que l'auteur du *Renard* et du *Berger mélancolique* y dit de « Shakespeare ».

6° L'apparition, en 1831, de l'*Histoire de la Poésie dramatique anglaise* de John Payne Collier — qui n'était pas encore à fabriquer des faux en grand (1). Cet érudit de premier ordre — qui devait compromettre plus tard si déplorablement sa renommée — fit quelques remarques qui éveillèrent l'attention : que Francis Bacon prèta la main à la pantomime des *Infortunes d'Arthur*, pièce de Thomas Hugues, avec introduction de Nicolas Trotte, jouée devant la reine le 28 février 1589 par les gentilshommes de Gray Inn ; — que peu de faits sont connus touchant « Shakespeare » et que ce qu'on en sait ne nous est parvenu que par la voie de la tradition et reste conjectural ; — que la tradition de Gamaliel Ratsey (le voleur de grands chemins), consignée dans un écrit

(1) Londres, Murray, 1831 (3 volumes).



du temps non encore remarqué, fait jouer à « Shakespeare » un rôle étrange ; — que sans doute Richard « Shakespeare » *devait* être le grand-père de William, etc. (1)

7° L'examen plus attentif du journal de Ph. Henslowe — et la surprise grandissante de n'y pas voir figurer le nom de « Shakespeare ».

8° L'examen des quelques lettres écrites à Shaxper sur des questions d'affaires exclusivement ; — et l'étonnement causé par la découverte d'un procès où l'auteur présumé d'*Hamlet* poursuit impitoyablement, en 1604, un malheureux Stratfordien, Philip Rogers, pour la faible somme de vingt-sept francs environ ; sans compter le procès de 1608-1609 contre John Addenbroke, qui devait à Shaxper 7 livres sterling : Addenbroke s'étant enfui de Stratford, Shaxper fit emprisonner Thomas Horneby, également insolvable, qui avait commis l'imprudence de se porter garant !... Et l'on notera que Shaxper, dans sa soif de vengeance, fit emprisonner Horneby plutôt que de lui permettre de se libérer par le travail ! (On se rappela qu'à cette époque il devait écrire la pièce si noble de *Cymbeline*!...)

9° L'examen plus attentif de son étrange testament — car les doutes naissants se multipliaient les uns par les autres.

10° Le travail d'ensemble de Nathan Drake, *Shakespeare et son temps* (1817) ; — et les *Etudes sur Shakspeare* (1851), de Charles Knight : deux mines de faits, deux œuvres érudites de vulgarisation.

(1) Les trois premières remarques se trouvent respectivement aux pages 266, 328 et 332 du tome I ; mais nous ne pouvons remettre la main dans l'original sur le quatrième — que nous trouvons à la page 30 du premier volume des *Œuvres de William Shakespeare*, annotées par le Rev. Alexandre Dyce (réédition de 1880. Londres, Bickers et fils. Leicester Square).

11° La découverte et la publication (1839) du journal du vicaire Ward, que n'avaient connu ni Rowe, ni Johnson, ni Steevens, ni Malone, ni Boswell.

12° La publication des *Commentaires sur les Pièces historiques de Shakespeare* (1840), par T. P. Courtenay.

13° L'étonnement exprimé (comme on l'a vu) par les Hallam, les Campbell, etc.

14° La découverte de la lettre de Dowdall.

15° La supposition toute nouvelle — et si juste! — faite en 1832 par James Boaden dans le *Gentleman's Magazine*, rééditée par le même dans le volume *Les Sonnets de Shakespeare* (1837), adoptée en 1838 par C. Armitage Brown dans les *Poèmes autobiographiques de Shakespeare*, puis en 1845 par Joseph Hunter dans ses *New Illustrations of Shakespeare* (tome II, p. 346) : à savoir que les sonnets sont dédiés à William Herbert de Pembroke. — On se demanda quels rapports le Stratfordien put avoir avec un homme qui ne vécut même pas, comme Southampton, dans le monde littéraire de Londres (1).

16° Enfin — pour laisser quelques autres points — les doutes, jusque-là contenus, éclatèrent après la découverte des faux de Collier, dont nous avons parlé. Collier sentait grandir l'étonnement, le malaise — les indices d'une incrédulité encore inavouée. Il résolut de détourner les soupçons — tout en comprenant qu'il fallait faire la part du feu. Une transformation s'opérait dans les esprits : en suivant la route indiquée par Malone, on s'était rapproché du Priape lointain dont nous avons parlé; les éblouissements vaporeux de l'aurore avaient fait place

(1) La théorie a été reprise avec succès en 1890 par M. Thomas Tyler. M. Lee la qualifie d'« erreur populaire »! Du point de vue de l'illusion stratfordienne, il semble naturellement avoir raison.

à l'implacable clarté du jour — et certaines illusions n'étaient déjà plus possibles : on distinguait, à n'en pas douter, une divinité rustique, d'aspect vulgaire. Le mieux était de s'en accommoder tant bien que mal. Le moyen, d'ailleurs, de faire autrement ?... Se représenter encore l'homme de Stratford sous les traits d'un Apollon septentrional, d'un insaisissable Hamlet sublime et tendrement sarcastique, d'un Prospéro souverainement apaisé ou d'une sorte d'autre Byron de la Renaissance, moins personnel et multiforme, il n'y fallait plus songer. Un autre danger se dessinait : pourquoi, malgré tant de recherches savait-on si peu de chose sur la carrière théâtrale et dramatique de Shaxper à Londres ? Pourquoi ses pièces semblaient-elles avoir été si rarement représentées de son vivant ? Là était la lacune — les lacunes à combler. Collier se mit à l'œuvre ! Lentement, laborieusement, ingénieusement, il fabriqua ce dont tout le monde sentait l'impérieux besoin : il fabriqua en 1835 — d'après les prétendus manuscrits de Bridgewater House, appartenant à lord Ellesmere — un *Appel des acteurs des Blackfriars au Conseil privé*, daté du mois de novembre 1589, appel signé de seize noms parmi lesquels celui de « Shakespeare » figure au treizième rang — ce qui prouvait qu'à cette époque, et non seulement dès 1592, le fuyard de Stratford était déjà à Londres) ; il fabriqua et publia la même année 1835, d'après les mêmes manuscrits, une liste des actionnaires du théâtre des Blackfriars, avec l'évaluation de leur avoir, où quatre actions sont attribuées à Shakespeare, et, en 1596 déjà, s'élèvent ensemble à la somme considérable et merveilleusement précise de 933 livres sterling, 9 shillings et 8 pence, soit environ vingt-cinq mille francs, ce qui en représenterait cent et cinquante mille de nos jours.

Il fabriqua en 1836 une notice sur la représentation d'*Othello* que la troupe de Richard Burbage aurait donnée le 5 août 1602 devant la reine Elisabeth, quand elle rendit visite à sir Thomas Egerton au château de Harefeld, et cette notice était accompagnée du compte des dépenses qu'aurait dressé Arthur Mainwaringe, intendant d'Egerton (1); il fabriqua et publia en 1841 dans les *Memoirs of Edward Alleyn*, une lettre de Mme Alleyn à son mari, dont une partie est authentique, mais dont une addition forgée mentionne (à la date du 6 octobre 1603) « M. Shakespeare du (théâtre du) Globe » (2); il fabriqua et publia (3) à la suite d'une lettre (authentique également) une liste de onze acteurs de la Compagnie du roi sollicitant du lord mayor, à la date du 9 avril 1604, l'autorisation de donner des représentations publiques; il fabriqua et publia en 1842 (sous les auspices de la Société Shakespeare !) un livre de compte des représentations d'*Othello* le 1<sup>er</sup> novembre 1605 et de *Mesure pour Mesure* le 26 décembre suivant au palais royal de Whitehall — livre de comptes qu'il inséra aux pages 203 et 204 des *Extraits des Comptes des Réjouissances de la Cour* par Peter Cunningham; il fabriqua et publia en 1849 des détails sur les prétendues représentations d'*Hamlet* et de *Richard II* qu'aurait données en 1607 l'équipage des vaisseaux de l'*East India Company*, d'après le journal du capitaine William Keeling, etc.; il fabriqua et publia un acte officiel daté du 4 janvier 1609, d'après lequel Robert Daborne,

(1) On sait, aujourd'hui, qu'*Othello* était loin d'être écrit en 1602 !... Voir à ce propos les magnifiques amplifications auxquelles s'est livré Hugo — qui donna en plein dans une erreur si séduisante, comme du reste Knight, Chasles, etc. !

(2) *Memoirs of Edward Alleyn*, 1841, page 63. — Voir aussi le *Catalogue des Manuscrits de Dulwich*, par Warner, pages 24, 25, 26 et 27.

(3) *Memoirs of E. Alleyn*, p. 68.

William Shakespeare et quelques autres étaient nommés « instructeurs » des *Enfants (jeunes acteurs) des Réjouissances*; etc., etc.

On le voit, grâce à la science de Collier, tout cela était ingénieusement combiné pour « combler des lacunes ». Nous avons dit au chapitre cinquième comment tous ces faux furent dénoncés à partir de 1859 — et quelles polémiques acharnées s'ensuivirent. Ce fut un désastre sans précédent et irrémédiable pour la théorie shaxperienne qui, malgré les efforts désespérés de ses partisans, allait de plus en plus passer au second plan : la théorie baconienne venait précisément de naître, et, bien que timide encore, bien qu'ayant à peine posé les jalons de l'enquête formidable qu'elle allait entreprendre, elle bénéficia du coup terrible que venait de porter involontairement Collier au Priape de Stratford, et elle trouva en Angleterre comme en Amérique des adeptes tels que lord Palmerston (1784-1865), le poète et député Richard Monckton, Milnes lord Houghton (1809-1885), John Bright (1811-1889), sans compter, dans une mesure moindre, le grand philosophe américain Ralph Waldo Emerson (1803-1882), le savant W. H. Furness (1802-1891), Bismarck en Allemagne, et le noble poète anti-esclavagiste des États-Unis, John Greenleaf Whittier (1807-1892), qui fit cette déclaration si sage : « Que Bacon ait ou non écrit les pièces merveilleuses, je suis tout à fait certain que l'homme appelé Shakspeare ne le fit ni ne l'aurait pu. »

Au moment où naît l'école baconienne et avant de nous approprier le résultat de ses travaux sur Shaxper, tout en les complétant et en les rectifiant du point de vue rutlandien, mettons sous les yeux du lecteur ce qui se trouve maintenant au fond de notre alambic :

« Le fils d'un modeste campagnard de Stratford-sur-Avon totalement illettré et chargé de famille, que la mu-

nicipalité choisit momentanément comme « dégustateur d'ale » — né au mois d'avril 1564 — qui ne put achever ses études primaires (s'il les a faites, nous l'ignorons encore !) aida son père dans les travaux de l'agriculture, puis apprit l'état de boucher dans sa petite et malpropre bourgade natale où la plupart des administrateurs publics eux-mêmes ne savaient pas lire — épousa Anne Hathaway à dix-huit ans et demi (nous le savons maintenant) dans des conditions assez bizarres — braconna (dans sa jeunesse, disent les shaxperiens, ce que nous ne pouvons pas encore contester jusqu'ici) — abandonna sa femme et ses enfants dans sa vingt-deuxième ou dans sa vingt-troisième année — n'a laissé dans les documents officiels aucune trace pendant les années 1587, 1588, 1589, 1590 et 1591 au moins, mais, d'après une tradition recueillie en Angleterre par Riccobini vers 1727, aurait fait le métier de voleur; et, d'après le *Fantôme de Ratsey*, publié en 1605, il aurait dû jouer un jour gratuitement avec d'autres acteurs une pièce devant ce chef de bande — est vaguement entrevu à Londres en 1592, y aurait débuté (quelle que soit l'année) comme gardien de chevaux à la porte d'un théâtre, puis tout d'abord (ou directement, si cette tradition pouvait être controuvée) fut reçu au théâtre « à un rang très modeste » ou comme « domestique », avant de jouer des rôles sans importance — n'a laissé aucune trace précise à Londres, ni l'ombre d'un écrit — n'eut les premiers éléments de sa biographie consignés que quarante-six ans après sa mort — obtint pour son père et pour lui un modeste titre d'écuyer sur présentation de faux documents — acquit soudain de petites propriétés à Stratford, où il dut retourner parfois, au moins dès 1605, car des actes de justice établissent qu'en cette année et quatre ans plus tard il se montra créancier impitoyable pour des sommes

modiques — retourna définitivement, vers l'âge de quarante-sept ans, à Stratford-sur-Avon, y mourut à cinquante-deux ans, laissant un testament banal où il ne lègue à sa femme que le second lit de la maison — n'avait chez lui ni livres ni manuscrits — et (qu'il ait écrit ou non l'épigramme énigmatique de John Combe, aimait la taverne et la plaisanterie. »

Certes, au point où nous en sommes, nos lecteurs en savent déjà quelque peu davantage sur le Stratfordien, la force des choses nous ayant parfois fait anticiper ; en outre, nous avons dû, chemin faisant, éliminer ou réserver certaines choses que l'illusion shaxperienne donne trop souvent comme acquises ou vraisemblables ; — mais le résumé qui précède indique ce qu'on savait, ce qu'il était possible de savoir vers 1860, à l'aube de la théorie baconienne.

Nous pouvons maintenant franchir un demi-siècle et nous emparer des résultats d'une critique énorme, auxquels viennent s'ajouter ceux de notre point de vue. Par où commencer ? Avant toute autre s'impose la question des « signatures » — et de l'école primaire — qu'on peut enfin résoudre grâce à la récente et quasi providentielle découverte de M. le docteur Wallace : la solution de ce point capital déterminera celle de plusieurs autres.

Nous avons déjà signalé les inconcevables exagérations de certains shaxperiens au sujet de l'école primaire de Stratford où l'on aurait enseigné, en fait de langues, tout notre moderne programme d'enseignement supérieur — et même davantage (1) ! Il faut maintenant aller

(1) On lit dans la vie de William Cecil qu'il reçut sa première éducation aux *grammar schools* de Stratford et Grantham. Au

beaucoup plus loin. Eût-il même fréquenté l'école primaire de sept ans à treize, l'époque et les méthodes d'enseignement étant données, Shaxper aurait pu seulement acquérir des *notions* de lecture, d'écriture, de calcul, de géographie, d'histoire, de dessin : on sait quel temps exigeait jadis la simple connaissance de l'alphabet, des voyelles composées, et de toutes les combinaisons de syllabes ; on sait que de nos jours mêmes, au sortir de l'école, nombre d'enfants n'ont qu'un mince bagage de connaissances — bientôt évanouies aux trois quarts, s'ils n'ont pas l'occasion de les entretenir et de les consolider (1) ; — et cette occasion fut totalement refusée à Shaxper !

Mais, ce point acquis, il y a plus ! Où les shaxperiens ont-ils vu qu'en 1570 les enfants entraient à l'école dès l'âge de sept ans ? Il résulte des témoignages contemporains qu'ils n'y entraient qu'à neuf et même dix ! Le célèbre traducteur de la *Semaine* de Guillaume Du Bartas, Joshua Sylvester (1563-1618), qui naquit précisément un an avant Shaxper de Stratford, nous apprend qu'il entra à dix ans à l'école de Southampton, tenue par Adrian de Saravia.

Voilà singulièrement réduit encore le temps d'écolage supposé de Shaxper !

Nous disons : supposé. Car enfin, s'il est déjà trop clair que le Stratfordien ne peut être l'auteur d'*Hamlet*, abondance de preuves ne nuit pas, et l'on doit main-

mois de mai 1535, il entra au collège de Saint-Jean, à Cambridge, après avoir donné des preuves d'un talent exceptionnel. Son dernier biographe, M. Aug. Jessopp, ajoute : « On dit même qu'il lisait le grec avant qu'il eût atteint ses dix-neuf ans, mais c'est probablement là une simple fable. » Ainsi donc, on ne peut concevoir qu'un jeune homme, élève de la plus fameuse institution d'Angleterre, sût le grec à 19 ans — et Shaxper l'aurait su à treize... au sortir d'une école primaire !

(1) Se rappeler les examens de nos miliciens.



tenant se demander : Shaxper a-t-il vraiment fréquenté l'école ?

On l'ignore totalement !... Aucun document ne le prouve — comme aucun ne prouve le contraire. Cette simple constatation étonne à première vue, mais il n'en est plus de même lorsqu'on réfléchit à deux choses. La première, c'est que si une commune conserve dans ses archives les actes d'état civil proprement dits — naissances, mariages, décès, etc. — elle peut ne pas conserver la liste des élèves ayant fréquenté son école : cela se voit encore de nos jours mêmes. La seconde chose à laquelle il faut réfléchir, c'est que les shaxperiens d'autrefois ne pouvaient naturellement se demander si l'homme tenu pour l'auteur d'*Hamlet* avait fréquenté l'école primaire. Ce n'était une question pour personne, même en l'absence de documents. Si l'on ignorait que Benjamin Jonson fit ses études primaires à Saint-Martin, qui croirait qu'il ne les avait pas faites dans une école quelconque ? Ce serait demander si l'auteur de l'*Alchimiste* savait lire, ce qui ne peut venir à l'esprit d'une personne sensée. L'absolue bonne foi des shaxperiens est donc hors cause : nul, avant les baconiens, n'eût songé à émettre un doute sur ce point.

De même, on sait pourquoi, après Malone, les shaxperiens furent entraînés à dépeindre un jeune « Shakespeare » imaginaire, rêvant sur les bords de l'Avon ou dans les forêts du voisinage, dans « une solitude peuplée d'abeilles et d'oiseaux », vu à travers l'œuvre même comme à travers l'idéal romantique de 1830 : la pente était aussi fatale que glissante. Le point de départ une fois admis, chacun ajoutait son trait, sa plausible hypothèse. Vainement avait-on convaincu de faux William Henry Ireland, cela n'eut d'abord pas grande importance : l'idée qu'Ireland et ses pareils se faisaient de l'auteur

d'*Hamlet* était celle de toute leur époque, qu'après tout ils avaient pour complice. Ils avaient agi dans le sens du courant général. Et quand on représentait Shakespeare au berceau dans l'orageuse Allégorie des Passions humaines, ou songeur aux alentours du cottage d'Anne Hathaway, ou lisant au coin du feu les vieilles chroniques d'Angleterre qui s'animaient à ses yeux, quelque chose se mêlait bien à tout cela de l'époque ossianique et byronienne, mais ce qui s'exhalait chaque jour davantage de l'œuvre géniale, répétons-le, c'était, sans qu'on pût s'en rendre compte, l'image altérée et captivante de Rutland lui-même... Chose merveilleuse et logique ! le dieu véritable venait déteindre sur la vague idole de Stratford — ce qui rappelle un peu, qu'on permette le rapprochement, l'histoire de cet autre Roger, l'aimable et fameux sir Roger de Coverley, le héros d'Addison, qui, changé en Sarrazin, était cependant reconnaissable encore à travers les traits du « féroce étranger » ; — et l'universelle adoration fourvoyée localisait de son mieux à Stratford et aux environs ce qu'elle ne pouvait saisir dans sa véritable atmosphère du château de Belvoir, de la forêt de Sherwood, des universités de Cambridge et de Padoue, de Paris, d'Ostende (1) et de la cour d'Angleterre. En réalité, c'était devant Roger Manners de Rutland qu'allaient s'incliner, sur le tombeau de Shaxper le Clown, un Walter Scott, un Coleridge, un Lamb, un Byron, une princesse de Pologne, des écrivains de France et d'Allemagne et des milliers de fanatiques, enivrés des émanations enchantées de l'âme d'*Hamlet*, de Jacques, de Bénédict et de Brutus.

Sur cet enthousiasme, les baconiens vinrent jeter un froid. Nous rallumons aujourd'hui le feu sacré sur l'au-

(1) Le comte de Rutland séjourna à Ostende.

tel véritable, et le vingtième siècle va s'en remplir, car l'Idéal est tout, il n'est rien qui n'y converge et ne s'y subordonne, et le monde en a plus que jamais soit — attendu, comme l'a dit Fromentin, qu'au fond nous n'aimons que le beau; mais pouvait-on soupçonner en 1848 ou en 1857 la vérité qui se révèle enfin? L'œuvre des baconiens aura été féconde: elle a préparé l'étroite fusion de l'Idéal et de la Vérité — seule formule complète, ici comme en toutes choses. La critique baconienne est bien caractéristique de cette seconde moitié du dix-neuvième siècle où l'étude de l'histoire est devenue de plus en plus exacte, où, remontant sans cesse aux sources et comparant une foule de documents classés avec soin, on a détruit plus d'une illusion chérie — héroïque ou charmante — remis au point nombre de figures et d'actions célèbres qu'avait idéalisées la Renaissance historique du temps des Chateaubriand, des Augustin et des Amédée Thierry, des Daunou, des Fauriel, des Michélet, où l'on a prouvé que le héros de l'Espagne, le Cid, fut un chef de bande luttant avec les Maures contre sa « patrie », que Guillaume Tell n'a pas existé, que Camille n'a pas repris Rome aux Gaulois, que Romulus est un mythe, que l'art de creuser des mines de houille ne fut pas enseigné à *Hullos* et aux Liégeois par un *Angelus* (ange), mais par un *Anglus* (Anglais), etc. (1).

Sans doute, avant les baconiens, on n'ignorait pas le seizième siècle anglais; mais, en dépit de tous les documents que l'on possède, bien des choses indifférentes aux contemporains, ou du moins qu'ils n'ont pas consignées par écrit, apparaissent singulièrement vagues quand on veut les préciser. D'où possibilité pour l'historien de donner parfois quelque carrière à son imagina-

(1) Voir notre brochure *Les Patrons des Mineurs* (1900).

tion. Croit-on qu'aujourd'hui, si connu que soit le seizième siècle français, on pourrait toujours se faire une idée complète de ce qu'était à cette époque l'école de telle bourgade bretonne ou provençale ? Sait-on, pour donner un exemple qui n'est pas pris au hasard, qu'en étudiant de près la biographie de Malherbe (1555-1628) pour l'édition de ses œuvres qu'a publiée en 1862 la maison Hachette, Adolphe Régner, de l'Institut, constata qu'en dépit des apparences on ne savait presque rien sur les cinquante premières années de ce poète célèbre, et qu'aujourd'hui encore, malgré les efforts de Régner, on n'a et l'on n'aura probablement jamais aucun détail, de 1586 à 1605, sur la vie de l'illustre Normand — contemporain de Rutland et de Shaxper ?... Que de personnes sachant par cœur les *Stances à M. Du Périer* ne soupçonnent point cette particularité surprenante — et n'y eurent jamais leur attention attirée, tout simplement parce que les anecdotes recueillies par Racan suffirent à donner une idée du caractère de Malherbe et surtout parce que l'authenticité de ses œuvres ne fait aucun doute ! Et si nous avons en somme assez de renseignements sur Corneille et Molière — moins pourtant qu'on ne croit à première vue ! — sait-on qu'on n'en a pour ainsi dire aucun sur leur enfance ? ou qu'on n'en a sur Molière que d'assez contradictoires — et qu'on lui attribue encore deux maisons natales au cœur même de Paris ?... Si la date de la naissance et même la date de la mort de Rabelais, 1495 et 1553, sont toutes deux hypothétiques, que savons-nous aussi de sa vie, malgré tous les efforts d'un groupe d'admirateurs qui ont fondé à Tours une revue spéciale ?... Longtemps si mal connue, l'est-elle beaucoup mieux aujourd'hui, malgré d'immenses travaux des Sarmiento, des Navarette, des de Molins, etc., la vie du premier écrivain de l'Espagne,

de Michel de Cervantes Saavedra qui mourut précisément le même jour que Shaxper de Stratford, le 23 avril 1616? et, pour ne donner qu'un exemple, bien que l'auteur de *Don Quichotte* passe pour être né en 1547, n'y a-t-il pas encore des érudits qui en tiennent pour... 1558? Combien de gens se doutent qu'on ne sait rien de la vie de cet écrivain célèbre si essentiellement français, Marivaux, qui naquit à Paris et y vécut 75 ans, de 1688 à 1763, sans cesse répandu dans la société mondaine et littéraire!... On pourrait donner d'autres exemples non moins étonnants : Aristophane, Esope, Lucrèce, Villon, Montemayor, Ruysdaël, Pierre de Hoogh, Anne Radcliffe, etc. Et que d'incertitudes sur l'enfance de Napoléon I<sup>er</sup> même, voire sur sa date de naissance, qu'on n'est pas du tout certain de connaître!...

Il est donc fort explicable qu'au sujet de l'enfance de l'auteur prétendu d'*Hamlet*, les shaxperiens aient donné quelque carrière à leur imagination, du reste avec une logique apparente. Aussi la tâche des baconiens n'a-t-elle pas été aisée pour remettre les choses au point! Que de recherches! de minuties! d'archives remuées! d'examen comparatifs! Finalement — et du reste aidés dans une certaine mesure par quelques shaxperiens soucieux avant tout de vérité — ils ont établi sans conteste possible :

1<sup>o</sup> Que le père et la mère de William Shaxper — John Shaxper et Mary Arden — étaient complètement illettrés ;

2<sup>o</sup> Qu'au seizième siècle, Stratford était la bourgade la plus malpropre d'Angleterre, avec une place publique fangeuse, des rues non pavées le long desquelles des rigoles s'emplissaient de déchets des maisons et de fumier, et où les oies et les porcs barbotaient dans les mares et les ornières ;

3<sup>o</sup> Qu'au mois d'avril 1552, douze ans avant la naissance de William, John Shaxper fait son entrée dans l'histoire en subissant une amende de 12 pence pour avoir laissé non loin de sa porte ce qu'on appelle en latin un... *sterquinarium* ;

4<sup>o</sup> Que treize membres sur dix-neuf du conseil municipal même ne savaient pas lire ;

5<sup>o</sup> Que la maison natale du prétendu poète ou (comme pour Molière) les deux maisons entre lesquelles on hésite, n'étaient que des masures sans étage, avec un simple comble et recouvertes de chaume (on les a exhausées depuis) ;

6<sup>o</sup> Qu'en 1579, le père de Shaxper était tellement gêné qu'il ne put payer une taxe extrêmement minime ;

7<sup>o</sup> Que les gens de la classe de Shaxper réservaient leurs oreillers aux femmes en couches et se contentaient d'une bûche ronde sous la tête ; et qu'un jeune ménage économisait sept ans pour acheter un matelas ;

8<sup>o</sup> Que cette classe, selon l'expression de Samuel Johnson, émergeait à peine de la barbarie ;

9<sup>o</sup> Que William Shaxper épousa très probablement Anne Hathaway contraint et forcé par les amis ou tuteurs de la jeune fille, qu'il voulait sans doute abandonner après l'avoir séduite — comme il l'abandonna du reste sans ressources avec trois enfants, après quelques années de mariage ;

10<sup>o</sup> Qu'on n'a aucune raison de douter de l'affirmation d'Aubrey et de Dowdall qu'il apprit jeune la profession de boucher.

On a parfois objecté que cette chose si extraordinaire et si rare, le génie, peut naître partout. Rien de plus faux ! C'est une erreur énorme abritée sous une équivoque — et qui constitue une méconnaissance absolue des lois de la nature. Il n'y a pas d'effet sans cause. Un

lys ne fleurit pas sur un chardon ; et, sur sa tige même, il ne saurait s'épanouir dans certains milieux. Le père, la mère et les ancêtres de Shaxper ne sont pas suffisamment connus pour qu'on puisse se prononcer avec assurance ; mais ce qu'on entrevoit d'eux ne permet cependant pas de croire qu'ils fussent dans les conditions toutes exceptionnelles requises pour donner naissance au phénix. Le phénix ne peut être d'extraction vulgaire — que cette extraction soit du reste riche ou pauvre. Seuls des êtres d'élite peuvent donner naissance à un Phidias, à un Eschyle, à un Démosthène, à un Annibal, à un Marc-Aurèle, à un Titien, à un Newton, à un Leibnitz, à un Vélasquez, à un Gluck, à un Tasse, à un Chateaubriand, à un Alfred de Musset. C'est un fait qui tombe sous le sens, que la science établit d'ailleurs, et que l'expérience a naturellement toujours vérifié (1). Un lévrier ne peut sortir d'une famille de carlins, ni se développer s'il est soumis jeune à d'ingrates besognes

(1) A ce propos, M. William E. Edwards fait quelques citations des plus concluantes. Il rappelle que le docteur Holmes dit que l'éducation d'un enfant commence cent ans avant sa naissance. Herbert Spencer, qu'un grand homme est la résultante d'une énorme accumulation de force à travers les âges et que l'enfant ne peut être radicalement différent de ses parents ; Galton, que les capacités naturelles d'un homme dérivent de l'hérédité et n'émergent que d'une façon graduelle et régulière ; Carlyle, que l'histoire de l'enfance d'un homme est la description de ses parents et de son entourage ; le docteur Weismann, que le génie musical, sans un précoce stimulant et l'occasion continuelle d'ouïr et d'étudier la grande musique, ne se développera pas, etc. — M. Edwards ajoute avec raison qu'on ne peut supposer, quand on connaît et l'entourage et les parents de Shaxper, que ceux-ci aient donné naissance à celui qu'Emerson appelle « la meilleure tête de l'Univers » et Lowell « le cerveau le plus fertile dont on ait gardé la mémoire ». Des phénomènes pareils ne s'improvisent pas sans des signes familiaux précurseurs, et dans un milieu complètement défavorable. Un homme de génie naît d'un père d'une grande vigueur physique et intellectuelle, et d'une mère exceptionnellement sensible.

déprimantes. On ne conçoit pas Bucéphale fils de mulets aussi estimables qu'on voudra ; de même qu'on ne conçoit pas, fût-il issu de coursiers de race, qu'il devienne jamais Bucéphale si on l'atrophie dès l'enfance, soit en lui faisant porter le bât, soit en le nourrissant mal, soit en le rouant de coups. Si donc, contre toute vraisemblance, nous méconnaissions même quelque peu la nature, la qualité, l'affinement relatif des parents et des ancêtres de Shaxper, il reste du moins incontestable qu'un enfant de génie aurait nécessairement dû sortir d'un milieu pareil pour n'être pas artistiquement étouffé.

Or, Shaxper n'en sortit pas !

Il ne chercha même pas à en sortir, puisque, sans avoir aucune occasion de s'instruire — et sans pouvoir y connaître ce monde de l'aristocratie qui remplit d'une manière si naturelle l'œuvre dite shakespearienne — il resta boucher à Stratford jusqu'à vingt ans passés.

Aussi les shaxperiens, acculés par leurs adversaires, ont-ils fait et font-ils encore des efforts désespérés pour atténuer et pour embellir le tableau de Stratford au seizième siècle ; — et ils s'accrochent à l'école primaire comme des naufragés à la dernière planche de salut.

A ce propos, ils ont recours à des artifices qui font sourire — touchant lesquels, d'ailleurs, comme toujours, ils ne peuvent s'accorder. Tantôt, avec M. Sidney Lee, ils vont jusqu'à prétendre que si John Shaxper signait d'une croix, cela ne prouve pas qu'il ne savait écrire — bien que Halliwell-Phillipps, Charles Knight et Malone lui-même proclament une évidence qui n'est que trop claire ! John Shaxper était *markman*, c'est-à-dire qu'il signait d'une marque (une croix ou simplement un point).

Tantôt, comme Frédéric James Furnivall, ils empruntent à la *Schoole of Virtue* (1577), de Francis Seager, la description d'un écolier du seizième siècle, et ils l'ap-



pliquent tranquillement à Shaxper, comme si cela prouvait que celui-ci eût fréquenté l'école dans un temps où d'ailleurs tant d'enfants ne la fréquentaient pas !

Tantôt — expédient comique ! — ils citent maints passages, maints souvenirs, maintes comparaisons qui se trouvent dans l'œuvre dite shakespearienne : ils font remarquer, par exemple, que dans telle scène de *Peines d'amour perdues* et des *Joyeuses Femmes de Windsor*, l'auteur rappelle le temps où il étudiait l'alphabet ; que dans un passage célèbre de *Comme il vous plaira* (acte II, scène septième), Jaques parle de « l'écolier pleurnicheur, avec sa gibecière et sa brillante face matinale, se traînant comme un limaçon à contre-cœur vers l'école » ; que dans la deuxième scène de *Roméo et Juliette*, on compare deux amoureux qui se quittent à des écoliers laissant leurs livres, etc. — comme si tout cela prouvait que Shaxper est bien l'auteur ! comme si l'auteur véritable n'avait pas, lui, fréquenté l'école !

En être réduit à raisonner de la sorte, c'est montrer qu'on défend une cause perdue ! Ce genre d'argumentation rappelle assez celui du brave savantasse qui, croyant confondre un contradicteur, lui disait d'un air triomphalement finaud : « La preuve qu'Homère a existé, c'est que j'ai son buste sur ma cheminée ! »

Tout compte fait, cependant, si terriblement que la balance penchât en faveur des adversaires de Shaxper, il n'y avait aucune preuve matérielle que l'homme de Stratford n'eût jamais fréquenté l'école ; et les deux parties semblaient s'escrimer dans le vide — rappelant un peu le célèbre tableau noir exposé par un peintre facétieux sous le titre de *Combat de nègres dans l'obscurité*.

Les deux parties adverses auraient pu se regarder jusqu'à la vallée de Josaphat et même au delà — comme les caniches de faïence dont parle l'histoire.

C'est alors que les baconiens — sans rien abandonner toutefois de leurs positions, sans rien concéder de leurs fortes présomptions — s'avisèrent d'emporter le dernier doute par un autre moyen QUI VIENT ENFIN D'ABOUTIR : l'examen serré des « signatures ».

Au sujet de cette question, qui seule a fait couler des flots d'encre, les baconiens sont arrivés à ce résultat aussi stupéfiant qu'inattendu — et tout récent, insistons-y — que SHAXPER NE SAVAIT PAS ÉCRIRE !

Tout récemment : car la question a surtout pu être tranchée à la suite de la découverte d'une nouvelle « signature » qu'a faite M. le docteur Charles William Wallace, ancien professeur de littérature anglaise à l'Université américaine de Nébraska, et qu'il a publiée dans le numéro de mars 1910 du *Harper's Monthly Magazine*.

Ainsi quand une découverte est mûre et, comme on dit, « dans l'air », tout concourt à la favoriser ! C'est un fait que démontre l'histoire de toutes les grandes découvertes.

Il existe donc maintenant sept soi-disant « signatures » de Shaxper — dont six, sans doute possible, de l'accord général, sont du temps où vivait l'homme de Stratford. Le doute et le désaccord persistent à propos de la septième, qui, au lieu de figurer comme les autres sur des actes officiels, se trouve sur un exemplaire de la traduction anglaise des *Essais* de Michel de Montaigne, publiée en 1603 par John Florio ; — mais on va se rendre compte qu'au point de vue qui nous occupe, la question d'authenticité de cette dernière signature n'a aucune importance.

..

Les six « signatures » qui se trouvent sur des actes officiels du temps de Shaxper sont :

1° et 2°. Celle d'un acte d'achat d'une maison dans Blackfriars (Londres), acte daté du 10 mars 1613. (Cet acte est conservé à la bibliothèque de la Corporation de la Cité de Londres, qui l'acheta en 1841 pour 141 livres sterling, soit environ 3,600 francs.) — Celle de l'acte d'hypothèque fait le lendemain, le 11 mars 1613. (Cet acte est conservé au British Museum. Ajoutons que les deux actes précités furent découverts en 1768 par un avoué, Albany Wallis, parmi les titres de propriétés du révérend M. Fethertonhaugh, d'Oxted, comté de Surrey, et qu'ils furent publiés par Edmond Malone en 1790.)

3°, 4° et 5°. Les trois « signatures » du testament de Shaxper, fait le 25 mars 1616, quatre semaines avant sa mort. (Ce testament, qui est conservé au palais de Somerset House, à Londres, fut découvert en 1747 par le révérend Joseph Green, de Stratford-sur-Avon, et reproduit en 1763 dans la *Bibliographia Britannica*.)

6° La « signature » d'un acte renfermant — entre autres — la déposition faite par Shaxper dans un procès sans importance, au mois de mai 1612. (Cette « signature » vient d'être découverte par M. Wallace parmi les *milions* de documents amoncelés, presque sans ordre, dans l'immense palais de Somerset House.)

Reste la signature de l'exemplaire anglais des *Essais* de Montaigne. Est-elle du temps de Shaxper ? N'est-ce pas encore un faux moderne ? *That is the question !* La seule chose que l'on sache, c'est que cet exemplaire des *Essais* fut acheté en 1838 par le British Museum pour la somme de cent vingt livres sterling, soit plus de trois mille francs. — Il faut citer encore ici, pour mémoire, l'exemplaire des *Métamorphoses* d'Ovide, sur la première page duquel se trouvent les initiales « W<sup>m</sup> Sh<sup>e</sup> » : ce petit livre fut donné en 1682 à un certain T. N. par W. Hall, peut-être le W. Hall qui écrivit en 1694 à Edwards

Thwaits, d'Oxford, une lettre (découverte en 1884) dont nous avons parlé, et dans laquelle il est question d'une visite au tombeau de Shaxper à Stratford. L'exemplaire des *Métamorphoses* se trouve à la bibliothèque bodléenne d'Oxford.

Depuis l'essai de Frederick Madden, *Observations touchant un autographe de Shakspeare* (1838), les discussions sans fin sur la signature de l'exemplaire de Montaigne, tout inévitables qu'elles aient été, ont cependant égaré la critique en créant un dérivatif : c'est à l'examen des cinq « signatures » (maintenant des six) qui sont sur des actes officiels qu'il aurait fallu s'attacher pour ainsi dire exclusivement. Mais était-ce possible ? Ni Joseph Green, ni après lui Steevens et Malone ne pouvaient guère plus se demander si les « signatures » étaient bien de Shaxper, qu'ils ne pouvaient se demander si l'auteur d'*Hamlet* avait fréquenté l'école de Stratford. Nous disons « guère », car, à l'extrême rigueur, un doute eût été concevable ; mais quelle perspicacité n'eût-il pas requise ! Les baconiens eux-mêmes furent loin d'y songer tout de suite ! Trop de discussions et trop de recherches étaient nécessaires avant qu'on pût soupçonner d'abord, établir peu à peu ensuite cette chose stupéfiante. Comme cela va ressortir à toute évidence, la signature de l'exemplaire des *Essais* de Montaigne ne peut être de Shaxper, puisqu'il ne savait pas écrire — et partant la question de la date de cette signature devient secondaire au point de vue qui nous occupe ici (1).

Un premier point laborieusement et solidement acquis par les baconiens — point qui fait déjà tout entrevoir !

(1) Dans un autre ordre d'idées, il reste à voir si c'est un faux ; ou si, étant du temps de Shaxper, elle ne serait pas de la main même de Rutland — ce dont nous doutons toutefois.

— c'est que les prétendues signatures sont de mains différentes.

Certains shaxperiens impénitents s'obstinent quand même, ergotant sur une question de nature assez complexe. La découverte inattendue de M. le docteur Wallace leur a d'abord fait pousser des cris de joie — parce qu'elle fournit deux menus détails précieux sur la vie d'un homme de qui l'on ne sait presque rien de positif; mais cette joie n'a pas été de longue durée, car un baconien, M. Durning-Lawrence, s'emparant de la découverte de M. Wallace, a tout de suite fait éclater que la nouvelle « signature » est plus visiblement encore que les autres d'une main différente ! Ainsi, M. Wallace — qui n'est pas un baconien ! — a porté sans le vouloir le plus terrible coup à l'illusion shaxperienne.

Un second point acquis par les baconiens, c'est que les soi-disant signatures sont : 1° le plus souvent incomplètes, abrégées; 2° que leur orthographe diffère; 3° qu'aucune de ces « signatures » ne revêt l'orthographe « Shakespeare » ou « Shake-speare », qu'on trouve exclusivement sur les pièces et les poèmes publiés au temps où vivait Shaxper.

La découverte de M. Wallace confirme mieux encore cette triple constatation écrasante.

Que répondent les shaxperiens ?

Deux choses également insoutenables.

La première, c'est que toute personne peut modifier sa signature. Rien de plus vrai — quoique, pour un œil exercé, sous les changements les plus considérables en apparence, certains traits subsistent à l'insu du signataire. Mais cette observation n'a même pas de raison d'être ici, car les six « signatures » qui se trouvent sur les actes officiels sont de la même époque — des quatre dernières années de la vie de Shaxper : 1612, 1613, 1613 et

1616. S'il arrive qu'une personne ne signe plus à cinquante ans comme à vingt, elle ne changera pas sa signature quatre fois de 48 à 52 ans, — ni surtout, comme pour les signatures du 10 mars 1613 et du 11 mars 1613, du jour au lendemain !

Vaincus sur ce point, les shaxperiens tentent une seconde échappatoire : les noms propres, disent-ils, n'ont pas d'orthographe. C'est incontestable : ils n'en avaient surtout pas au seizième siècle — et moins encore dans le peuple et la classe bourgeoise que dans la noblesse.

Mais cette objection ne signifie rien ici.

En effet, on peut s'expliquer que le nom de famille du futur boucher et du futur clown soit toujours orthographié dans les archives de sa bourgade natale et des localités environnantes Shaxper, Shaksper, Shakspur, Shaksper, Shaksbere, Shaxpere, etc., que l'instituteur de Stratford, Walter Roche, l'ait orthographié Shaxbere (1), que le contrat de mariage de William Shaxper et d'Anne Hathaway ou Hathwey porte William Shagspere, et qu'on ne trouve JAMAIS sur les actes d'état civil du Warwickshire la forme Shakespeare ou Shake-speare qui figure sur les œuvres ; car, de même qu'un écrivain peut prendre un pseudonyme, il peut à plus forte raison modifier l'orthographe de son nom, comme Boyron, l'acteur et auteur comique ami de Molière, qui signa Baron ; comme le traducteur de la Bible, Isaac Lemaistre qui signa Lemaistre de Saci ; comme Delharpe, qui signa ses œuvres du nom de La Harpe ; comme Marc Girardin qui modifia son nom en celui de Saint-Marc Girardin ; Honoré Balzac, en celui d'Honoré de Balzac, F.-R. de La Menais en celui de Lamennais ; mais ce qu'on ne saurait

(1) Dans un acte étranger à l'école.

comprendre, c'est ce triple non-sens d'un écrivain devenu célèbre signant des actes officiels avec une orthographe autre que celle qu'il a invariablement adoptée pour ses livres, n'en griffonnant parfois, d'autre part, qu'une forme abrégée (ce qu'interdisait d'ailleurs la loi quand il s'agissait de signatures !), et changeant à la fois d'orthographe — et d'écriture même ! — du jour au lendemain, dans les actes de 1613.

Jamais ces choses ne s'expliqueront — si l'on s'obstine à considérer le Stratfordien comme l'auteur d'*Hamlet*.

Mais elles s'expliquent aisément dans le cas contraire.

Les baconiens ont tout analysé avec une rigoureuse logique, pour aboutir à la plus indiscutable des conclusions.

Il est inutile aujourd'hui de démontrer que les « signatures » sont de mains différentes : un examen attentif le prouve assez. Le fait que certaines d'entre elles sont abrégées et que le temps a fait pâlir l'encre a permis à quelques shaxperiens de tenter de nouvelles échappatoires. Vains efforts ! Des agrandissements photographiques et l'examen avec des verres grossissants ont rendu l'évidence éclatante.

Les deux signatures de 1613 même ne se ressemblent pas ! M. Durning-Lawrence raconte plaisamment dans son récent livre *Bacon est Shakespeare* (1910) qu'il y a quelques années, le bibliothécaire et le président de la Corporation de Londres, où se trouve la première de ces deux signatures, eurent l'obligeance de la porter, en sa compagnie, au British Museum. Elle fut placée à côté de la seconde soi-disant « signature » qui se trouve sur l'acte d'hypothèque. On les examina de près. Le bibliothécaire de la Corporation, dit M. Durning-Lawrence, avoua qu'il n'y avait aucune raison de supposer que l'acte

de la Corporation porte la signature de « Shakespeare » ; et les autorités du British Museum, de leur côté, déclarèrent qu'ils pensaient la même chose de l'acte d'hypothèque !...

On ne peut soutenir, en effet, le contraire que si l'on ferme systématiquement les yeux.

Mais il y a plus !

Toute décisive qu'elle soit, la question d'écriture reste encore — ici comme ailleurs — secondaire.

Le point capital, trop longtemps négligé, c'est que la plupart des prétendues signatures sont incomplètes : l'auteur d'*Hamlet* n'aurait pas seulement changé d'écriture du jour au lendemain, il aurait en outre changé l'orthographe de son nom, il ne l'aurait dans aucun cas orthographié « Shakespeare », et il n'aurait pas même pris la peine de l'écrire complètement ! Quadruple non-sens !

En vain les skaxperiens se débattent-ils contre l'évidence : William E. Edwards, M. G. G. Greenwood (qui n'est pas un baconien !) et Malone lui-même, qui ne peut être ici suspect, ont prouvé que ces noms incomplets ou plutôt abrégés s'achèvent par un signe de contraction souvent employé jadis en anglais à la fin des mots terminés en *per* ou *pere*. Ce n'étaient donc pas des signatures : légalement, celles-ci devaient être complètes ! Et M. Durning-Lawrence — un homme de loi, qu'on veuille le noter — achève de tout expliquer en établissant que les deux documents de 1613 portent non qu'ils sont *signés*, mais simplement *scellés* : le sceau se trouve en bas, comme on peut voir dans les innombrables ouvrages qui les ont reproduits.

Quant aux signatures, pas n'était besoin, ajoute M. Durning-Lawrence, qu'elles fussent apposées au-dessus des sceaux : il suffisait que les greffiers inscrivissent à la hâte, mais suffisamment reconnaissable, le nom de



l'intéressé qui ne savait pas écrire; — ce qu'ils firent.

Tout cela, tiré enfin au clair, en dit long!

On a énormément discuté, chose explicable, sur les actes eux-mêmes, sur les différences d'écriture, sur les difficultés de déchiffrer certaines prétendues signatures et sur les variantes de ce nom Shaxper que les greffiers d'état civil orthographiaient arbitrairement, et qu'un érudit Américain, Wise, est parvenu à orthographier de quatre mille manières (1); mais, répétons-le, on ne pouvait même songer à se demander, avant les baconiens, si le Stratfordien savait écrire: c'eût été trop énorme! Cependant, on a logiquement fini par en arriver là... Et si les deux documents de 1613 ne suffisaient pas à l'extrême rigueur, l'examen du testament de Shaxper a permis d'être plus affirmatif encore.

Ce testament — sur lequel on a tant écrit! — fut fait le 15 mars 1616, quatre semaines avant la mort de Shaxper.

On notera d'abord qu'il est écrit sur trois feuilles volantes — dont chacune porte une prétendue signature de l'auteur prétendu d'*Hamlet*. Le testament constitue une des suprêmes réponses des shaxperiens à leurs adversaires. Non qu'à maints égards il ne laisse de les embarrasser singulièrement, par exemple à cause de la sécheresse ou plutôt de l'absence de style qu'on y remarque, et bien davantage encore à cause de sa sécheresse de sentiments, toutes choses qui avaient déjà surpris le Révérend Joseph Green en 1747; — mais, du moins, il porte trois « signatures » qui sont de la même main, s'écrient triomphalement les shaxperiens.

De la même main, assurément. Il n'y a nul doute à cet égard, et c'est fort regrettable pour les shaxperiens! Car, cette main est-elle bien celle de Shaxper? et rap-

(1) Wise: *Autograph of William Shakespeare... together with 4,000 ways of spelling his name*. Philadelphie, 1869.

pelle-t-elle les mains ou seulement l'une des mains qui tracèrent les deux prétendues signatures de 1613 ?

C'est toute la question !

Le testament, écrit en anglais et daté en latin, commence ainsi :

« Au nom de Dieu, amen. Moi, William Shackspeare, etc... »

L'orthographe *Shackspeare* est d'abord à remarquer — on va voir, on devine déjà pourquoi.

Au bas du testament, et dans l'ordre suivant, se trouvent les cinq noms du greffier et des quatre témoins :

Fra : Collyns.  
 Julius Shawe.  
 John Robinson.  
 Hamnet Sadler.  
 Robert Whattcott.

Première chose à noter, le testament et les cinq noms qui précèdent sont de la même main, celle du greffier Francis Collyns.

Les quatre témoins, Shawe, Robinson, Sadler et Whattcott, ne savaient donc pas écrire — ce qui était, on l'a vu, le cas de la plupart des Stratfordiens.

Jusqu'ici rien de surprenant — sauf toujours l'orthographe *Shackspeare*. Mais venons aux trois prétendues signatures qui sont sur les trois feuilles du testament.

La plupart des ouvrages anglais ou étrangers qui reproduisent ce testament substituent commodément en tête *Shakespeare* à *Shackspeare*, — puis suppriment les deux premières « signatures », ne reproduisant que celle de la troisième feuille, dont ils changent encore l'orthographe !

Grâce à ce triple expédient d'apparence tout innocent,

et dont le lecteur ne se doute pas, le document est altéré — et les soupçons détournés.

La vérité, c'est que les trois prétendues « signatures » qui se trouvent sur les trois feuilles volantes ne ressemblent à aucune des deux « signatures » de 1613, et ne rappellent pas, d'autre part, le classique de *Shakespeare* ou *Shake-speare* des œuvres. Les voici dans l'ordre où elles se trouvent sur les trois feuilles du testament :

William

Shakspere

Willm Shaksper

William Shakspere

Les modifications que nous venons de signaler pouvaient encore se faire de bonne foi avant les baconiens, bien qu'en des matières controversées il faille user d'une extrême circonspection ; mais, en toute loyauté, on ne devrait plus se permettre ces modifications depuis que le caractère insolite des prétendues signatures a été signalé.

D'abord, vit-on jamais et peut-on même concevoir un testament *signé* par le testateur sur chaque feuille ? Évidemment non ; et le souci qu'ont les shaxperiens de jeter un voile là-dessus n'est que trop significatif ! Il est donc clair que les deux premières « signatures » au moins ne peuvent être de Shaxper,

Soit, s'empressent de dire ses partisans ; on peut le concéder ; mais qu'importe si la principale, au bas de la troisième page, est de lui ? Il importe beaucoup ; mais nous jugeons inutile d'insister, car il suffit amplement de faire cette remarque décisive que la troisième prétendue signature est de la même main que les deux autres !

Là-dessus, nul doute possible. Un examen même se

perficiel des trois « signatures » du testament montre : 1<sup>o</sup> qu'elles sont de la même main ; 2<sup>o</sup> qu'elles ne ressemblent à aucune de celles des actes de 1613 ; 3<sup>o</sup> que la seconde est abrégée.

« L'original de la première signature, dit M. Durning-Lawrence, a été fort endommagé, mais le W reste tout à fait net. Remarquez seulement le W's. Si ces écrits étaient des signatures, qui eût engagé un homme qui signait son testament suprême à faire chaque W aussi différent des autres que possible ; et pourquoi le deuxième nom de baptême est-il écrit *Willm* ? Comparez aussi le deuxième et le troisième *Shakespeare* et remarquez que chaque lettre est formée d'une manière différente. Comparez les deux S's ; puis les deux h's : le h du deuxième commence en bas et le h du troisième commence en haut ; la même observation s'applique à la lettre qui suit le a, ainsi qu'au k's. »

A ces observations sans réplique de M. Durning-Lawrence, on pourrait en ajouter d'autres. Mais c'est inutile. Il est clair que le testament ne porte pas la signature de Shaxper. Si l'homme de Stratford avait signé, jamais il n'eût écrit (ni même laissé écrire) son nom autrement que sous la forme *Shakespeare* ou *Shake-speare*, adoptée par lui et illustrée par des chefs-d'œuvre. S'il n'était pas responsable des formes *Shaxper*, *Shaxbere*, *Shagsber*, etc., employées autrefois dans les archives de Stratford, on ne saurait comprendre qu'à la fin d'une carrière glorieuse il eût signé par exemple *Shaksper*, ni qu'il eût pu apposer une signature abrégée, ni même qu'il eût permis au greffier Francis Collyns d'écrire *Shackspeare* en tête du document ; — de même qu'on ne s'expliquerait pas, pour prendre un exemple d'une analogie suffisante, qu'Honoré de Balzac, sur le point de mourir, en 1850, eût signé Honoré Balzac ni surtout Honoré Bazak ou Hon. Balsc., ou, comme signait son grand-père, Balsa-

D'autre part, on ne s'expliquerait pas non plus que le greffier eût ignoré l'orthographe d'un nom devenu si célèbre : ce simple détail montre assez que Francis Collyns ne songeait guère — et pour cause ! — que l'homme dont il rédigeait le testament le 26 mars 1616, pût être l'auteur d'*Hamlet* !...

S'explique-t-on, maintenant, pour quelles raisons les shaxperiens dénaturent, sans qu'il y paraisse, le testament ?

Tout ce testament est de la main du greffier Collyns — chose alors permise par la loi, vu le peu de personnes sachant écrire. Les témoins suffisaient. Les trois prétendues signatures s'expliquent simplement par ce fait que le testament étant sur trois feuilles volantes, le greffier a inscrit sur chacune le nom du testateur pour les retrouver plus aisément si elles venaient à se disperser parmi ses papiers. Cela explique aussi pourquoi les deux premières signatures sont plus hâtivement griffonnées et pourquoi la seconde est incomplète !

Qu'elles soient de la même main que tout le reste du document, c'est ce qui ressort mieux encore d'un travail minutieux qu'a publié, au mois de janvier 1909 Mlle Magdelene Thummkintzel dans une revue de Leipzig, *Der Menschenkenne* : par des reproductions photographiques, elle a fait d'ingénieux et décisifs rapprochements entre les lettres des soi-disant signatures et celles du testament même. Les shaxperiens ont d'abord voulu triompher, feignant de croire que tout le testament était de la main de Shaxper ; mais ils n'ont pas tardé « à garder de Conrard le silence prudent », n'osant admettre au fond que l'auteur d'*Hamlet* eût écrit lui-même un document si peu digne de lui à divers points de vue, et sentant que Mlle Thummkintzel renforçait la thèse de leurs adversaires...

Cependant, le croirait-on? Beaucoup ne se rendent pas encore à l'évidence! Comme si un testateur signait chacune des feuilles de son testament! comme s'il pouvait changer son écriture et — dans les conditions que nous avons dites — l'orthographe de son nom, de 1613 à 1616! comme si, eût-il même été terrassé par la maladie au point de ne pouvoir signer, le greffier n'eût pas connu l'orthographe d'un nom devenu glorieux!

Certes, répétons-le, il restait toujours possible d'ergoter — à tort et à travers: le sujet offre tant d'échappatoires! la routine et la force d'inertie gardent un si grand empire! Mais voici que la récente découverte de M. le docteur Wallace coupe court à toute possibilité même d'arguties et de dérivatifs.

Au mois de mars 1910, sous le titre de *Nouvelles Découvertes shakespeariennes*, M. le docteur Wallace publia dans la revue *Harper's Monthly Magazine* le document judiciaire qu'après de longues et véritables fouilles — le mot n'a rien d'exagéré — il avait découvert. Cette découverte fit du bruit. Des journaux bruxellois nous demandèrent ce que nous en pensions: nous insérerons notre réponse dans le volume suivant. Nous n'avons à en résumer ici que la partie relative aux soi-disant signatures.

Le document publié par M. Wallace se compose simplement des questions et des réponses faites à l'occasion d'un procès où l'homme de Stratford figura comme témoin, à Londres.

Toute mince qu'elle paraît à première vue, cette découverte a beaucoup d'importance: elle fait connaître enfin — pour la première fois! — un domicile précis occupé par Shaxper dans la capitale, rue d'Argent, paroisse Saint-Olave. Il a plus d'importance encore au point de vue qui nous occupe ici. Parmi les gravures qui illus-

trent l'article du *Harper's Monthly Magazine* de M. Wallace, se trouve une photographie : la déposition de Shaxper, au bas de laquelle on voit une nouvelle prétendue signature. M. Durning-Lawrence s'est emparé de ce document avec un empressement explicable : au moment de mettre sous presse son livre *Bacon est Shakespeare* (1910), il a fait imprimer un chapitre supplémentaire ; il n'y reproduit pas seulement la partie du document déjà publiée par M. le docteur Wallace : il met en regard — ce qui achève de tout éclairer ! — la déposition véritablement « signée », elle, d'un autre témoin : Daniell Nicholas.

Si M. Wallace avait pu songer, comme le baconien M. Durning-Lawrence, à reproduire les deux documents, au lieu d'un seul, il ne se serait certes pas hasardé à parler d'une nouvelle « signature » de Shaxper !

Nul doute n'est possible quand on jette un coup d'œil sur le nom (abrégé, ici encore !) de Shaxper, et sur le nom complètement écrit de Daniell Nicholas : les deux fragments de la déposition et la prétendue signature de Shaxper sont de la même main, celle du clerc ou greffier — tandis que le nom de Daniell Nicholas est une véritable signature, d'une main toute différente !

De plus, naturellement, cette signature est complète : le co-témoin de Shaxper n'a pas signé, par exemple, « Dan. Nichol » ou « Dan. Nich<sup>s</sup> » ou « Dan. Nic. » C'est qu'il savait écrire, et même beaucoup mieux que le greffier — lequel, à vrai dire, griffonnait à la hâte des dépositions sans grand intérêt, et qui a ajouté, sous la déposition faite par Shaxper, la simple mention abrégée « Wilm. Shaxp<sup>r</sup> ». Il a procédé de même avec d'autres témoins, tel un certain Johnson qui ne savait pas écrire non plus.

Mais, quel que soit le griffonnage du greffier qui était

chargé d'écrire de longues dépositions fastidieuses, on voit aisément, sans doute possible, que le nom abrégé de « Wilm. Shaxp<sup>r</sup> » est de sa main : d'autant mieux que, par un heureux hasard, dans la déposition qu'a faite D. Nicholas, au-dessus de sa signature, se trouve, complètement écrit par le greffier, le nom de « Shaxpere ». L'identité d'écriture est éclatante, indéniable !

Chacun l'a compris : si le greffier ne s'est plus donné la peine d'écrire en bas le nom entier de « Shaxpere », c'est parce que ce nom se trouvait déjà dans le corps de la déposition, et que la formalité n'avait d'ailleurs pas plus d'importance que cette déposition même. Dans un cas semblable, c'est-à-dire quand le témoin ne savait pas signer, la loi n'en exigeait pas davantage : il suffisait que le nom fût reconnaissable. A la rigueur, le greffier aurait pu se contenter d'écrire « Will. Sh. », « William Sh. » ou « W. Shaxp. ». Cette mention ne constituait qu'une sorte d'aide-mémoire éventuel.

Ainsi, la cause achève d'être entendue — sans appel possible : Shaxper ne savait pas écrire !

Et comme si tant d'évidence n'était pas encore suffisante, il est une dernière chose sur laquelle nous appelons la suprême attention du lecteur, une chose que nous n'avons pu contempler sans une étrange et poignante émotion, une chose que M. Durning-Lawrence fait triomphalement remarquer, et à laquelle M. Wallace n'avait naturellement pu prendre garde : sous la prétendue signature « Wilm. Shaxp<sup>r</sup> » se trouve un petit point — requis par la loi — apposé là par l'homme de Stratford pour attester qu'il ne savait pas signer...

Un petit point ! Conçoit-on assez notre émotion ! Ainsi donc, de cet homme qu'on a cru l'auteur d'*Hamlet*, de *Comme il vous plaira*, d'*Othello*, de *Macbeth* et de la *Tempête*, qu'on a souvent donné comme le plus grand



poète des temps modernes, comme le plus grand qui se fût révélé depuis Dante, et sur qui trois siècles d'une gloire sans pareille se sont égarés, il n'existe que ce point ressemblant à une tache minuscule faite par inadvertance !

Mieux vaut n'en pas dire davantage. Le silence est ici plus éloquent que tous les commentaires. Jamais découverte aussi saisissante ne s'est vue dans l'histoire des lettres et des arts, ni ne se reverra ; et nul doute qu'un frisson n'en passe à travers l'Angleterre et le reste du monde.

..

Deux choses deviennent maintenant très secondaires sinon indifférentes.

De qui est la signature de l'exemplaire des *Essais* de Montaigne ? Il est possible que la question reste toujours sans réponse. « Découverte » seulement en 1838, peut-être n'est-elle qu'un des nombreux faux qu'a vu naître la fin du dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième : c'est aujourd'hui l'avis même de M. Thompson, directeur du British Museum (1) — bien que M. Sidney Lee persiste encore à la déclarer authentique ! On se demandera si elle ne serait pas de Rutland lui-même... John Florio fut l'un de ses familiers, et c'est précisément à Rutland, à la comtesse de Rutland et à Southampton qu'il dédia sa traduction des *Essais* de Montaigne ; et l'on a fait en outre remarquer avec raison que cette signature, dans ses initiales majuscules surtout, décèle un rare caractère de distinction. Mais à cette hypothèse on peut faire deux objections : si Rutland

(1) Voir sa lettre du 3 novembre 1904 à M. Tree, citée par M. Darling-Lawrence.

avait apposé par fantaisie sur un de ses livres son pseudonyme au lieu de son nom, il aurait sans doute écrit « Shakespeare » et non « Shakspere » (1), ce qui tendrait à prouver, une fois de plus, que les falsificateurs ne pensent jamais à tout; nous voudrions savoir en outre si cette signature rappelle l'écriture du « jeune » Rutland dont plusieurs lettres sont conservées au château de Hatfield. L'écriture de l'auteur d'*Hamlet* se serait-elle sensiblement modifiée vers 1603, année où parut la traduction anglaise des *Essais*? L'avis des paléographes pourrait être curieux à connaître. Mais tout porte à croire qu'il s'agit bien d'un faux. Et, en tout cas, chose qui nous intéresse uniquement ici, la signature n'est pas — et pour cause! — de l'homme de Stratford.

La seconde chose devenue secondaire, c'est de savoir si Shaxper ne fréquenta pas quand même l'école pendant un laps de temps assez court — ou par intermittence comme tant d'enfants qu'on emploie aux travaux agricoles, qui font parfois en outre l'école buissonnière, et n'arrivent jamais à rien apprendre. De nos jours encore, n'en est-il pas beaucoup qui finissent par quitter l'école totalement illettrés ou qui déchiffrent péniblement un

(1) On devine quel devait être le niveau des études dans un grand nombre d'écoles primaires au seizième siècle : beaucoup de maîtres étaient d'une ignorance au sujet de laquelle on sera édifié en lisant Ascham et Peacham. (Voir Nathan Drake, *Shakespeare and his Times*, 1817, page 47.) Quant aux maîtres d'école stratfordiens du temps de Shaxper, Walter Roche, Simon Hunt (d'après M. Lee), Thomas Jenkins et John Cottom, ils sont mal connus et l'on ne s'accorde même pas sur les dates de leur entrée en fonctions. M. Lee dit que Hunt « semble » avoir succédé à Roche en 1577 (*A Life*, p. 13); mais Mme Stopes donne les dates suivantes: Roche 1569-70; Hunt 1571, et ajoute: Jenkins devint maître vers 1577 (*Shakespeare's Warwickshire Contemporaries*, p. 243) Quant à Cottom, il doit avoir succédé à Jenkins en 1779. (Voir *Shakespeare's Marriage*, de Gray, p. 108.) Ces détails n'offrent d'ailleurs plus maintenant qu'un intérêt assez secondaire.

texte imprimé sans savoir cependant tracer une lettre ? On objectera peut-être que Shaxper dut étudier des rôles. C'est une erreur ! Il n'a pu jouer que de vagues rôles d' « utilités » qui n'exigeaient aucune instruction sérieuse. En tout cas, s'il savait un peu lire, chose extrêmement douteuse — le boucher de Stratford et le clown de Londres ne savait à coup sûr pas écrire. Et c'est peut-être la raison pour laquelle ses premiers biographes ne nous ont laissé aucun détail sur son séjour à l'école primaire. Nous n'aurons pas plus la cruauté d'insister sur les études de grec et de latin qu'il y aurait faites — d'après ses « biographes » modernes !...

## CHAPITRE X

### QUI FUT SHAXPER DE STRATFORD

En lisant la vie de Shakespeare, on craint  
toujours de découvrir un beau mystère.

CHARLES DICKENS.

Enfance et jeunesse de Shaxper. — Son mariage. — Pourquoi il s'enfuit de Stratford. — Ses aventures avant qu'il échoue enfin à Londres : les quatre pierres de touche dont nous disposons pour reconstituer cette période de sa vie. — Que Shaxper est William Sly et Falstaff. — Lettres (récemment découvertes) de la comtesse de Southampton et de Tobie Matthew attestant qu'il était connu sous le sobriquet de Falstaff. — Le Falstaff des deux « Henri IV » et celui des « Joyeuses Femmes de Windsor ». — Où et quand eut lieu l'aventure de braconnage. — Shaxper dans l'œuvre de Ben Jonson, etc. — Ne fut-il pas caché au château de Belvoir pendant les dernières années de la reine Elisabeth ? — Shaxper usurier impitoyable. — Dernières anomalies expliquées.

Puisque William Shaxper ne savait pas écrire, il est définitivement hors cause, et nous pourrions à la rigueur terminer ici ce livre — si l'objet principal de notre thèse ne nous forçait à suivre le fuyard de Stratford à Londres, où les Southampton et les Rutland le trouvèrent sans doute au fond des coulisses, peut-être au fond d'une ta-

verne. Les pièces du châtelain de Belvoir renferment nombre d'originaux de son acabit, jouant un rôle analogue à celui des serviteurs et des personnages comiques dans les tableaux de Paul Véronèse.

Non plus que ses parents et la plupart des membres du conseil communal, Shaxper ne sut tracer les lettres de son nom !... Il dut aider de bonne heure son père, l'ex-dégustateur d'ale, dont les affaires périclitaient. On se le figure sans peine lui rendant de petits services, vagabondant avec d'autres enfants, faisant des courses pour les siens et peut-être pour des voisins, puis insensiblement initié par son père à la profession de boucher. Quoi de plus naturel ? C'est, de nos jours encore, l'histoire d'un grand nombre d'enfants. Qu'il soit devenu boucher, nul doute à cet égard : les témoignages indépendants et non suspects d'Aubrey et de Dowdall l'établissent ; aucun des premiers biographes ne l'a contesté pour les besoins de la cause, comme certains de nos modernes shaxperiens — et Malone n'a pas même tenté d'ébranler cette tradition dûment consignée. Mais (simple hypothèse) la tradition fût-elle même erronée, qu'importerait encore ? Si Shaxper ne savait pas lire dans sa jeunesse, il ne le sut pas davantage dans son enfance — c'est le contraire qui peut se voir parfois ! — et par conséquent, il exerça à Stratford une profession manuelle quelconque, avec plus ou moins de régularité. C'est tout ce qu'il suffit en somme de savoir.

Nous disons : avec plus ou moins de régularité. Il est en effet probable qu'à cette époque déjà, Shaxper préférait la taverne au travail. Pourquoi se serait-il comporté dans son adolescence autrement qu'il ne le fit plus tard à Londres ? La tradition des buveurs de Bidford (avec une ou deux autres qui s'y rattachent) peut être contestée, et nous avons eu soin de faire remarquer qu'elle n'est pas

établie aussi sûrement que d'autres; mais elle a du moins pour elle toutes les vraisemblables. Répétons cependant qu'elle ne nous est nullement nécessaire.

L'histoire du mariage concorde avec ce qu'on sait déjà de Shaxper. Malgré tant d'écrits et d'hypothèses, elle reste sans doute assez obscure, et ne sera probablement jamais éclaircie; — mais enfin, n'en sait-on pas assez? Shaxper, à dix-huit ans passés, séduisit Anne Hathaway qui en avait vingt-six, fille de feu Richard Hathaway que certains shaxperiens s'efforcent encore de représenter comme un « fermier aisé », mais dont le modeste cottage, au hameau de Shottery, n'était qu'une chaumière — et dont chaque enfant, avons-nous vu, n'hérita que d'une somme insignifiante (1).

Le mariage eut-il lieu sans l'autorisation des parents de Shaxper, voire à leur insu? Les amis de la jeune fille, intimidant le futur Falstaff, assez pusillanime en dépit de ses rodomontades, le forcèrent-ils à régulariser la situation d'Anne? C'est probable, mais on n'en est pas absolument certain; et, quoiqu'il pût être intéressant de le savoir, cela n'est cependant pas indispensable: ce qu'il suffit en somme de savoir, c'est qu'Anne Hathaway mit au monde Suzanne, à la fin de mai 1583, cinq mois après le mariage; puis deux jumeaux, Hamnet et Judith, qui furent baptisés le 2 février 1585 — et que bientôt Shaxper s'enfuit, abandonnant sa femme et trois enfants en bas

(1) Chacun des enfants de Richard Hathaway — quatre fils et trois filles — reçut six livres treize shellings et quatre pence, soit environ cent et soixante francs, qui en représenteraient aujourd'hui douze cents à peine. — Pour la « ferme » d'Hathaway, voir la gravure du livre de Samuel Ireland, ou celle qui se trouve en tête de *Peines d'amour perdues*, dans l'excellente collection Gol-lancz du *Temple Shakespeare*, en petits volumes séparés et annotés, ne coûtant que un franc vingt-cinq: cette « ferme » n'est qu'une chaumière sans étage, en pisé reliant des pièces de bois!

âge. Est-il téméraire de croire, son caractère étant donné, qu'il ne partit qu'après avoir consumé le modeste héritage de sa femme ? La durée des six livres d'Anne Hathaway détermina probablement celle de la lune de miel...

Quoi qu'il en soit, Shaxper disparut brusquement.

A la suite d'une affaire de braconnage, persistent à répéter la plupart des shaxperiens : ayant enlevé un daim du parc de sir Thomas Lucy de Charlecote, et puni trop sévèrement, il suspendit à la grille du château une pancarte où il avait écrit des vers blessants qui offensèrent cette fois le seigneur de Charlecote au point que le jeune braconnier dut chercher son salut dans la fuite. Telle est la version de Nicolas Rowe (1709). Nous avons vu qu'elle est erronée, et que Malone lui-même en a démontré l'impossibilité — mais sans qu'il pût se rendre compte (comme nous allons l'établir grâce à la récente découverte de Mme Stopes !) que cette aventure de l'âge mûr de Shaxper n'eut pas les environs de Stratford pour théâtre. On pourrait appliquer à Rowe un vieux proverbe souvent cité dans nos fermes wallonnes : « Il a étindou braire ine vatche, min n'sé nin d'vin qué stà. » (Il a entendu meugler une vache, mais ne sait pas dans quelle étable.) Rowe se méprit sur l'origine de l'écho perdu qu'il recueillit : une lettre exhumée par Mme Stopes permettra de tout expliquer. — Mais enfin, si la tradition se rapportait même à la jeunesse de Shaxper, ce point n'aurait pas grande importance ici (1) : tout ce qu'on doit savoir en ce moment c'est (quel que fût le motif) qu'il disparut de Stratford.

Tel est le fait sur lequel, et pour cause, l'accord est unanime.

(1) Nous insistons sur le mot « ici » ; car on verra plus loin qu'il n'est pas indifférent, à d'autres points de vue, de savoir où l'aventure se déroula.

Mais sur les motifs de la fuite comme sur la manière dont elle eut lieu, les shaxperiens ne sont déjà plus d'accord. La plupart, M. Sidney Lee en tête, répètent encore, contre toute évidence, l'histoire de braconnage — et croient donc que Shaxper aurait pu écrire les vers de la pancarte ! D'autres avancent qu'il suivit « peut-être » une troupe d'acteurs de passage à Stratford.

Ces deux versions s'excluent — à moins que, par une coïncidence extraordinaire, la troupe d'acteurs eût précisément quitté la ville au moment où Shaxper s'enfuyait, et encore qu'elle eût accepté un homme compromis et totalement illettré...

Mais il est inutile d'insister : la seconde version, non moins fautive que la première, n'est qu'une hypothèse moderne — contredite par les traditions d'origine indépendante, d'après lesquelles Shaxper échoua cinq ou six ans plus tard à Londres et garda les chevaux à la porte d'un théâtre avant d'y entrer comme « domestique » ou *callboy*. Le plus intransigeant des shaxperiens et le moins suspect en l'occurrence, M. Lee, écrit que « toute l'évidence aboutit à la conclusion, confirmée par le fait qu'il n'eut plus d'enfants (1), qu'il quitta Stratford dans les derniers mois de 1585 ». Ainsi donc, comme nous l'avons dit aussi, il dut s'enfuir dans sa vingt-deuxième ou vingt-troisième année — en 1585 ou en 1586. Peut-être bien dans sa vingt-quatrième année, en 1587 — s'il fut présent lors des formalités dont nous avons parlé concernant l'hypothèque d'Asbies ; mais c'est improbable : l'acte l'eût sans doute indiqué. Que l'insoutenable hypothèse moderne du départ avec une troupe d'acteurs

(1) Après les jumeaux baptisés le 2 février 1585. — Qui dit même, hypothèse qu'on n'a jamais faite à notre connaissance, qu'il ne s'enfuit pas avant la naissance d'Hamnet et de Judith, en 1584 ?...



sourie à certains shaxperiens, on le comprend : elle leur permet d'abord de faire entrer tout de suite Shaxper dans le monde des théâtres ; ensuite, et du même coup, d'expliquer l'emploi de son temps (et comment il put achever son éducation !) pendant les cinq ou six années où l'on perd sa trace. Cette hypothèse fait donc partie d'une sorte de système. Déjà l'évêque Percy avait suggéré à Malone une autre hypothèse séduisante et poétique : au temps où Shaxper était un écolier (! ?) de onze ans, en 1575, son père le conduisit probablement aux fêtes fameuses que le comte Robert Dudley de Leicester donna au château Kenilworth (1), à quelques lieues de Stratford, en l'honneur de la reine Élisabeth ; et l'imagination de l'enfant, frappée par la magnificence des spectacles *fantastiques* et des *masques*, ne s'en serait-elle pas inspirée plus tard, notamment dans la vision d'Obéron au second acte du *Songe d'une nuit d'Été* (2) ? On voit où tendent ces *suggestions* ! Elles s'expliquaient plus ou moins lorsqu'on croyait Shaxper l'auteur d'*Hamlet* : aujourd'hui, qu'on sait à quoi s'en tenir, on peut encore supposer que le petit William vit, comme des milliers d'enfants, les fêtes de Kenilworth ; mais c'est un détail qui n'a plus la moindre importance.

Qu'il ait ou non vu ces fêtes, une chose certaine, la

(1) L'ancien et vaste château de Kenilworth (que les soldats de Cromwell devaient démolir), avait été donné en 1562 par la reine au comte de Leicester, son favori, qui l'y reçut en 1566, en 1568 et en 1575. Les fêtes de 1575 furent d'un éclat exceptionnel. Elles durèrent dix-sept jours et coûtèrent à Leicester une somme qui serait évaluée de nos jours, à plus de trois millions. La reine y vint avec une suite de 31 barons et de 100 serviteurs qui furent tous logés au château. On se rappelle le rôle ingénieusement imaginaire que Walter Scott fait jouer à « Shakespeare » dans son célèbre roman de *Kenilworth* (1821).

(2) V. *Oberon's Vision*, Illustrated Shakespeare Society, 1843, par Nic. John Halpin.

seule qui importe ici, c'est qu'il ne suivit pas une troupe de passage quand il abandonna sa femme et ses enfants. Aucun shaxperien n'a d'ailleurs formellement soutenu cette hypothèse lancée à tout hasard. Et, d'autre part, M. Lee se contredit sans y songer quand, après avoir ajouté crédit à l'histoire du braconnage dans le parc de sir Thomas Lucy de Charlecote, il écrit ces lignes significatives :

« Le plus grand fardeau des années d'Anne Hathaway et la vraisemblance que le poète fut forcé à se marier par ses amis, n'étaient pas des circonstances d'heureux augure (1). »

Voilà enfin la vérité touchée !...

Halliwell-Phillipps, qui a longuement tout pesé, écrit à la page 71 du premier volume de son *Esquisse d'une Vie de William Shakespeare* :

« Il importe d'observer que toutes les anciennes traditions auxquelles on peut attacher quelque valeur, s'accordent avec la croyance que Shakespeare ne quitta pas sa ville natale avec l'intention d'être acteur. »

Rien n'est plus incontestable !

Voici donc le problème — dégagé de tout trompe-l'œil et de toute hypothèse :

(1) *A Life*, p. 26. — M. Lee, après avoir fait remarquer avec une sage prudence qu'il est dangereux de vouloir chercher dans les pièces des allusions à l'expérience personnelle de « Shakespeare », croit cependant en trouver une dans le passage « Que la femme prenne toujours un plus âgé qu'elle, etc. » de la *Douzième Nuit* (Acte II, sc. IV), et dans le passage de la *Tempête* (Acte VI, sc. I) : « Si tu brises le nœud de sa virginité avant que les cérémonies consacrées, etc. ». A ce compte, vu le nombre de personnages et de situations que renferment les trente-deux pièces, on peut trouver toutes les allusions qu'on voudra ! M. Lee a été bien avisé d'être prudent en l'occurrence — puisque Shaxper ne savait pas écrire.

En 1585 ou 1586 — peut-être en 1587 — un homme de 21, de 22 ou de 23 ans, dépourvu de ressources et illettré, s'enfuit d'une bourgade du centre de l'Angleterre, et l'on perd sa trace jusqu'en 1592 au moins. L'époque, les mœurs et la législation étant données, que put-il devenir ?

Cette question ne semble pas embarrasser M. Lee qui dirige tout simplement Shaxper sur Londres à sa sortie de Stratford, et dit même quelle route il suivit !

M. Lee écrit en effet :

« Shakespeare poussa naturellement vers Londres, y allant sans doute à pied pendant 1586 par la route d'Oxford et de High Wycombe. La tradition la montre comme la route préférée de Shakespeare plutôt que la chaussée de Banbury et d'Aylesbury. »

Nous ne savons si M. Lee était présent ; quant à nous, beaucoup trop jeune à cette époque pour avoir une souvenance précise de la route que prit Shaxper, nous voudrions savoir à quelle tradition M. Lee fait allusion : en dehors de la légende de D'Avenant que nous avons anéantie, il n'y a pas l'ombre d'une tradition à ce sujet. De plus, on se demande sur quoi se base M. Lee pour diriger directement Shaxper sur Londres en 1586 (1), alors qu'on ne l'y entrevoit, et vaguement encore... qu'en 1592 !

Ce que Shaxper devint dans l'intervalle, nul ne le sait avec précision. Mais, de notre point de vue, on peut faire quelques vraisemblables suppositions d'ensemble. Quant à l'affirmation de M. Lee que Richard Field —

(1) M. Fleay barre ici quelque peu la route... à M. Lee : il rappelle qu'en 1586 la peste sévissait à Londres au point que les théâtres furent fermés ! Ce ne fut donc pas cette année que Shaxper aurait pu garder les chevaux !

un Stratfordien dont l'imprimerie se trouvait aux Blackfriars, près de Ludgate — et « Shakespeare » furent « bientôt associés comme auteur et libraire-éditeur », nous n'aurons pas la cruauté d'y insister...

Revenons à la réalité.

En quittant Stratford, William Shaxper pouvait certes exercer sa profession de boucher pour le compte d'autrui — à poste fixe bien entendu, car on ne conçoit pas un boucher ambulante. Les lois du temps qui réglaient l'exercice des professions s'y fussent d'ailleurs opposées. Mais inutile de s'arrêter à cette hypothèse puisqu'on *sait* dans quelles conditions Shaxper finit par échouer sans ressources à Londres.

On s'arrêtera moins encore désormais (s'il est possible!) aux deux hypothèses de certains shaxperiens, qui en font un clerc de notaire ou un maître d'école!...

Restent les hypothèses plausibles. Pendant les cinq ou six années où l'on perd sa trace, Shaxper dut nécessairement faire une de ces trois choses : vivre seul en état de vagabondage, être soldat, ou faire partie d'une bande de voleurs.

Vivre seul en état de vagabondage n'était guère possible, tant les lois répressives étaient terribles. N'en existe-t-il pas encore de nos jours dans la *libre* Belgique qui sont dépourvues de tendresse? C'était bien autre chose, toutefois, au seizième siècle, dans la joyeuse Angleterre! A cette époque où la sécurité publique était mal assurée encore, où l'on devait souvent voyager en compagnie et armé, tant les routes étaient infestées de malheureux sans aveu, tout vagabond était déshabillé jusqu'à la ceinture, puis reconduit à coups de verges par la police jusqu'à la limite de la commune, où il était remis en d'autres mains qui lui faisaient subir le même traitement, et ainsi de commune en commune

jusqu'à celle où il était domicilié ! Dans certains cas, l'oreille du *coupable* était en outre percée d'un fer chaud ! Et ces lois, qu'on veuille le remarquer, ne s'appliquaient pas seulement aux « vagabonds » proprement dits ; elles visaient aussi, d'après l'Acte d'Élisabeth de 1572 (chap. 2 et 5) « tous les vagabonds et mendiants valides » parmi lesquels étaient classés « escrimeurs, montreurs d'ours, joueurs (acteurs) publics d'intermèdes et ménétriers n'appartenant pas à un baron du royaume ou à quelques autres personnes du plus haut rang » ; et « tous les jongleurs, colporteurs, chaudronniers et petits chalands errant en plein air sans avoir l'autorisation de deux juges de paix au moins, etc. » On ne conçoit donc pas que Shaxper ait pu vivre des années en état de vagabondage — à moins que caché au fond de vastes forêts, vivant de racines, de fruits, de chasse, courant mille dangers : genre de vie moins facile en Angleterre que dans les pays chauds, et qui implique en tout cas un retour à la sauvagerie.

L'hypothèse du vagabondage est donc invraisemblable. Faut-il ajouter que les shaxperiens ne la soutiendront pas plus que nous ?...

Reste : soldat — ou membre d'une bande faisant du grand chemin. Disons tout de suite qu'au seizième siècle les deux choses se confondaient assez souvent.

Certains shaxperiens *supposent* qu'en quittant Stratford Shaxper se fit soldat. Il n'y a certes là rien d'impossible — bien qu'aucune tradition n'en dise mot. Une chose certaine en tout cas, c'est que, s'il s'enrôla, ce ne fut pas pour un temps très long ; car, à cette époque où n'existaient pas d'armées permanentes, les enrôlements n'avaient lieu qu'en temps de guerre — et il n'y eut alors qu'une expédition militaire, celle que le comte de Leicester entreprit en Hollande contre l'armée espagnole :

Leicester partit de Kenilworth, s'embarqua à Harwich au mois de décembre 1585, et fut rappelé par la reine le 11 décembre 1587. C'est W. J. Thoms (1) qui fit le premier remarquer, en 1865, qu'une troupe de jeunes gens du Warwickshire se joignit à l'armée du favori d'Élisabeth, et que Shaxper était peut-être du nombre. M. Lee dit qu'il y a là une confusion *évidente*, plusieurs habitants du Warwickshire portant le même nom et le même prénom que l'auteur (préssumé) d'*Hamlet*. Pourquoi la confusion est-elle *évidente*? M. Lee n'essaie même pas d'en fournir une preuve! La vérité, c'est qu'il n'en sait rien — non plus que nous d'ailleurs.

Plusieurs shaxperiens sont d'un autre avis que M. Lee — ce qui ne les empêche d'ailleurs point d'être en désaccord entre eux! Ils croient que Shaxper put se rendre aux Pays-Bas; mais... ils ne le croient pas d'une façon désintéressée: les uns (comme Richard Garnett et M. Edmond Gosse) supposent qu'il y aurait acquis la connaissance des choses militaires et de la noblesse; les autres (comme Halliwell-Phillipps), qu'il aurait pu y parfaire son éducation au point de vue théâtral, Leicester ayant emmené sa troupe d'acteurs avec lui.

Toutes ces hypothèses s'effondrent, encore une fois, puisque Shaxper ne savait pas écrire. S'il suivit Leicester en Hollande — ce qui n'est pas impossible, mais ce qu'on ignore — il en revint aussi illettré qu'il l'était en partant (2).

(1) William John Thoms (1803-1885) a laissé des contes et s'est énormément occupé de bibliographie. Bibliothécaire à la Chambre des lords, il commença à publier en 1846 dans l'*Athenaeum* des études de *folklore* — mot qu'il a créé et qui a fait la fortune que l'on sait. En 1849, il fonda la revue *Notes and Queries*. Il a laissé plusieurs écrits sur « Shakespeare ». L'hypothèse dont nous parlons ici se trouve dans ses *Three Notelets on Shakespeare* (1865).

(2) John Addington Symonds (1840-1893), l'auteur des travaux que

Eût-il traversé la mer du Nord, la difficulté ne serait d'ailleurs pas résolue; car Leicester ayant été rappelé à la fin de 1587, on perd encore la trace de Shaxper pendant les années 1588, 1589, 1590 et 1591 au moins!

Années où il n'y eut plus de guerre!

Et c'est ici que se présente invinciblement la dernière hypothèse possible — qui s'accorde avec la tradition rapportée par Riccoboni, et qui, du point de vue « shakespearien », a été abandonnée ou plutôt « méconnue » d'un accord tacite unanime: voleur de grand chemin...

Que ce mot n'effraie pas trop! Nous sommes au seizième siècle; ce que Taine appelle le *fumier* du moyen âge n'est pas loin; une grande partie de la noblesse n'était pas encore bien dégagée des aventures de brigandage; et l'on se rappellera que les corsaires travaillaient ouvertement, sur toutes les mers, au profit de leurs souverains respectifs, comme à leur profit personnel. Entre les armées organisées par enrôlements (libres ou forcés)<sup>(1)</sup> et les bandes organisées pour faire du grand chemin, la ligne de démarcation n'était pas toujours bien nette; et ces dernières suivaient les armées<sup>(2)</sup> — comme elles en sortaient souvent aussi...

Shaxper a dû passer par là — avant d'échouer à Londres vers 1592, c'est-à-dire vers l'époque où, le temps et l'autorité publique aidant, il y eut un nettoyage des lon-

l'on sait sur l'Italie et sur la Grèce, écrit dans ses *Prédécesseurs de Shakespeare dans le Drame anglais* (1884) que ce fut peut-être dans les Pays-Bas que « Shakespeare » apprit « à boire copieusement et à jurer »! Il serait plus juste encore de dire qu'il s'y serait simplement... perfectionné.

(1) Voir ce qu'étaient à cette époque les enrôlements sous Henri IV en France — et ce qu'ils restèrent, avec les racoleurs, jusqu'à la Révolution de 1789!

(2) Voir ce qui se passe de nos jours même dans la *Débâcle* d'Emile Zola!...

gues *queues* d'aventuriers que laissaient les expéditions militaires...

Vainement les shaxperiens voudraient-ils se débattre contre l'évidence : nous défions qu'ils y échappent ! Au reste, nous allons l'établir mieux encore — maintenant que nous retrouvons Shaxper à Londres vers 1592, ou peut-être quelques années plus tard.

Quatre pierres de touche nous permettent d'établir l'évidence :

1° John Falstaff répond seul — avec Christophe Sly — à ce qu'on sait déjà de Sphaxper.

2° Si quelques doutes pouvaient encore subsister à cet égard, ils sont levés par la publication dans l'*Historical Manuscripts Commission* d'une lettre de la comtesse de Southampton à son mari, *récemment* découverte au château d'Hatfield.

3° Dans le théâtre rutlandien tout entier — ce dont les shaxperiens étaient aussi loin que possible de pouvoir s'aviser ! — il n'est jamais question des choses du Warwickshire, des alentours de Stratford, qu'à propos de Sly et de Falstaff.

4° L'aventure de braconnage — entrevue dans les *Joyeuses Femmes de Windsor* — se rapporte encore à Falstaff !

..

Comment les Southampton et les Rutland connurent-ils à Londres l'ancien fuyard de Stratford ? Dans les coulisses ? à la taverne ? Et en quelle année exactement ? On ne peut naturellement le dire avec précision. L'intérêt de tous était de n'en rien révéler. Mais ces détails ne sont heureusement pas indispensables. Taverne ou coulisse, n'importe en somme ! Quant à l'époque, ce



fut entre 1592 et 1597. Ce qu'il est surtout nécessaire de savoir, c'est que Shaxper servit de prête-nom aux deux grands seigneurs : nous avons vu qu'il réunissait précisément l'ensemble de conditions requises pour ce rôle.

Shaxper était un original qui avait amusé Rutland et Southampton — comme d'autres personnes de leur entourage. Benjamin Jonson devait en rire aussi, tout en le regardant parfois un peu de travers au temps (assez court) où il put le connaître. C'était un illettré, un clown, un avaro — mais, dans sa sphère, ce n'était pas un homme dépourvu d'intelligence. Or, Rutland n'a pas mis en scène un seul de ses originaux sans l'avoir connu : le génie voit, pénètre et interprète mieux que le simple talent, mais il n'*invente* pas ; l'auteur de *Peines d'amour perdues* a pu prêter quelque chose à ses personnages ou faire certains arrangements — mais nul ne doute, et pour cause, qu'Holopherne, Dull, Armado, Costard, Moth, Speed, Panthino, Pinch, Sly, Tranio, Grumio, Shylock, les deux Gobbo, Tybald, Balthazar, Quince, Snug, Bottom, Puck, Flute, Snout, Starveling, Falstaff, Poinc, Gadshill, Bardolf, Peto, Pistol, Shallow, Slender, Silence, Davy, Evans, Caius, Nym, Simple, Robin, Rugby, Dogberry, Verges, frère Francis, Parolles, Lafeu, Lavache, Le Beau, Adam, Touchstone, Olivier Martext, Corin, Guillaume, Toby Belch, Andrew Aguedeck, Malvolio, Feste, Polonius, Autolycus, etc., personnages plus ou moins comiques, tous caractérisés, ne fût-ce parfois qu'en peu de mots, tous distincts, reconnaissables, populaires dans le monde anglo-saxon, nul, disons-nous, ne doute qu'ils aient existé. On le sait du reste pour certains d'entre eux — qui ne font assurément pas exception !

Qu'on passe maintenant en revue les personnages que nous venons de citer — et du reste, si l'on veut, tous

les autres du théâtre rutlandien : lequel ou lesquels évoquent ce qu'on sait déjà de Shaxper ? Il y en a deux : c'est Sly et Falstaff.

En les étudiant, on peut faire un retour sur le passé de Shaxper, en éclairer suffisamment les *parties* obscures.

Sly apparaît dans le prologue de la *Mégère apprivoisée*. Voici ce prologue qui est d'un excellent comique. Il se compose de deux scènes :

## SCÈNE I

Devant un cabaret, sur la bruyère. Entrent l'hôtesse et Sly.

SLY

Je vous chatouillerai la tête, en vérité.

L'HOTESSE

Une paire de ceps, coquin (1) !

SLY

Vous êtes une femme de mauvaise vie : les Sly ne sont pas des coquins ; voyez dans les chroniques, nous sommes venus avec Richard le Conquérant. Donc *paucas pallabris*. Laissez le monde glisser : *sessà* !

L'HOTESSE

Me payerez-vous les verres que vous avez cassés ?

SLY

Non, pas un denier. Va, Jeronimo, va te réchauffer dans ton lit froid (2).

(1) On aurait dit en France : mettre aux fers.

(2) Citation plaisante d'un mot passé en proverbe d'une tragédie de Thomas Kyd.

L'HOTESSE

Je sais le remède : je vais chercher le constable.

SLY

Trois, quatre ou cinq constables (1) ; je répondrai la foi à la main ; je ne bougerai pas d'un pouce. Qu'il vienne, et aimablement !

(Il tombe endormi.)

On sonne du cor. Entre un lord revenant de la chasse avec des chasseurs et des domestiques.

LE LORD

Chasseur, je t'en charge, soigne bien mes chiens : le braque Merriman, la pauvre bête, est plein de bosses. Accouple Clowder avec le braque à large gueule. N'as-tu pas vu, l'ami, comme Silver s'est bien conduit au coin de la haie, au défaut le plus sérieux ? Je ne voudrais pas perdre ce chien pour vingt livres.

PREMIER CHASSEUR

Mais Beelman est aussi bon que lui, milord ; il a aboyé au plus simple défaut, et choisi deux fois aujourd'hui la piste la plus émue.

LE LORD

Tu es un fou : si Echo était aussi vif, je l'estimerais à la valeur d'une douzaine de pareils. Mais donne-leur bien à souper et veille sur eux tous : demain, j'ai l'intention de chasser de nouveau.

PREMIER CHASSEUR

Je le ferai, milord.

LE LORD

Qu'est-ce ici ? un mort ou un ivrogne ? Regarde, respire-t-il ?

(1) Il y a ici et dans quelques autres passages encore des jeux de mots intraduisibles.

## DEUXIÈME CHASSEUR

Il respire, milord : s'il n'était pas réchauffé par l'ale, ce serait un lit bien froid pour dormir si profondément.

## LE LORD

Oh ! le monstrueux animal ! Il est couché comme un porc ! Hideuse mort, que ton image est impure et repoussante ! Messieurs, je veux faire une expérience sur cet homme ivre. Qu'en penseriez-vous ? Si on le transportait dans un lit, revêtu d'habits parfumés, des anneaux aux doigts, le plus délicieux repas à son chevet, et de beaux serviteurs à ses côtés quand il s'éveillerait : le gueux ne se méconnaîtrait-il pas lui-même ?

## PREMIER CHASSEUR

Croyez-moi, seigneur, je pense qu'il n'hésiterait pas.

## DEUXIÈME CHASSEUR

Il se trouverait étrange à son réveil.

## LE LORD

Comme dans un rêve caressant ou dans une stérile illusion. Relevez-le et combinons bien la plaisanterie. Portez-le doucement dans ma plus belle chambre et suspendez tout autour mes peintures légères ; embaumez sa tête malpropre avec de l'eau chaude distillée, et brûlez du bois odorant pour rendre le logis agréable ; qu'une musique soit prête, quand il s'éveillera, à faire entendre un air suave et céleste ; et si, par hasard, il parle, soyez sur-le-champ attentifs, et dites, avec une profonde et humble révérence : « Qu'est-ce que votre honneur ordonne ? » Que l'un d'entre vous le serve avec un bassin d'argent rempli d'eau de rose et couvert de fleurs.

Un autre portera l'aigrette, le troisième du linge damassé, et dira : « Plaît-il à votre seigneurie de se rafraîchir les mains ? » Que quelqu'un se tienne prêt avec un riche assortiment et lui demande quel costume il veut mettre ; qu'un autre lui parle de ses chiens et de son cheval, et lui dise que

sa dame pleure de le savoir malade; persuadez-le qu'il a été fou, et quand il déclarera qui il est, dites qu'il rêve, vu qu'il n'est rien d'autre qu'un puissant seigneur. Faites cela, et faites-le avec bienveillance, chers messieurs : ce sera une excellente distraction si tout est fait convenablement.

## DEUXIÈME CHASSEUR

Milord, je vous le garantis : nous jouerons notre rôle de telle sorte qu'il croira, grâce à notre adresse, n'être rien de moins que ce que nous lui dirons.

## LE LORD

Relevez-le doucement et mettez-le au lit; et que chacun soit à son poste quand il s'éveillera. (On emporte Sty. — Une trompette sonne.) Maraud (1), va voir quelle est cette trompette qui sonne. (Le serviteur sort). Probablement quelque noble gentilhomme qui, faisant un voyage, a l'intention de se reposer ici. (Le serviteur rentre.) Eh bien ! qui est-ce ?

## LE SERVITEUR

N'en déplaise à votre honneur, des comédiens qui offrent leurs services à votre seigneurie.

## LE LORD

Prie-les de venir. (Le serviteur fait entrer les comédiens.) Maintenant, amis, vous, vous êtes les bienvenus.

## PREMIER COMÉDIEN

Nous remercions votre honneur.

## LE LORD

Avez-vous l'intention de rester avec moi cette nuit ?

## DEUXIÈME COMÉDIEN

S'il plaît à votre seigneurie d'accepter nos services.

(1) Ce mot n'avait pas au seizième siècle le sens désobligeant que nous lui donnons.

## LE LORD

De tout mon cœur. Ce compagnon, je le reconnais, l'ayant vu représenter une fois le fils aîné d'un fermier : c'était là où vous faisiez si bien la cour à une noble dame. J'ai oublié votre nom, mais certainement ce rôle était bien tenu et joué au naturel.

## PREMIER COMÉDIEN

Je crois que c'est Soto (1) que votre honneur a en vue.

## LE LORD

C'est très vrai ; vous y étiez excellent. Eh bien, vous arrivez à un bon moment ; allons vite, car j'ai en vue un divertissement où votre talent peut m'être fort utile. Il y a ici un seigneur qui veut vous entendre jouer ce soir ; mais je ne sais si vous pourrez vous contenir, craignant qu'à la vue de sa tenue bizarre (car son honneur n'a jamais ouï de pièce) vous n'éclatiez de rire et qu'ainsi vous ne l'offensiez ; car je vous le dis, messieurs, si vous veniez à sourire, il perdrait patience.

## PREMIER COMÉDIEN

Ne craignez rien, seigneur, nous saurons nous contenir, fût-ce le plus grand grotesque du monde.

## LE LORD (à son serviteur)

Va, maraud, conduis-les à l'office et réserve une aimable bienvenue à chacun d'eux : ne les laisse manquer de rien de ce que renferme ma maison. (Le serviteur et les comédiens sortent.)  
Maraud, va trouver Barthélémy, mon page, et veille à ce qu'il revête un costume complet de dame : cela fait, conduis-le dans la chambre de l'ivrogne et appelle-le « madame » ; obéis-lui. Dis-lui de ma part, s'il veut mériter mon estime, de se comporter d'une manière convenable, ainsi qu'il l'a observé chez les nobles dames à l'égard de leurs seigneurs, devant eux

(1) Personnage de « Women pleased », comédie de Beaumont et Fletcher.

accomplies. Qu'il remplisse pareil devoir à l'égard de l'ivrogne, qu'il lui parle avec douceur et avec une modeste courtoisie, et lui dise : « Qu'est-ce que votre honneur ordonne ? en quoi votre dame et votre humble épouse peut-elle montrer son dévouement et témoigner sa reconnaissance ? » Et alors, avec de tendres embrassements, des baisers tentateurs, et la tête penchée sur sa poitrine, priez-le de répandre des larmes comme s'il était ivre de joie de voir son noble seigneur revenu à la santé, lui qui depuis sept ans ne se croyait rien de mieux qu'un pauvre et repoussant mendiant ; et si le garçon ne possède pas ce pouvoir des femmes de répandre une pluie de larmes sur commande, un oignon fera bien l'affaire, lequel caché dans un mouchoir le forcera malgré lui d'avoir les yeux humides. Avise à exécuter tout cela avec toute la hâte dont tu es capable : tout à l'heure je te donnerai de nouvelles instructions. (Le serviteur sort.) Je sais que le page empruntera la grâce, la démarche et l'allure d'une noble dame : il me tarde de l'entendre appeler l'ivrogne son époux et de voir comment mes gens se retiendront de rire quand ils rendront hommage à ce simple paysan. Je vais leur donner des conseils : par bonheur, ma présence saura contenir leur trop joyeuse humeur qui, autrement, pourrait devenir excessive.

Il sort.

## SCÈNE II

Une chambre à coucher dans la demeure du lord. On aperçoit Sly dans une riche robe de chambre, des serviteurs autour de lui ; quelques-uns en robes perbes habits, d'autres avec un bassin, une aiguière et d'autres objets ; le lord vêtu comme un serviteur.

SLY

Pour l'amour de Dieu, un pot de petite ale.

PREMIER SERVITEUR

Plairait-il à votre seigneurie de boire une coupe de vin sec des Canaries ?

DEUXIÈME SERVITEUR

Plairait-il à votre honneur de goûter ces conserves ?

## TROISIÈME SERVITEUR

Quel vêtement votre honneur portera-t-elle aujourd'hui ?

SLY

Je suis Christophe Sly ; ne m'appellez ni honneur ni seigneurie ; je n'ai jamais bu du vin sec de ma vie ; et si vous me donnez des conserves, que ce soient des conserves de bœuf. Ne me demandez jamais quel vêtement je porterai, car je n'ai pas plus de pourpoints que de dos, pas plus de bas que de jambes, ni plus de souliers que de pieds (1) ; non, j'ai parfois plus de pieds que de souliers, ou j'ai des souliers tels que mes orteils regardent à travers l'empeigne.

LE LORD

Que le ciel mette un terme à l'humeur assoupie de votre honneur ! Oh ! se peut-il qu'un homme puissant d'une pareille descendance, jouissant de biens pareils et d'une si haute estime, soit rempli d'une si misérable pensée !

SLY

Quoi ! voudriez-vous me rendre fou ! Ne suis-je pas Christophe Sly, le fils du vieux Sly de Burton-Heath, colporteur de naissance, fabricant de cordes par éducation, montreur d'ours par transmutation, et maintenant, de sa présente profession, chaudronnier ? Demandez à Marie Hacket, la grosse cabaretière de Wincot (2), si elle ne me connaît pas : si elle dit que je n'ai pas quatorze pence sur la coche (3) pour de l'ale pure, considérez-moi comme le coquin le plus menteur de la chrétienté. Quoi je ne suis pas fou : voici...

PREMIER SERVITEUR

Oh ! voici ce qui fait pleurer votre dame !

(1) Tour plaisant pour dire qu'il n'a qu'un pourpoint, une paire de bas, etc.

(2) Bien remarquer ces noms : Hacket et Wincot.

(3) La coche était une entaille sur la porte pour rappeler les dettes du client.



## DEUXIÈME SERVITEUR

Oh ! voici ce qui fait languir vos serviteurs !

## LE LORD

Voilà pourquoi votre parenté évite votre habitation, chassée qu'elle est par votre étrange lubie. O noble seigneur, souviens-toi de ta naissance, rappelle tes anciennes pensées de l'exil et bannis d'ici ces rêves odieux et vulgaires. Vois comme tes serviteurs t'entourent, chacun à sa place, n'attendant qu'un signe de toi. Désirerais-tu de la musique ? écoute ! Apollon joue <sup>(musique)</sup> et vingt rossignols en cage vont chanter. Où désires-tu dormir ? Nous avons pour toi une couche plus douce, plus parfumée que le lit luxueux dressé exprès pour Sémiramis. Dis que tu veux te promener, nous joncherons le sol. Ou veux-tu monter à cheval ? Tes chevaux seront sellés, leurs harnais tout constellés d'or et de perles. Aimes-tu la chasse au faucon ? Tu possèdes des faucons qui s'envoleront plus haut que l'alouette matinale. Ou veux-tu chasser ? Tes chiens feront résonner le ciel et rempliront la vallée d'échos stridents.

## PREMIER SERVITEUR

Veux-tu chasser à courre ? Tes lévriers sont aussi agiles que les cerfs à longue haleine — oui, plus véloces que le chevreuil !

## DEUXIÈME SERVITEUR

Aimes-tu les peintures ? Nous allons t'apporter Adonis peint sur les bords d'un ruisseau qui fuit, et Cythérée, tout à fait cachée dans les joncs, qui semble les agiter et folâtrer avec son haleine, comme si les joncs ondoyants jouaient avec le vent.

## LE LORD

Nous te montrerons Io quand elle était vierge, et comment elle fut trompée et surprise, cela peint avec autant de vivacité que l'action fut accomplie.

## DEUXIÈME SERVITEUR

Ou Daphné errant à travers un bois épineux, s'égratignant les jambes au point qu'on jugerait qu'elle saigne, et qu'à cette vue le triste Apollon pleure, tant le sang et les larmes sont habilement représentés.

## LE LORD

Tu es un lord et rien qu'un lord : tu as une femme, de beaucoup plus belle qu'aucune femme de cet âge de décadence.

## PREMIER SERVITEUR

Et jusqu'à ce que les larmes qu'elle a versées pour toi eussent envahi comme une onde jalouse sa charmante figure, c'était la plus belle créature du monde; et néanmoins, elle ne reste inférieure à aucune.

## SLY

Suis-je un lord ? et est-ce que je possède une belle femme ? Ou rêvé-je, ou bien ai-je rêvé jusqu'à présent ? Je ne dors pas : je vois, j'entends, je parle, je respire des odeurs suaves, je sens de douces choses. Sur ma vie, je suis un lord, vraiment, et non pas un chaudronnier, ni Christophe Sly. Bien, amenez ici notre femme devant nos yeux ; et, encore une fois, un pot de petite ale.

## DEUXIÈME SERVITEUR

Plairait-il à votre grandeur de se laver les mains ? (Des serviteurs lui offrent une aiguière, un bassin et une serviette.) Oh ! que nous nous réjouissons de voir votre esprit revenu ! Oh ! qu'une fois encore vous preniez conscience de ce que vous êtes ! Ces quinze années, vous avez vécu dans un rêve ; ou lorsque vous veniez à vous éveiller, vous sembliez dormir dans votre réveil.

SLY

Ces quinze années ! par ma foi, un bon somme ! Mais n'ai-je jamais parlé de tout ce temps ?

PREMIER SERVITEUR

Oh ! si, mylord, mais c'étaient de vaines paroles ; car, bien que couché dans cette belle chambre, vous disiez qu'on vous avait mis à la porte, et vous railliez l'hôtesse de la maison, et vous menaciez de l'attraire en justice parce qu'elle vous apportait des cruches en grès au lieu de mesures scellées. Parfois vous appeliez Cécile Hacket.

SLY

Où, la fille de la femme du logis.

TROISIÈME SERVITEUR

Eh bien, seigneur, vous ne connaissiez aucune maison ni aucune fille pareille, ni aucun des hommes que vous vous imaginiez connaître, comme Stephen Sly, le vieux John Naps de Grece, et Peter Turf, et Henry Pimperl (1), et vingt autres noms semblables d'hommes qui n'ont jamais existé et que personne n'a jamais vus.

SLY

Maintenant, que le Seigneur soit remercié pour mon heureux rétablissement !

TOUS

Amen !

SLY

Je te remercie : tu ne perdras rien pour cela.

Entre le page habillé en femme, et des serviteurs.

(1) Noms à retenir également.

LE PAGE

Comment se porte mon noble seigneur ?

SLY

Ma foi, je me porte bien, car il y a assez d'agrément ici.  
Où est ma femme ?

LE PAGE

Ici, noble seigneur : que désires-tu d'elle ?

SLY

N'êtes-vous pas ma femme, et ne m'appellez-vous pas votre  
mari ? Mes gens peuvent m'appeler seigneur : je suis votre  
bonhomme !

LE PAGE

Mon époux et mon seigneur ; mon seigneur et mon époux :  
je suis votre femme en toute soumission.

SLY

Je le sais bien. Comment dois-je l'appeler ?

LE LORD

Madame.

SLY

Alice madame ou Jeanne madame ?

LE LORD

Madame, et rien d'autre : c'est ainsi que les lords appel-  
lent leurs dames.

SLY

Madame ma femme, ils disent que j'ai rêvé et dormi au  
delà de quinze années — ou davantage !

LE PAGE

Oui, et ce temps m'en a paru trente, ayant été durant tout  
ce terme laissée loin de votre couche.

SLY

C'est beaucoup. Serviteurs, laissez-nous seuls, moi et elle. Madame, déshabillez-vous et venez maintenant au lit.

LE PAGE

Trois fois noble seigneur, laissez-moi vous prier de m'excuser encore pour une nuit ou deux, ou sinon jusqu'à ce que le soleil soit couché ; car vos médecins ont expressément ordonné, sous peine de vous exposer à retomber malade, que je m'abstienne encore de votre couche. J'espère que cette raison me servira d'excuse.

SLY

Oui, elle peut servir à cela, quoique je ne puisse qu'avec peine attendre si longtemps ; mais je craindrais de retomber dans mes rêves : j'attendrai donc en dépit de la chair et du sang.

Entre un serviteur.

LE SERVITEUR

Les comédiens de votre honneur, se tenant à vos ordres, sont venus pour jouer une charmante comédie, ce que vos médecins estiment très salulaire, vu que trop de tristesse vous a congelé le sang, et que la mélancolie est la nourrice du délire : en conséquence, ils jugent qu'il est bon que vous entendiez une pièce, et que vous disposiez votre esprit à la joie et à l'allégresse pour prévenir mille maux et prolonger votre vie.

SLY

Ma foi, j'y consens, qu'ils jouent. Une comédie ? n'est-ce pas une gambade de Noël, ou bien un tour de culbute ?

LE PAGE

Non, mon bon seigneur : c'est une matière plus agréable.

SLY

Quoi ! une chose familière ? (1)

(1) Il y a ici un jeu de mots intraduisible.

## LE PAGE

C'est une espèce d'histoire.

## SLY

Bien, nous verrons cela. Venez, madame ma femme, asseyez-vous près de moi, et laissons le monde aller : nous ne serons jamais plus jeunes.

Tous s'asseyent — et le premier acte de la *Mégère apprivoisée* commence (1).

\*  
\* \*

Dans cette scène de comédie, nous n'avons encore qu'une esquisse, d'ailleurs remarquable, du Stratfordien. La première version du prologue, celle de 1594, diffère légèrement de celle qui parut sous sa forme définitive dans le Folio de 1623. Au lieu de Marie Hacket, on voit un garçon de comptoir chassant avec des mots grossiers Christophe Sly qui est gris et veut lui « crêper » les cheveux ; — et après la représentation des cinq actes de la *Mégère apprivoisée*, on voit reparaître Sly, apporté sur la scène par deux des serviteurs du lord. On l'a grisé à nouveau. Il ne tarde pas à se réveiller, regarde autour de lui avec étonnement, demande s'il n'est plus un lord, voit sortir du cabaret le garçon qui le raille, riposte qu'il a du moins fait le plus beau rêve, et qu'il sait comment on doit s'y prendre pour apprivoiser une femme rebelle ! Mais ce changement importe peu. Ce qui intéresse davantage, c'est la substitution de Marie Hacket au garçon.

Sans nul doute, en retouchant sa pièce — et la farce d'étudiant qui en constitue le prologue — l'auteur, plus familiarisé qu'il ne l'était en 1594 avec maints souvenirs

(1) Les indications du Folio montrent Sly et les autres personnages du Prologue assistant à la représentation de la comédie sur un balcon qui domine la scène.

des environs de Stratford que Shaxper évoquait souvent, aura ajouté ces traits locaux — pour nous révéléteurs.

Jugea-t-il nécessaire d'attribuer à Sly l'état de chaudronnier pour réserver au besoin ce que nous appelons aujourd'hui une porte de sortie, et détourner des soupçons éventuels ? Le vagabond par manière de plaisanterie — ou par expédient — se donna-t-il peut-être à l'occasion pour tel ? Nous l'ignorons. Mais une chose certaine, c'est que tous les autres détails rappellent l'homme de Stratford et les environs de cette localité. Le sujet même de ce prologue est symbolique ! Et, selon toute probabilité, le nom de son principal personnage aussi ! Que Rutland ait pris ce sujet dans les *Mille et une Nuits*, ou dans le conte qui attribue la même aventure à un Bruxellois trouvé sur la route par Philippe-le-Bon, ou que lui-même (à moins que ce ne soit Southampton !) ait eu l'idée de renouveler l'expérience sur le Stratfordien, ou enfin qu'il l'en ait seulement fait le héros imaginaire, peu importe : ce qui doit surtout frapper, c'est que le grand poète, qui n'a jamais rien écrit au hasard, s'est effacé momentanément, dans son château comme dans son œuvre même, devant un vagabond ramassé au seuil d'une taverne : à ce joyeux drille il a donné l'illusion d'avoir été le seigneur du manoir ou, si l'on veut, l'auteur de l'œuvre, ne doutant pas que l'on finit par comprendre un jour... Quant au nom de Christophe Sly, il est symbolique aussi — comme d'autres d'ailleurs, qui ne furent pas forgés au hasard (1). Sly signifie *rusé*, nom que justifie à merveille le caractère de Shaxper-Falstaff ; et Christophe est, dans la légende, le nom du saint qui, sans le savoir, porte un monde en portant le Christ (2) : Shaxper

(1) On peut faire la même observation au sujet des noms comiques de Ben Jonson.

(2) Rappelons qu'au temps de Rutland on invoquait aussi saint

eut-il jamais conscience de l'œuvre à laquelle il prêta son nom — avant de se mettre à l'abri de poursuites éventuelles ?...

Mais c'est avec Falstaff que se révèle vraiment toute la vie menée à Londres par le Stratfordien — et ce qu'il dut faire après sa fuite de Stratford.

Aussi, tout en admirant à l'envi l'étonnante création de ce Sancho Pança vicieux dilaté dans un Don Quichotte à rebours — le personnage le plus comique qui soit peut-être dans toutes les littératures, en dépit des grandes figures d'Aristophane, de Rabelais, de Molière et de quelques autres ! — les shaxperiens n'ont-ils pu dissimuler leur surprise devant une colossale figure complexe et déconcertante qui s'épanouit au milieu du tableau, attire les regards par son aspect de futaille rayonnante, vantarde, madrée et retorse, comme si un monstrueux ivrogne de Jordaens, étalé avec sa séquelle d'originaux de taverne, avait fait irruption dans une royale assemblée de Rubens ou de Van Dyck, reléguant presque au second plan les figures imposantes d'Henri IV, du prince Hall, de Westmoreland, de Northumberland, de John de Lancastre, de Hotspur, de Glendower et de Lady Percy ! Pourquoi cette apparente anomalie ? Et non seulement sir John Falstaff domine, mais ses faits et gestes arrivent même à rompre parfois l'unité du drame, comme à le déborder. On a souvent l'impression de deux actions parallèles et alternantes, qui se rattachent sans doute l'une à l'autre, mais non toujours aussi étroitement qu'on le voudrait.

Pourquoi cette particularité — unique dans les trente-deux pièces rutlandiennes ? On peut maintenant répondre.

Christophe pour découvrir les trésors cachés et conjurer les esprits qui les gardent.



Chacun sait que, dans la version originale du premier *Henri IV*, le personnage comique dont nous parlons, de proportions plus modestes, s'appelait Sir John Oldcastle. Rien de plus naturel que de le voir figurer là. Oldcastle vivait au temps d'Henri IV et d'Henri V : ce vaillant chevalier, chef de la secte des Lollards ou Lolliards, ces précurseurs des protestants, avait été brûlé comme hérétique en 1417. Adversaire de la maison de Lancastre et ennemi de la religion catholique, il fut mis en scène d'une manière quelque peu ridicule par le jeune auteur d'*Henri IV* qui ne le voyait qu'à travers ses préjugés de famille et une biographie assez dénaturée. Mais un descendant d'Oldcastle, sir Henri Brooke lord Cobham, réclama en 1597 contre l'abus offensant qui était fait du nom de son ancêtre. Aussitôt l'auteur d'*Henri IV*, sans sortir de son anonymat, et soucieux de ne pas se créer des embarras pour si peu de chose, obtint le 25 février 1598 (1) une licence qui lui permit de publier le premier *Henri IV* sous le titre suivant où Falstaff est substitué à Oldcastle : *The Historye of Henry III the with his battaile of Shrewburie agains Henry Hotspurre of the North with the concepted mirthe of sir John Falstaff* » (2). Rutland utilisa le personnage qu'il avait sous la main. D'où l'explicable complexité de la figure ! Il ne suffisait pas en effet d'écrire dans l'épilogue du second *Henry IV* : « Oldcastle mourut martyr, et ce n'est pas l'homme (dont il s'agit) » : quelque chose de son rôle primitif restait incorporé au drame, qu'il n'appartenait plus à l'auteur même d'effacer complètement. Il y greffa simplement,

(1) On remarquera que c'est peu après, dans le courant de la même année 1598, que le pseudonyme de William Shakespeare parut pour la première fois sur deux pièces, *Peines d'amour perdues* et *Richard II*. On verra pourquoi dans le volume suivant.

(2) Arber, III, p. 195.

aussi bien qu'il put, les fanfaronnades et les aventures joyeuses et suspectes du Stratfordien, mieux adapté au milieu londonien. Il lui prêta naturellement aussi quelque chose de sa propre imagination — sans compter plusieurs traits du *Miles gloriosus* de Plaute.

Quel fut le théâtre de l'aventure de Falstaff, où l'on voit le prince Hal masqué dépouillant à son tour et mettant en fuite le « chevalier » ventripotent qui vient de voler avec sa bande des marchands sur la route de Gadshill (1), puis courant en toute hâte l'attendre à sa taverne préférée, *A la Tête de Sanglier*, dans le quartier mal famé d'Eastcheap, où l'incorrigible et rusé hâbleur ne tarde pas à revenir aussi (2) se targuer — en termes si plaisants — d'avoir lutté seul contre une petite armée ? Nous l'ignorons. Nous n'étions pas là — comme M. Sidney Lee sur la route d'Oxford en 1586. Mais ce que nous sommes aujourd'hui porté à croire, après une nouvelle étude, c'est que le héros de la « bonne farce » d'étudiant fut vraisemblablement le comte Henry Wriothsley de Southampton — qui nous semble le modèle du prince Henry ou Hal.

Du point de vue shaxperien, faut-il dire qu'on était à mille lieues de pouvoir faire une supposition pareille ? Et l'aventure qui s'explique aujourd'hui n'est-elle pas plus étonnante encore que celle qu'on trouve dans les deux *Henry IV* et les *Joyeuses Femmes de Windsor* ? A leur façon, elles rappellent un des contes les plus célèbres d'Edgar Poe, saisissant par sa simplicité même : la *Lettre volée*. Il est vrai que la complexité (plus apparente que réelle) des éléments falstaffiens pouvait détourner tout soupçon, et que, sous son nom d'emprunt (3), le Strat-

(1) Premier *Henri IV*, acte II, sc. 2.

(2) *Id.*, sc. 4.

(3) Nous n'avons pas à discuter ici le choix du nouveau nom

fordien apparaissait légèrement noyé dans une double magnificence étrangère — sous un éblouissement de rayons diffus qui le transfiguraient un peu, comme une figure imprévue glissée entre la bariolure ternie d'un vitrail et des flèches de soleil pleuvant d'un lanterneau ; mais la lettre volée aussi se détachait sur un fond inattendu, et avec une marque déroutante... Elle s'étalait pourtant à tous les yeux !

Shaxper de Stratford également ! Mais, quoique l'ensemble de la figure fût en somme reconnaissable, on s'explique pourquoi elle n'attirait pas l'attention. On pourrait presque dire qu'il y avait trop d'évidence ! Le portrait s'épanouissait ironique à travers le tableau — comme ces facies de gendarme, de chasseur ou de polichinelle que les enfants s'amuse à chercher dans tous les coins, et qui remplissent et constituent tout l'avant-plan de la gravure même ! Dès qu'ils sont découverts, chacun se met à rire, et ne peut comprendre qu'on ne les ait pas vus tout de suite.

Pas un shaxperien qui — après l'avoir admiré — ne répète : « Falstaff présente pourtant un problème embarrassant — aussi embarrassant, dans sa sphère, que le problème d'*Hamlet* lui-même. »

Un écrivain peu connu du dix-huitième siècle, M. Morgan, s'en était parfaitement rendu compte. Voici ce qu'il dit de Falstaff : « C'est un homme à la fois jeune et vieux, entreprenant et lourd, une dupe et un esprit inoffensif et pervers, faible de principe et résolu de

substitué à Oldcastle. Falstaff fût-il le Falstoff de *Henry VI*, homme estimable aussi et nullement ridicule, dont le docteur Richard James, d'Oxford, puis George Daniel de Beswich prirent respectivement la défense en 1625 et en 1647 (V. S. Lee, *Life*, p. 175) ? Ou fût-ce une altération de Halstaff avec qui Bacon, l'ami de Rutland et de Southampton, était alors en procès — comme l'a établi M. Edward Reed ? Ce point n'importe guère ici.

nature, lâche en apparence et vaillant en réalité, coquin sans méchanceté, menteur sans fourberie, et un chevalier, un gentilhomme et un soldat sans dignité, décence ni honneur. » Peut-être ce portrait appellerait-il une légère retouche ou deux, mais peu importe : il est juste à cela près — et il pose le problème comme tout homme qui réfléchit se l'est plus ou moins posé.

De notre point de vue, dès qu'on relit les deux *Henry IV* et les *Joyeuses Femmes de Windsor* avec tous les commentaires qui en ont été faits — malgré quelques altérations secondaires, quelques éléments hétérogènes — la vérité apparaît : Falstaff est l'homme de Stratford !

C'est donc lui-même qui, par [la plume de l'auteur d'*Henry IV* et des *Joyeuses Femmes de Windsor*, va nous révéler, avec une précision suffisante, ce qu'il a fait depuis son départ de Stratford jusqu'à son arrivée à Londres. Et si quelques esprits mal faits, inaptes à suivre un raisonnement, se refusaient à l'évidence, citons d'abord deux extraits de lettres qui ont été récemment découvertes comme par miracle : elles viennent à souhait confirmer notre thèse et rendre désormais impossible l'apparence même d'un dernier doute.

L'une des lettres est de la comtesse Henry Wriothesley de Southampton ; l'autre de Sir Tobie Matthew.

Au mois de juillet 1599, la comtesse de Southampton écrivit à son mari, qui se trouvait en Irlande avec le comte d'Essex, une lettre familière, que le destinataire rapporta en Angleterre, et qui vient d'être trouvée dans les archives du château de Hatfield. La Commission des Manuscrits historiques l'a publiée à la page 145 de son troisième rapport : elle lui a été communiquée par M. le marquis de Salisbury, possesseur actuel du château de Hatfield. Voici la phrase qui nous intéresse :

« All the news I can send you that I think will make you merry is that I read in a letter from London that sir John Falstaff is, by his mistress Dame Pintpot, made father of a goodly miller's thumb — a boy that's all head and very little body ; but this is a secret. »

« Toutes les nouvelles que je puisse vous envoyer qui, je pense, vous réjouiront, c'est que je lis dans une lettre de Londres que sir John Falstaff est devenu par sa maîtresse, dame Pintpot, père d'un beau pouce de meunier (1) — un garçon tout en tête et avec peu de corps ; mais c'est un secret. »

M. Sidney Lee, qui doit bien citer cette phrase imprévue autant que terrible pour les derniers tenants de l'illusion stratfordienne, écrit tranquillement qu'une telle lettre atteste que la littérature était un sujet dont s'entretenaient tous les jours Southampton et sa femme ; et il ajoute que cette phrase mystérieuse prouve combien ils étaient familiers avec les aventures de Falstaff, qui, au second acte (scène IV) du premier *Henry VI*, apostrophe l'hôtelière, mistress Quickly, en ces termes : « Good pint-pot » (Bonne chopine — ou : bonne cruche d'un demi-litre).

Est-ce là tout ce que M. Lee trouve à dire ? Et croira-t-on qu'il soit à ce point naïf ? Il est vrai qu'il ajoute : « Quelles étaient les connaissances au sujet de qui la comtesse plaisantait ainsi d'une façon légère, on ne le voit pas, mais que sir John, le père du « garçon qui était tout en tête et avec peu de corps », fût une allusion plaisante au créateur de sir John, cela n'est nullement hors des limites du possible. » Ah ! certes non ! que Sir John Falstaff fût le nom de guerre de l'auteur (préssumé) des

(1) *Miller's thumb* (littéralement : pouce de meunier), est le nom d'un poisson qui a la tête très grosse — comme celle de certains nouveau-nés.

dramas où figure ce même Falstaff, cela n'est nullement hors des limites du possible — cela est au contraire bel et bien « dans » ces limites ; car M. Lee continue en ces termes qui disent tout : « Dans une lettre de sir Tobie Matthew, dont beaucoup furent écrites très tôt au dix-septième siècle (quoique publiées pour la première fois en 1660) LE SOBRIQUET DE SIR JOHN FALSTAFF SEMBLE AVOIR ÉTÉ DONNÉ A SHAKESPEARE ! (1) »

Cet aveu est de M. Sidney Lee lui-même !

Il est forcé, malgré tout, de le faire !

Que peut-on désirer de plus ?

Encore une fois, la cause est entendue — auprès du public intelligent et désintéressé !

Après cet aveu, M. Lee cite la phrase de sir Tobie Matthew — dont on pourrait maintenant se dispenser à la rigueur :

« As that excellent author Sir John Falstaff sayes : « What for your business, news, device, follerie and libertie, I never dealt better since I was a man. » (Quoi, quant à votre besogne, votre nouvelle, votre expédient, votre bouffonnerie et votre sans-gêne, je ne me suis jamais mieux comporté depuis que je suis un homme.) (2). »

« Cet excellent auteur sir John Falstaff ! » Falstaff auteur ! est-ce assez décisif ? Ainsi la bombe éclate dans les mains des shaxperiens eux-mêmes — achevant de mettre en pièces leurs dernières illusions ! Sir Tobie Matthew (3) n'était sans doute pas dans le secret véri-

(1) *A Life of William Shakespeare* (1908), by Sid. Lee, p. 399.

(2) Cette citation est une réminiscence confuse de ce que dit Falstaff à la quatrième scène du deuxième acte du premier *Henry VI* ; la fin de la phrase est exactement citée.

(3) Sir Tobie Matthew — qu'il ne faut pas confondre avec Tobie ou Tobias Matthew (1577-1623) — vécut de 1577 à 1655. C'est une

table ; peut-être sa révélation est-elle tout involontaire : elle n'en serait pas moins précieuse dans ce cas ! Quoi qu'il en soit, il avoue que Falstaff était le « sobriquet » de celui que le clan d'Essex donnait pour l'auteur d'*Henry IV* et d'*Hamlet* !... Et M. Sidney Lee — ne pouvant s'empêcher de sentir l'énormité du coup, et par crainte d'un plus grand mal ! — prend immédiatement les devants, fait la part du feu, écrit la phrase que nous venons de reproduire en caractères gras. Mais cette seule phrase, c'est l'anéantissement définitif de la thèse stratfordienne ! Le lecteur ne nous pardonnerait pas si nous insistions sur le « semble » si comique et presque touchant de M. Lee ! Quand il sera tout à fait revenu à lui, après un étourdissement trop explicable, il le supprimera dans une prochaine édition. Ne « semble »-t-il pas aussi qu'on donnait le nom de Molière à Poquelin, de Boileau à Despréaux, de Voltaire à Arouet, de Volney à Chassebœuf, de Véronèse à Calinari, de Novalis à Frédéric de Hardenberg, de Stendhal à Henry Beyle, de Daniel Stern à la comtesse d'Agoult, et de Georges Eliot à Mary Ann Evans ? Il nous l'avait toujours « semblé » — et le fait que Falstaff-Shaxper était illettré ne signifie rien en l'occurrence, puisque Matthew l'ignorait !

Quant à ce que la comtesse de Southampton écrivait à son mari, est-il rien de plus clair — surtout si l'on en rapproche la lettre de sir Tobie Matthew, comme le fait M. Lee ? La comtesse était naturellement dans le secret : elle « plaisantait » bel et bien au sujet de Shaxper-Falstaff passant le meilleur de son temps à la taverne de la

curieuse figure d'érudit dont la vie aventureuse n'est pas facile à bien connaître. Il se convertit au catholicisme à Rome, habita Florence, fut banni d'Angleterre, se fixa de 1619 à 1622 à Bruxelles où il traduisit saint Augustin, visita le château de Hatfield en 1636, et passa les quinze dernières années de sa vie à Gand, où il mourut le 13 octobre 1655.

*Tête de Sanglier*, en compagnie de l'hôtesse veuve, mistress Quickly (ou « Dame Pintpot »), qui — assez bonne femme un peu suspecte — se laissait déplorablement exploiter par cet enjôleur corpulent et vantard, et qui, tout en se rendant compte de ses désarmantes indécicatesses et de ses ingéniosités d'avare toujours assoiffé, n'avait cependant pas le courage de se débarrasser de lui. Tout se dévoile donc; et, grâce à la lettre familière de la comtesse de Southampton, on apprend un détail qui ne se trouve dans aucun des deux *Henry IV*, et qui achève de montrer quel genre de vie menait le Stratfordien à la taverne du quartier d'East-Cheap, entre l'aimable et mal embouchée Doll Tear-Sheet (1) et mistress Quickly: un enfant lui naquit de cette dernière — et la comtesse de Southampton en recevant à la campagne cette nouvelle de Londres, en fit part à son mari qui guerroyait en Irlande. Falstaff sortait le moins possible de l'accueillant milieu de la *Tête de Sanglier*. « Le vieux sanglier mange-t-il toujours dans sa vieille bauge? » demande le prince Hal, quand il s'informe de lui à Bardolf (*Deuxième Henry IV*, acte II, sc. III).

En lisant la lettre de la comtesse de Southampton, il semble que l'on a vu, par une porte entr'ouverte aussi-

(1) *Tear-Sheet* est un nom de guerre qui signifie littéralement *déchire-drap*. Comme nous l'avons déjà vu pour *Sly*, et comme on peut le voir pour tous les rôles comiques, chaque nom est des plus significatifs: ainsi *Mistress Quickly* signifie *Mme Prompte*.

Voici en quels termes Doll rabroue Pistol qui l'a blessée en présence de Falstaff, pour qui elle a un faible aussi: « Arrière, vaurien de coupe-bourse! sale escroc, arrière! je vous enfonce mon couteau dans vos mâchoires moisies, si vous voulez faire l'effronté fanfaron, avec moi! arrière vaurien de bouteille d'ale! garde d'épée de vieux jongleur! Vous! Depuis quand, je vous prie, monsieur? Jour de Dieu, avec vos deux aiguillettes sur vos épaules! Fi! » Il y a là assez de gros mots pour que nos traducteurs n'en forcent pas encore le sens et écrivent, par exemple, « pourries » au lieu de « moisies », etc.



tôt refermée, tout ce qu'il fallait pour enlever la possibilité d'un dernier doute. Aussi cette découverte dans les archives du château d'Hatfield, répétons-le, a-t-elle quelque chose de quasi miraculeux : elle prouve une fois de plus qu'au moment où le triomphe d'une idée est imminent, tout le favorise — et qu'en dépit de quelques pédants d'université à têtes creuses et scientifiquement aveugles, de quelques grêles académiciens vermoulus de naissance qui s'imaginent écrire parce qu'ils ont entendu parler de Bossuet et de Flaubert et qui enseignent vaguement ce qu'ils n'ont pu apprendre, de quelques romanciers et versificateurs qui patoisent sans le vouloir, d'orateurs en chrysocale à leur niveau, et d'autres spécimens « littéraires » faisant (d'après eux-mêmes) la gloire d'une ingrate Belgique qui les ignore, le soleil de la vérité se lève à l'horizon et fait rentrer les hiboux à lunettes dans leurs paisibles réduits.

Revoyons maintenant en scène, presque au début du premier *Henry IV*, le comte Henry Wriothsley de Southampton sous les traits de l'héritier présomptif, le prince Henry ou Hal, et le « chevalier » John Falstaff — tandis que l'ami du premier, le jeune Rutland, souriant et mélancolique, les observe tranquillement, en attendant que sa mère, inquiète de lui voir fréquenter un pareil milieu, le fasse bientôt partir pour l'Université de Padoue...

FALSTAFF

Eh bien, Hal, quelle heure est-il, enfant ? (1)

LE PRINCE HENRY

Tu es si alourdi à force de boire du vieux vin des Canaries, de te déboutonner après souper et de dormir sur les

(1) Nous donnons une traduction exacte de ce fragment admirable. Toutes celles que nous avons sont trop francisées.

bancs après midi, que tu oublies de demander ce que tu voudrais vraiment savoir. Que diable as-tu à faire avec l'heure du jour ? A moins que les heures soient des coupes de vin des Canaries, les minutes des chapons, les horloges des langues de proxénètes, les cadrans des enseignes de maisons borgnes, et le soleil béni lui-même une belle fille ardente en taffetas de flamme, je ne vois aucune raison pour laquelle tu perdrais ton temps à demander l'heure du jour.

FALSTAFF

En vérité, vous commencez à me comprendre, Hal ; car nous qui prenons les bourses, nous errons par la lune et les sept étoiles, et non par Phœbus, ce chevalier errant si beau ! (1). Et je t'en prie, aimable espiègle, quand tu seras roi, ainsi Dieu sauve ta grâce — ta Majesté, veux-je dire, car pour la grâce, tu n'en as aucune...

LE PRINCE HENRY

Quoi ! aucune ?

FALSTAFF

Non, par ma foi, pas même autant qu'il en faudrait comme entrée en matière à un œuf et du beurre (2).

LE PRINCE HENRY

Bon ! combien alors ? va, rondement, rondement.

FALSTAFF

Ma foi, aimable farceur, quand tu seras roi, ne nous laisse pas, nous qui sommes les chevaliers de la corporation de la nuit, ne nous laisse pas appeler les voleurs de la beauté du jour : soyons les forestiers de Diane (3), les gentilshommes de

(1) « Ce chevalier errant si beau » est un extrait d'une romance espagnole du temps. Il est souligné dans le texte anglais.

(2) Il y a là un jeu de mots entre « grâce », « grease » (graisse) et le bénévolence ou les « grâces » qui se disaient avant le repas.

(3) Diane (la lune), déesse de la chasteté, était le nom que tous les poètes du temps donnaient à la reine Élisabeth. On connaît la théorie de l'influence de la lune sur les marées. Ainsi Éli-

l'ombre, les favoris de la lune; et que les hommes disent que nous sommes des personnes de bon gouvernement, étant gouvernés comme l'est la mer par notre noble maîtresse la lune, à la faveur de qui nous volons (1).

## LE PRINCE HENRY

Tu dis juste, et cela s'applique (2) bien aussi; car notre sort, à nous, qui sommes les hommes de la lune, flue et reflue comme la mer, étant gouvernés comme la mer par la lune. Pour le prouver maintenant: une bourse d'or le plus hardiment enlevée un samedi soir et dépensée de la façon la plus dissolue le mardi matin; prise en jurant: Déposez! et dépensée en criant: Apportez! tantôt comme un reflux aussi bas que le pied de l'échelle, et tantôt un flux aussi élevé que le sommet de la potence.

## FALSTAFF

Par le Seigneur, tu dis vrai, enfant. Et mon hôtesse de la taverne, n'est-elle pas la plus aimable garce (3)?

Tout cela est-il assez clair?

Voilà comme parle Falstaff-Shaxper — directement, n'en doutons pas, mais aussi quelque peu à travers la verveuse imagination du jeune seigneur en bouderie avec la cour, et qui lance, sans avoir l'air d'y toucher,

beth gouvernait à son gré la mer populaire. Il y a là et dans les lignes qui suivent quelques images singulièrement heureuses — mais d'une ironie voilée: en 1598, quand parut le premier *Henry IV* retouché, le clan d'Essex était en froid avec la cour.

(1) Ces mots « à la faveur de qui nous volons » (*under whose countenance we steal*) ont été traduits, irréprochablement aussi, par « sous la protection de laquelle nous volons ».

(2) *Hold* qui signifie dans son sens le plus général *tenir*, en différents autres — dont l'un, *s'applique*, plein ici d'une fine intention satirique, n'a été saisi par aucun traducteur.

(3) Ce mot n'avait pas jadis de sens désobligeant: c'était simplement le féminin de garçon. Ne voit-on pas aujourd'hui le beau mot de « fille » tendre parfois à prendre aussi une acception blessante? Ainsi certains mots évoluent.

maints brocards à l'adresse de la reine, Élisabeth-Diane. Mais Falstaff-Shaxper ne se borne pas à parler ainsi : il agit comme il parle ! Qu'on relise les deux *Henry IV* et les *Joyeuses Femmes de Windsor*, même dans les traductions les plus infidèles, et l'on sera édifié — maintenant que la trace est retrouvée ! On verra Falstaff-Shaxper, de son quartier général, la taverne de la *Tête de Sanglier*, à East-Cheap, sans cesse préoccupé — pour boire et vivre à sa façon — de tenter un coup de main nocturne ou de jouer à l'armée un rôle équivoque, soit en enlevant sans vergogne le corps de ceux qui ont été occis par d'autres, soit en s'occupant du racolage ou de l'examen des recrues. Ce serait là toute sa vie — s'il ne proposait aussi à l'occasion d'improviser une comédie (1<sup>er</sup> *Henry IV*, acte II, sc. IV), ce qui lui vaut d'être mis par l'hôtesse scandalisée au rang de « ces comédiens prostitués » quand — après avoir bu d'abord du Xérès pour mieux pleurer, dit-il ! — il s'avise de jouer à la taverne, d'une façon cynique, le rôle du roi d'Angleterre, en présence de son fils, le prince Hal...

Mais ce ne sont là que des incidents. Ses préoccupations dominantes restent le racolage et surtout le vol. Il dépouille au clair de lune, avec sa bande, les pèlerins qui se rendent à Canterbury — et se voit dépouiller à son tour, avec la fureur du voleur volé, doublée de la fureur de l'avare ; puis il en prend bientôt habilement son parti, en rentrant à la *Tête de Sanglier* avec des airs de bravache, de capitaine Fracasse fertile en expédients, et comptant après tout sur la générosité du prince...

Veut-on voir, après ce genre d'équipées, le rôle que jouait l'homme de Stratford comme racoleur ? Qu'on relise au troisième acte du second *Henry IV* la scène où il examine, devant le juge Shallow, les hommes présentés

pour le service militaire. Elle est aussi typique que pleine d'une verve malaisée à rendre en français, à cause d'un feu roulant de jeux de mots sur les noms comiques des examinés : quel effet ne produit-elle pas à la représentation (1) ! Veut-on un autre spécimen de rôle ? Qu'on relise ce que dit Falstaff resté seul sur la route de Coventry, après avoir renvoyé Bardolf, au quatrième acte du premier *Henry IV* — et qu'on savoure l'étonnant pittoresque du morceau :

« Si je ne suis point honteux de mes soldats, je veux être un rouget mariné ! J'ai mésusé du lustre du roi damnablement. J'ai reçu, en échange de cent et cinquante soldats, trois cents et quelques livres. Je ne pressure que de bons propriétaires et des fils de gros fermiers dont les bans ont été publiés deux fois (2) : ces riches coquins aimant leurs aises entendraient plus volontiers le diable qu'un tambour ; ils redoutent le bruit d'une arquebuse plus qu'un oiseau atteint ou qu'un canard sauvage blessé. Je n'ai pressuré que des rôties beurrées n'ayant pas au ventre un cœur plus gros qu'une tête d'épingle, et ils ont racheté leur service ; et maintenant tout mon régiment se compose d'enseignes, de sergents d'armes, de lieutenants, de gentilshommes de compagnie, coquins aussi fripés que Lazare dans la peinture où les chiens gloutons lèchent ses plaies ; et jamais en effet de pareils ne furent des soldats, mais des domestiques infidèles congédiés, des fils plus jeunes que leurs plus jeunes frères (3), des garçons de cabaret surpris en faute, des valets d'écuries ruinés, la rouille d'un monde tran-

(1) Ceux qui ont naguère assisté à la représentation du *Marchand de Venise* donnée par une troupe anglaise au théâtre du Parc à Bruxelles, se feront une idée du génie comique de Rutland : à la représentation, la scène entre les deux Gobbo provoque une hilarité que n'imaginent pas ceux qui s'en sont tenus à la lecture. Et ce comique n'est jamais aride ni cruel : il est toujours imprégné d'humanité !

(2) Comme les siens peut-être ?...

(3) Qui veulent frauder en se rajeunissant outre mesure.

quille et d'une longue paix, dix fois plus déchiquetés qu'un vieil étendard; voilà ce que j'ai pour remplir les places de ceux qui se sont libérés du service, de sorte que j'ai cent et cinq enfants prodigues en guenilles sortant de garder leurs pourceaux, et de manger des rebuts et des cosses. Un drôle insensé m'a rencontré en route et m'a dit que j'avais dégarni tous les gibets et levé des cadavres. Nul œil n'a jamais vu de tels épouvantails. Je ne traverserai pas Coventry avec eux, c'est certain; — non, et ces drôles marchent les jambes écartées, comme s'ils avaient été aux fers, car la plupart d'entre eux me viennent effectivement de la prison. Il n'y a qu'une chemise et demie pour toute ma compagnie, et la demi-chemise est faite de deux serviettes attachées ensemble et jetées sur les épaules comme la chape sans manche d'un héraut; et la chemise, à dire vrai, a été volée chez mon hôte de Saint-Albans; ou bien chez l'aubergiste au nez rouge de Daintry. Mais c'est égal : ils trouveront assez de linge sur toutes les haies. »

Ce tableau n'évoque-t-il pas à la fois Jordaens et Callot ? Quel jour il jette sur les mœurs militaires du temps ! — Et, pour nous en tenir à l'homme de Stratford, une fois relevé, soutenu par des protecteurs puissants, avec quel aplomb n'exploite-t-il pas la misère et la bêtise humaines ! Il est aussi dépourvu de scrupules que de lettres ; mais — quoi qu'ait pu lui prêter l'imagination sans pareille de l'auteur d'*Hamlet* et d'*Othello* — il ne manquait d'esprit naturel. Il le dit lui-même avec raison, mais sans mâcher les mots, quand, suivi dans la rue d'un adolescent auquel il fait jouer le rôle de page, il s'écrie, après que celui-ci lui a rapporté une plaisanterie mordante du médecin :

« Les hommes de tout genre mettent leur orgueil à me railler : la cervelle de cette argile sottement pétrie qu'est l'homme est incapable d'inventer une chose qui fasse rire plus que je

n'en invente ou qu'il n'en soit inventé sur moi : je n'ai pas seulement de l'esprit par moi-même, mais j'en inspire aux autres. Je marche ici devant toi comme une truie qui aurait exterminé tous ses petits, sauf un... »

Etait-il vraiment de ces gens dont la vue fait sourire et suffit à mettre les autres en verve ? Une chose certaine, c'est qu'il désarme tout le monde par d'inépuisables malices aussi subtiles que son corps est obèse. Ayant accusé sans raison mistress Quickly de lui avoir pris son argent, il se fait morigéner par le prince Hal qui s'emporte contre lui jusqu'à l'insulte :

« Oh ! si ta ceinture craquait, tes entrailles tomberaient autour de tes genoux ! mais, coquin, il n'y a aucune place pour la foi, la vérité ni l'honneur dans ta rotondité, toute remplie par les boyaux et le diaphragme. Accuser une brave femme de fouiller dans ta poche ! Quoi, fils de prostituée, impudent, énorme vaurien, s'il y avait autre chose dans tes poches que des notes de tavernes, des agendas de mauvais lieux et pour un pauvre penny de sucre candi destiné à te donner de l'haleine — si tes poches étaient fournies d'autres misères que celles-là, je veux être un vilain ! Et pourtant tu t'obstines ! tu ne veux pas empocher une injure ! N'es-tu pas honteux ? »

Ainsi confondu, et impassible sous cette avalanche princière et digne d'un Parlement qui aurait la chance d'avoir un orateur aussi éloquent, que répond Falstaff ? Tout simplement ceci :

« Veux-tu écouter, Hal ? Tu sais que, dans l'état d'innocence, Adam commit une faute ; et que peut faire le pauvre Jack en des jours d'infamie ? Tu vois, j'ai plus de chair qu'un autre homme, et par conséquent plus de fragilité... »

Le prince Hal ne peut s'empêcher de rire — et comme

le personnage de la *Métromanie* de Piron, il est désarmé.

Jamais Falstaff n'est pris au dépourvu. Même après la bataille de Shrewsbury, où Hal vient de tuer le brave Percy-Hotspur, et de lui faire cette courte et poignante oraison funèbre — si merveilleusement en situation, si dépourvue de phraséologie conventionnelle, comme tout ce que trouve l'incomparable poète qui sent tout avec une expressive justesse que n'a pas dépassée un Gluck même — les yeux du prince tombent soudain sur Falstaff qui, pour échapper au terrible passage de Douglas, a contrefait le mort et reste étendu le nez dans le sang d'Hotspur. Le croyant tué, il lui adresse avant de s'éloigner quelques phrases, touchantes au fond et significatives :

« Quoi ! vieille connaissance ! toute cette chair ne pouvait-elle garder un peu de vie ! Pauvre Jack, adieu ! je me serais mieux passé d'un meilleur que toi... »

« Je me serais mieux passé d'un meilleur que toi. » Quel mot ! Comme il vérifie — entre mille ! — ce que nous disait en 1892, à l'Hôtel Vénitien de Liège, le grand tragédien italien, Ernesto Rossi, le lendemain de son inoubliable représentation d'*Othello* : qu'on peut souvent concevoir des changements chez d'autres dramaturges, jamais chez « Shakespeare » qui trouve toujours le seul trait, la seule réponse possible. Rossi affirmait que, si l'on cache de la main une réponse quelconque et si l'on en cherche autant qu'on voudra, celle de « Shakespeare » sera toujours la bonne, l'unique, lorsqu'on pèse tout, lorsqu'on a présent à l'esprit l'ensemble du drame et des personnages. — En tout cas, le mot qu'on vient de lire prouve que le Stratfordien était, à sa manière, de ceux qui forcent l'attention...

Un dernier trait achèvera d'en rappeler suffisamment



le portrait. A peine le prince est-il parti que Falstaff enlève le corps de Hotspur — après l'avoir ignoblement poignardé par mesure de précaution ! — et se donne avec impudence pour celui qui a mis ce héros hors de combat ! Hal proteste avec une indignation facile à comprendre : Falstaff, sans se laisser démonter, explique que le prince n'a pas vu clair dans la mêlée, que s'il a trouvé son vieil ami couché sur le champ de bataille, c'est que celui-ci reprenait un moment haleine, épuisé par l'excès même de sa bravoure ! Il montre la blessure qu'a faite son propre poignard ! Il stupéfie le prince par son aplomb, étourdit tout le monde — au point qu'on finit par le croire et que le juge qui vient lui demander raison de certaines rapines, lui tient cependant compte de la belle conduite qu'il a eue à Shrewsbury ! C'est dans le fragment de dialogue entre le juge et Falstaff que se trouve le mot fameux sur la ceinture — qui fait rêver autant que rire, et rappelle qu'après tout chacun est le jouet de son tempérament, de son hérédité, de son éducation, de son milieu!...

LE JUGE

Eh bien, la vérité est, sir John, que vous vivez dans une grande infamie.

FALSTAFF

Celui qui se boucle ma ceinture ne peut vivre à moins.

LE JUGE

Vos moyens sont des plus minces et votre prodigalité est grande.

FALSTAFF

Je voudrais qu'il en fût autrement ; je souhaiterais mes moyens plus grands et ma prodigalité moindre.

LE JUGE

Vous avez égaré le jeune prince.

FALSTAFF

Le jeune prince m'a égaré : je suis le compagnon au gros ventre, et lui mon chien.

LE JUGE

Je regrette de rouvrir une plaie à peine cicatrisée ; vos services à la journée de Shrewsbury ont quelque peu doré vos exploits nocturnes à Goldshill : vous devez en remercier l'époque agitée si on vous laisse tranquille pour une telle action.

FALSTAFF

Milord...

LE JUGE

Mais puisque tout est bien, restez-en là : n'éveillez pas un loup dormant.

FALSTAFF

Éveiller un loup est aussi mauvais que sentir un renard.

LE JUGE

Eh quoi ! vous êtes comme une chandelle dont la meilleure part est consumée.

FALSTAFF

Une chandelle d'orgie, milord ; tout suif : si je disais de cire, mon élévation confirmerait la vérité (1).

∴

Nous n'en dirons pas davantage sur ce point. Chacun peut d'ailleurs relire les deux *Henry IV* : la plus approximative et la plus édulcorée des traductions même achèvera

(1) Il y a ici un jeu de mots intraduisible sur le mot *wat* (cire). M. Duval en a trouvé un analogue qui ne manque pas d'ingéniosité : « Si je disais tout en cire, ma qualité de Sire confirmerait mon élévation. »

de montrer le Stratfordien sous les traits de Falstaff. Mais ce qui précède suffit amplement !

On s'explique maintenant une saisissante particularité qui n'a pu frapper les stratfordiens. Le théâtre de Rutland compte plus de trois cents personnages masculins, depuis les grands rôles jusqu'aux modestes figures de serviteurs : combien évoquent des souvenirs de la région natale de Shaxper ? Deux seulement — pas un de plus : ce sont Christophe Sly et Sir John ou Jack Falstaff ! Après tout ce qu'on vient de lire, est-il rien de plus explicable et de plus décisif ? Peut-être cette particularité eût-elle frappé malgré tout, si elle ne s'était rapportée qu'à une personne ; mais se rapportant à deux figures d'apparence si diverse — la première n'étant qu'une simple silhouette spéciale, la seconde une peinture exubérante et complexe — l'attention n'y a pas été retenue, les autres raisons qu'on a vues aidant.

Tout s'éclaire aujourd'hui ! Ainsi — pour emprunter encore une comparaison à l'œuvre merveilleuse d'Edgar Poe — tant que William Legrand, le héros du *Scarabée d'or* n'eut pas minutieusement déterminé par ses calculs le seul endroit (et la seule position !) d'où l'on saisissait les rapports entre le parchemin chiffré, l'insecte, la tête de mort et la « chaise de l'évêque », il ne pouvait rien voir.

Les Stratfordiens font soigneusement remarquer que les noms de villages et de personnes cités par Sly et Falstaff rappellent le comté natal de Shaxper. Rien de plus vrai — ni de plus naturel ! Mais, ajoute immédiatement M. Sidney Lee (1), de telles allusions « sont rares dans l'œuvre de Shakespeare » ; et M. Lee se demande — chose qui fait sourire — si ces « allusions locales » ne

(1) *A Life*, p. 168.

seraient pas dues au fait que « Shakespeare » retourna dans le Warwickshire vers le temps où fut composé *Henry IV*... Passons !

Quelles sont ces « allusions » ? Ou plutôt quels sont les noms nettement cités ?

D'abord, on l'a vu, Christophe Sly se donne pour « le fils du vieux Sly de Burton-Heath ». Burton-Heath, dit M. Lee, c'est Burton-on-the-Heath (Burton-sur-la-Bruyère), où habitait la tante de « Shakespeare », femme d'Edmond Lambert — de ce Lambert qui avait l'hypothèque dont nous avons parlé sur l'humble propriété d'Asbies apportée à John Shaxper par sa femme, Mary Arden. (Faisons remarquer en passant qu'on n'est même pas certain du lieu natal de John Shaxper, père de William Shaxper : il s'établit à Stratford vers 1552, une douzaine d'années avant la naissance de William — mais le village voisin de Snitterfield est-il vraiment son lieu natal ? On le suppose, sans pouvoir l'affirmer. Il serait donc possible qu'il fût né à Burton-Heath où sa sœur s'était mariée, et qu'il fût le « vieux Sly », dont « Christophe » aurait parlé à Rutland...) M. Lee ajoute : « Sly confesse qu'il eut un compte avec Marian Hacket, la grosse cabaretière de Wincot. Les allusions à Wincot sont singulièrement précises. » Rien encore de plus vrai. Le nom de la fille d'auberge était Cécile — et le cabaret se trouvait sur la bruyère. A vrai dire, il y a trois villages de Warwickshire qui portent le nom de Wincot. L'un, à une bonne lieue de Stratford, est un hameau du village de Quinton — où vivait à cette époque, portent les registres paroissiaux, une famille du nom de Hacket. D'après une note que M. Richard Savage, secrétaire et bibliothécaire des *Commissaires du Lieu natal* de Stratford, a récemment découverte et envoyée à M. Lee, le 21 novembre 1591 Sara Hacket, fille de Robert Hacket, fut bap-

tisée dans l'église de Quinton. Quoi de plus clair ? Ce sont les shaxperiens eux-mêmes qui nous fournissent sans le savoir des arguments décisifs !

Mais, ajoute toutefois M. Lee, les « contemporains » ont voulu voir dans le Wincot de la *Mégère apprivoisée* le Wilnecote qui se trouve près de Tamworth, au sud de Stratford, sur la limite du Gloucestershire : ce village, dont le nom se prononçait Wincot, était célèbre par son ale au dix-septième siècle. Enfin — toujours selon M. Lee — on dit que Wilmcote, lieu natal de Mary Arden, mère de William Shaxper, était aussi appelé populairement Wincot ; et c'est dans une auberge de cette dernière localité que Shaxper se serait amusé, comme l'a rapporté tardivement Capell, en compagnie d'un fou habitant un moulin du voisinage.

Il n'eût certes pas été impossible qu'en rattachant Sly à son milieu, Rutland eût confondu trois hameaux des environs de Stratford dont les noms se prononçaient, ou peu s'en faut, de la même manière. Cela n'aurait du reste pas la moindre importance. Mais enfin, nous doutons que Rutland ait fait cette légère confusion : en effet, M. Lee élimine lui-même Wilmcote en faisant remarquer que les autres noms cités dans la *Mégère apprivoisée* ne s'harmonisent guère avec Wilmcote ; — et quant aux prétendus « contemporains » qui auraient identifié Wilnecote avec Wincot, nous ne les voyons que dans l'imagination de M. Lee qui, d'abord, n'en cite qu'un, Aston Cokain — et qui oublie en outre que Cokain ou Cockayne n'était pas un « contemporain » de Shaxper, puisqu'il vécut de 1608 à 1684 et publia ses écrits de 1658 à 1669 ! Le dernier biographe de Cokain nous montre qu'il n'eut que des rapports tardifs assez faibles avec le Warwickshire : il est donc infiniment probable que l'erreur est dans sa pièce (qu'on a lue au chapitre

précédent) et non dans Rutland qui connut le Stratfordien. Quoi qu'il en soit, c'est un détail !

Sly parle d'un des trois Wincot voisins de Stratford : c'est tout ce qui importe à la rigueur. De même, on a suffisamment identifié Stephen Sly, un habitant de Stratford ; et le « vieux John Naps » qui habitait Greece ou Greet, hameau de Winchcomb, village peu éloigné de Stratford, dans le Gloucestershire (1). Quant à Peter Turf et Henry Pimperlenn, on n'a pu les identifier : c'est qu'il s'agissait sans nul doute de deux sobriquets — Turf et Pimperlenn — donnés à d'autres personnages de Stratford ou des environs.

Nous trouvons quelques autres détails locaux dans les deux *Henry IV*. Falstaff est le héros de deux scènes amusantes chez le juge Shallow, dans le Gloucestershire, (*Second Henry IV*, acte III, sc. 2 et acte V, sc. 1). David demande au juge, son maître, de « soutenir William Visor de Woncot contre Clément Perckes de Hill ». Ce sont encore des noms de personnes et de localités de la région. Woncot (qu'il ne faut pas confondre avec le ou les Wincot dont nous venons de parler) est sans doute une contraction de Woodmancote — où vivait en tout cas, au seizième siècle, une famille du nom de Visor ou

(1) On remarquera que le Gloucestershire joue un rôle dans l'histoire de Shaxper : c'est que Stratford est presque sur la limite de ce comté où — comme nous l'allons voir — eut lieu l'aventure de braconnage. — Un dicton renferme le nom des villages cités dans le prologue de la *Mégère apprivoisée* :

Dirty Gretton, dingy Greet  
 Beggarly Winchcomb, Sudely sweet  
 Hartshorn and Wittington Bell  
 Andoversford and Merry Frog mill.

(Le fangeux Gretton, le brunâtre Greet, le chétif Winchcomb, le doux Sudely, Hartshorn et Wittington Bell, Andoversford et le moulin des Joyeuses Grenouilles.

Vizard. Clément Perkes habitait Stinchcombe Hill — familièrement encore appelé de nos jours, par abréviation, *The Hill* (la colline). Dans un article remarquable, qu'a publié au mois de mai 1910 la revue *The Nineteenth Century and After* et intitulé : *Shakespeare dans le Warwickshire*, Mlle Rose G. Kingsley écrit : « Shakespeare doit avoir connu chaque épisode de la querelle entre William Visor et Clément Perkes de la Colline, son cousin germain, Robert Webbe ayant épousé une fille de John Perkes de Snitterfield. » Mlle Kingsley fait encore remarquer que Peto ou Peyto était le nom d'un habitant de Chesterton, entre Stratford et Banbury, et qu'un Dumbleton (cité par Falstaff) vivait à Stratford en 1550 (1).

Sans être très abondants, ces détails suffisent. Mais donnent-ils une si complète saveur du terroir que le pense Mlle Rose Kingsley ? Voici en quels termes charmants elle s'exprime :

« Des milliers de pèlerins anglais, américains, étrangers et coloniaux se dirigent chaque année vers la petite ville marchande assoupie au milieu des tranquilles prairies de l'Avon et se répandent à travers la cuisine et la pièce de la vieille maison à demi construite en bois de la rue Henley où, dans la chambre au plancher en chêne de l'étage, naquit vers le 23 avril 1564 le plus grand poète de l'Angleterre. Des milliers visitent la vieille église en grès, au milieu des tilleuls et des ormes, à côté de l'Avon argenté, où, le 26 avril 1564, le nouveau-né fut baptisé du nom de William et dûment inscrit sur le registre aux fermoirs et aux coins de cuivre bosselé, l'église où, le 26 avril 1616, « William Shakespeare, gentilhomme », fut inhumé. Mais combien peu rêvent jamais d'explorer vraiment la contrée que Shakespeare aima tant et

(1) Mlle Kingsley cite encore quelques noms, mais ils ne se rapportent pas au Warwickshire.

observa de si près — ce paisible, placide et antique Warwickshire où son enfance et sa jeunesse s'écoulèrent. Si nous voulons ajouter un nouveau plaisir à notre étude des œuvres de Shakespeare, nous devons aller dans les villages qui environnent son lieu natal ; villages qu'il connut si bien, avec leurs anciennes maisons à demi construites en bois sur lesquelles ses yeux se sont arrêtés. Nous devons noter les noms sur les chariots qui nous dépassent sur les routes ombreuses — Hacket et Visor, Perkes et Jakes — dont les propriétaires vivent toujours dans les fermes aux briques rouges cossues ou en pierres grises, ou dans les riants manoirs. »

On retrouve certes dans ce passage le sentiment poétique qui caractérise la race anglaise. Mais, en dehors de cela, que signifie-t-il ? Il est inutile d'insister encore sur le « plus grand poète de l'Angleterre » et sur ses prétendues promenades sentimentales aux environs de Stratford. Cette question est entendue et tranchée, sans appel. Mais l'aimable imagination de Mlle Kingsley ne l'illusionne-t-elle pas étonnamment ? Si Shaxper de Stratford était vraiment l'auteur des deux *Henry IV* des *Joyeuses Femmes de Windsor*, d'*Hamlet*, du *Songe d'une Nuit d'Été* et de *Comme il vous plaira*, peut-on soutenir que les maigres détails locaux groupés plus haut prouvent qu'il aima passionnément et « poétiquement » sa région natale ? N'en aurait-il pas semé une foule d'autres — et surtout de plus beaux ! — à travers une œuvre de la nature de celle que certains osent encore lui attribuer ? Nul doute n'est possible à cet égard. Eh quoi ! dans le seul *Marchand de Venise*, par exemple, il y a dix fois plus de détails — et de détails ravissants — sur l'Italie que nous n'en trouvons dans les trente-deux drames entiers sur Stratford et les environs ! Car, insistons-y bien, les trente-deux drames ne renferment d'autres « allusions natales » que les quelques détails



prosaïques qu'on vient de lire !.. Ah ! nous concevons l'embarras des shaxperiens ! Les deux alternatives sont également cruelles ! D'un côté, ils s'accrochent, en quelque sorte, aux minces et vulgaires « allusions » qu'on vient de voir — car les considérer comme une quantité négligeable, serait se mettre dans une posture plus mauvaise encore... De l'autre côté, les shaxperiens comprennent bien que les glanes « stratfordiennes » sont singulièrement rares et pauvres : aussi s'efforcent-ils souvent d'y ajouter des épis et des fleurs n'ayant rien de commun avec le Warwickshire afin d'obtenir une gerbe d'apparence à peu près présentable. Ils séduisent le lecteur par une description du Warwickshire, y rapportent avec adresse maints traits de l'œuvre rutlandienne qui y sont totalement étrangers, et cherchent de plus entre cette œuvre et la contrée de Shaxper d'ingénieuses et vagues analogies — qui pourraient aussi bien s'appliquer à d'autres parties de l'Angleterre.

Expédients naïfs qui n'abuseront plus !

Mlle Rose G. Kingsley va même plus loin encore. Elle écrit d'abord cette étonnante phrase où elle ne semble pas voir qu'elle se contredit :

« Sans s'abandonner à la vulgaire et maladive curiosité qui demande toujours des « détails personnels », il n'est que naturel que nous nous efforcions de connaître quelque chose de la décevante personnalité de William Shakespeare, de connaître quelle sorte d'homme était ce suprême génie, comment il vécut et ce qu'il fit. »

Quand on se place au point de vue stratfordien, « décevante personnalité » est admirablement dit ! Mais, Mlle Kingsley en « s'efforçant » de connaître quelque chose du « suprême génie » insaisissable, ne cède-t-elle donc pas aussi à une curiosité qu'elle a grand tort de

qualifier de « vulgaire et maladive » ? Cette curiosité est mille fois légitime ! C'est une des plus élevées qui soient. Elle passionne l'univers depuis plus d'un siècle. Et Mlle Kingsley elle-même est passionnée au point que, dans l'espoir fallacieux de la satisfaire, de découvrir des analogies entre le comté de Warwick et l'œuvre shakespearienne elle va jusqu'à relever dans celle-ci quelques mots du terroir, du dialecte local, comme « rundish » (pour « funnel ») « swill », « utis », « limmel », « neeld », « fill-horse », « glutches », « mawkin, » etc. — oubliant ou plutôt ne pouvant pas songer à ce simple fait que le Leicestershire, où naquit Roger Manners de Rutland, touche au Warwickshire, et que les dialectes de ces deux comtés se ressemblent ou peu s'en faut !...

Quant aux shaxperiens qui, ne se laissant point aller sur des pentes si glissantes, s'en tiennent strictement aux quelques « allusions natales » que nous avons citées, ils plaident *ipso facto*, qu'ils le veuillent ou non, contre leur propre cause.

Mais qui ne le comprend maintenant ? Ce qui ne suffirait pas pour l'auteur d'*Hamlet*, suffit amplement dès qu'il ne s'agit plus que de Falstaff-Shaxper-Sly ! Les rares et pauvres glanes dont nous venons de parler sont pour lui — et pour lui seul ! — une éclatante et précise confirmation de ce que nous avons établi touchant son identité.

∴

Quant aux *Joyeuses Femmes de Windsor*, on n'y trouve qu'un seul épi perdu des éteules voisines de Stratford ! Au commencement de la pièce, Slender, neveu du juge Shallow, demande à Page des nouvelles de son lévrier fauve « qui a été dépassé à Cotsale », ou

Cotswold, ou Costwold Hills — endroit jadis célèbre par ses courses, et qui se trouve à quelques milles de Stratford (1). Voilà l'épi !...

C'est peu de chose ; mais, par contre, cette agréable comédie bourgeoise des *Joyeuses Femmes de Windsor*, d'un caractère tout spécial et qui incline parfois à la farce, renferme le passage fameux, mille fois cité, où il est question de l'aventure de braconnage. Et cette aventure se rapporte à Falstaff !...

Faisons d'abord remarquer que la présence même de Falstaff dans les *Joyeuses Femmes de Windsor* est l'un des plus embarrassants problèmes de la question shakespearienne. Il y en a peu qu'on ait discutés davantage. Dans un article extrêmement ingénieux publié en 1896 par *The Nineteenth Century and After*, M. H. A. Kennedy fait remarquer avec raison que les deux *Henry IV* et *Henry V* forment une sorte de *Henriade* dramatique anglaise : le prince Hal ou Henry se montre à la taverne en compagnie suspecte dans le premier *Henry IV*, se ressaisit graduellement dans le second jusqu'au moment

(1) Bien que Costwold soit peu éloigné de Stratford, il se trouve sur le territoire du Gloucestershire. Costwold est aussi cité dans le second *Henry IV* (acte III, sc. II) : Will Squels, une des recrues, est un habitant de Costwold, et M. Lee fait remarquer que lorsque Davy, serviteur de Shallow, reçoit l'ordre de faire semer au commencement de l'automne du froment rouge sur le promontoire, c'est une allusion à une coutume presque particulière à cette région — ainsi que l'indiquent les quatre ouvrages de Madden, de Blunt, de Huntley et de Marshall, auxquels il renvoie à la page 173 de *Une Vie de William Shakespeare*.

Ajoutons que les jeux de Cotswold furent institués au commencement du règne de Jacques I<sup>er</sup>. Il n'en est donc pas question dans la première version des *Joyeuses Femmes de Windsor* qui est de 1602 — un an avant l'accession au trône de Jacques. On peut lire à propos de ces jeux un livre avec préfaces en vers de Ben Jonson, Drayton, etc., et intitulé : *Annalia Dutrensia. — Upon the yearly celebration of M. Robert Dover's olympick games upon Costwold Hills* (1636).

où la mort de son père l'appelle au trône, puis apparaît dans *Henry V* comme le héros victorieux d'Azincourt. Son rôle est une ascension. Falstaff, au contraire, qui fait souvent encore malgré tout assez bonne figure dans le premier *Henry IV*, apparaît de plus en plus dégradé dans le second — au point qu'à peine couronné, son ancien compagnon de la *Tête de Sanglier* le chasse de sa présence, en des termes du plus écrasant mépris ; et dans *Henry V*, on nous apprend en quelques mots que Falstaff est mort. Cela ne l'empêche pas de reparaître dans les *Joyeuses Femmes de Windsor* !

Or, cette comédie a été écrite après les deux *Henry IV* et *Henry V* ! Fût-elle même antérieure, la difficulté ne serait pas encore résolue — car, chose étonnante entre toutes, le Falstaff des *Joyeuses Femmes de Windsor*, bien que reconnaissable, a cependant subi des altérations si singulières, qu'il semble parfois un autre personnage ! Ce n'est plus qu'un fanfaron d'amour vieilli, ridicule, poltron et toujours berné : le capitaine vantard, le rusé filou et même une bonne partie de l'homme d'esprit ont à peu près disparu en lui. Mistress Quickly aussi, devenue la servante du docteur Caïus, joue dans les *Joyeuses Femmes de Windsor* un tout autre rôle que dans les deux *Henry IV* ! On a parfois l'impression qu'une autre main a passé par là... Quelle est la raison de ces anomalies ?

Entre toutes les hypothèses qu'on a faites, celle de M. Kennedy nous semble la seule digne d'attention — bien qu'en un sens elle ne fasse guère que substituer un problème à un autre. M. Kennedy rappelle, d'après Dennis et Rowe, que la reine Élisabeth aurait manifesté le désir de voir Falstaff amoureux, et que, pour lui être agréable, « Shakespeare » écrivit les *Joyeuses Femmes de Windsor* en quatorze jours. Cette tradition semble ren-

fermer une âme de vérité, mais rien de plus, car nous craignons fort qu'elle ne nous soit parvenue altérée. Sans vouloir examiner une question qui constituerait ici un hors-d'œuvre, faisons simplement remarquer une chose qui ne paraît pas douteuse : pour quelque raison que ce fût, Falstaff, selon M. Kennedy, fut introduit APRÈS COUP dans une comédie où il ne devait pas figurer d'abord. C'est cette espèce d'ajoutage qui fut sans doute exécuté en quatorze jours ! M. Kennedy ne se borne pas à faire ressortir le caractère « double » de la comédie — mais il indique encore avec exactitude certaines traces mal effacées du plan primitif, de ce qu'il appelle la pièce pré-falstaffienne.

Quelle qu'ait été la raison de cette espèce de greffe, elle permet heureusement, en tout cas, d'expliquer l'aventure de braconnage.

∴

Avant Malone, l'anecdote de Shaxper braconnant dans le parc de sir Thomas Lucy de Charlecote n'avait jamais été mise en doute, ni examinée de près. Il y a plus : au moment où le fondateur de la critique shakespearienne venait de l'anéantir, elle fut soudain agréementée — deux siècles après coup ! — de détails complémentaires que Samuel Ireland recueillit en 1792 dans son livre sur le Warwickshire.

Comme le reste des maigres détails qu'on possède sur l'homme de Stratford, l'histoire du braconnage ne fut consignée par écrit que trois quarts de siècle après sa mort. Rappelons comment Nicolas Rowe la rapporte en 1709 :

« Il était, par un malheur assez commun aux jeunes gens,

tombé dans une mauvaise compagnie ; et parmi eux, certains qui avaient une fréquente habitude de voler des daims l'engagèrent plusieurs fois à commettre un vol dans un parc appartenant à sir Thomas Lucy, de Charlecote, près de Stratford. Pour cela il fut poursuivi par ce gentilhomme, un peu trop sévèrement, pensa-t-il ; et pour se venger de ce mauvais procédé, il fit une ballade contre lui. Et quoique celle-ci, probablement son premier essai en poésie, soit perdue, on dit cependant qu'elle fut si réellement piquante, qu'elle fit redoubler les poursuites contre lui au point qu'il fut obligé d'abandonner ses affaires et sa famille dans le Warwickshire pour quelque temps, et de se réfugier à Londres. »

Quelques années auparavant, en 1703, Richard Davies, vicaire de Saperton, dans le comté de Gloucester, avait donné de l'aventure une version *indépendante* quelque peu différente, sur laquelle il importe d'attirer toute l'attention du lecteur. Richard Davies de Saperton écrit que l'homme de Stratford « fut extrêmement livré à tous les malheurs en volant venaison et lapins, particulièrement chez sir Lucy qui l'avait souvent fouetté et parfois emprisonné et à la fin l'obligea à fuir son pays pour son grand avancement, mais sa vengeance fut grande au point qu'il (sir Lucy) est son juge Clodpate, et il (Shaxper) l'appelle grand homme, et cela par allusion à son nom (qui) porte trois poux (1) rampant sur ses armes ».

Ces deux textes appellent plusieurs remarques importantes. D'une façon générale, ils se corroborent. Cependant, Rowe parle d'un daim ; Davies, de venaison et de lapins. Rowe parle de « sir Thomas Lucy de Charlecote » ; Davies simplement de « sir Lucy » (ce qui n'empêche point des shaxperiens, pour les besoins de leur cause, de glisser dans leurs citations les mots « Thomas »

(1) Jeu de mots sur Lucy et Lowses ou louse (pou) qui se prononcent à peu près de la même manière.

et de « Charlecote ! »). Rowe ne dit pas, comme Davies, que le Stratfordien fut fouetté. Enfin Rowe ne dit pas non plus que « Shakespeare », pour se venger, mit à la scène « sir Lucy » sous le nom du juge Clodpate — lourde méprise de Davies, par parenthèse, qui confond avec Shallow du second *Henry IV* et des *Joyeuses Femmes de Windsor*.

Il y a d'autres différences légères que le lecteur peut aisément relever ; mais les précédentes ont seules de l'importance — la deuxième surtout comme on va voir, à cause de la récente et sensationnelle découverte de Mme Charlotte Stopes. Avant cette découverte, hâtons-nous de le dire, les shaxperiens ne pouvaient attribuer une importance capitale aux différences que nous venons de signaler ; mais, du moins, ils n'auraient pas dû essayer de fondre les deux versions en une.

Quant à la version recueillie en 1792 par Samuel Ireland, voici comment la rapporte M. Sidney Lee, le plus intransigeant — et partant le plus aveugle, hélas ! — des shaxperiens de l'heure présente, à la page 28 de *Une (1) Vie de William Shakespeare* (6<sup>e</sup> édition, 1908) :

« Samuel Ireland fut informé en 1794 (2) que Shakespeare vola un daim non à Charlecote, mais à Fulbroke Park, à quelques milles de distance, et Ireland reproduisit dans ses *Vues de l'Avon du Warwickshire*, en 1795, la gravure d'une vieille ferme du hameau de Fulbroke où il affirma que Shakespeare avait été temporairement emprisonné après son arrestation. Une cabane adjoignante était connue dans la localité depuis maintes années comme la « grange du daim » (*deer-barn*) de Shakspere, mais aucune partie de Fulbroke Park renfermant l'emplacement de ces bâtisses (maintenant enle-

(1) *Une Vie* est fort bien dit : chaque shaxperien a la sienne !... Pas deux versions du roman qui ne diffèrent !

(2) N'est-ce pas en 1792 ?...

vées) ne fut la propriété de Lucy pendant le règne d'Élisabeth, et la légende amendée qui fut solennellement racontée à sir Walter Scott en 1828 par le propriétaire de Charlecote, semble une pure invention (1). »

Mais si M. Lee doit bien rejeter l'erreur d'Ireland, et s'il reconnaît en somme aussi que la « légende amendée » (1) rapportée « solennellement » (!) à Walter Scott en 1828 par le propriétaire de Charlecote « semble (!) de pure invention », il s'obstine encore — plus d'un siècle après Malone ! — à considérer comme vraie l'anecdote rapportée par Nicolas Rowe. Voici, en effet, ce qu'il ne craint pas d'ajouter :

« La tradition a été contestée par la raison que le parc aux daims de Charlecote fut (créé) à une date postérieure au seizième siècle. Mais sir Thomas Lucy fut un grand conservateur de gibier, et il possédait à Charlecote une garenne dans laquelle quelques cerfs ou daines (*a few harts or does*) trouvaient sans doute un occasionnel asile. »

*Sans doute !* Toujours le *sans doute* qu'on trouve à toutes les pages du roman de M. Lee !

On va voir ce qu'il faut penser d'une obstination qui confond — et montre, une fois de plus, comment est FABRIQUÉE la biographie de Shaxper. Mais si M. Lee s'obstine dans une erreur détruite depuis plus d'un siècle, d'autre part, sans aucune preuve, et pour les besoins de sa cause, il conteste l'authenticité des quatre vers qui auraient été suspendus à la grille du parc de « sir Lucy » (nous n'ajoutons pas, nous : de Charlecote !) Raison : un si médiocre quatrain ne pouvait être du futur auteur d'*Hamlet* !

(1) Voir LOCKART : *Vie de Walter Scott*, livre VII, p. 123.



Ce système extraordinaire et commode consiste à maintenir quand même une erreur réfutée — et à rejeter quand même un détail gênant qui n'a jamais été réfuté ! De cette façon, une *biographie* s'adapte à tout ce qu'on veut.

Certes, insistons-y, l'authenticité de l'affaire de braconnage aux environs de Stratford ne nous embarrasserait nullement, puisque Shaxper n'est point l'auteur d'*Hamlet*. L'escapade du fils de John Shaxper devient fort indifférente en soi, n'intéresse plus qu'au point de vue rutlandien, parce qu'on peut maintenant y découvrir une nouvelle et éclatante confirmation de ce qu'on sait déjà. Nous allons donc établir que JAMAIS WILLIAM SHAXPER DE STRATFORD ne fut pris en flagrant délit de braconnage, NI A CHARLECOTE NI DANS AUCUN AUTRE ENDROIT DE SON COMTÉ NATAL DE WARWICK.

Pour qui n'aveugle pas le parti pris, Malone l'avait déjà démontré. Avocat, il examina de près l'anecdote au point de vue légal aussi bien qu'au point de vue historique, se livra à des recherches dont personne ne s'était jamais avisé, et établit deux choses qu'on peut résumer en une phrase : la première, c'est que sir Thomas Lucy de Charlecote n'avait pas de parc *clos* au seizième siècle, et que ses descendants n'en eurent un que longtemps après la mort de Shaxper ; la seconde, c'est que si le jeune Shaxper avait tué un daim, il n'aurait qu'usé d'un droit reconnu à chacun sur les bêtes sauvages errant en liberté. Quoi de plus décisif ? Malone fournit les textes de loi, qui ne laissent aucun doute. Il cita *Leland's account of Charlecote in his Itenary* — et il parvint à obtenir le testament, qu'il publia, de sir Thomas Lucy de Charlecote ! Sans doute, comme on l'a objecté — et l'on vient de voir que M. Lee se

raccroche à cette objection — le seigneur de Charlecote possédait une garenne (*warren*); mais ce que les obstinés qui ferment systématiquement les yeux omettent avec soin de dire, c'est que les daims n'étaient pas considérés comme *bêles de garenne*! Voici en effet ce qu'écrivit John Manwood, la principale autorité du temps, dans son *Traité des Lois forestières* (1) :

« Le lièvre, le lapin, le faisan, la perdrix et point d'autres sont considérés comme bêtes et oiseaux de garenne. »

Est-ce assez concluant? *Et point d'autres*, ajoute Manwood, comme si le texte n'était pas des plus clairs sans cela!

Comme nous venons de le rappeler, des shaxperiens impénitents ont voulu se rabattre sur Fulbroke, sentant bien que Charlecote ne résiste plus à l'examen : on a prouvé que Fulbroke Park n'était pas clôturé non plus au seizième siècle — et qu'il n'appartenait d'ailleurs pas à sir Thomas Lucy de Charlecote, mais à sir Francis Englefield, un dissident en matières religieuses qui avait alors quitté l'Angleterre sans l'autorisation de la reine Élisabeth.

Que les intéressés, que les systématiques ferment donc désormais tant qu'il leur plaît les yeux et les oreilles, la question est tranchée : jamais William Shaxper n'eut une aventure de braconnage à Charlecote, ni dans aucun autre lieu de son comté natal de Warwick. Bornons-nous à ajouter ici que d'autres érudits ont repris la question depuis un siècle, notamment M. C. Holte Bracebridge dans son *Shakespeare no Deerstealer* (*Shakespeare non braconnier*, 1862) : Bracebridge, avec des arguments nouveaux et plus développés

(1) Première édition en 1592 ; seconde en 1598.

encore, conclut comme Malone l'avait fait trois quarts de siècle auparavant (1).

Pourquoi la plupart des shaxperiens, en dépit de l'évidence, n'ont-ils pas abandonné un terrain qui leur est si défavorable ? Pour deux raisons. D'abord, nous l'avons déjà dit, parce qu'à leurs yeux les détails sur Shaxper paraissent d'autant plus précieux qu'ils sont excessivement rares : en sacrifier un seul devient un crève-cœur et paraît en outre un danger. En second lieu, l'affaire du braconnage semble malgré tout confirmée par le début tant commenté des *Joyeuses Femmes de Windsor* — quoique plusieurs auteurs se soient demandé (et M. G. G. Greenwood est du nombre) si cette anecdote n'aurait pas été simplement suggérée par ce début même de la comédie...

C'est sur ce point, dont Malone ne s'est guère occupé, que des baconiens ont avantageusement porté la guerre ! Nous venons de voir que d'obstinés shaxperiens ne se bornent pas à dire avec Rowe que le Stratfordien vola un daim à sir Thomas Lucy de Charlecote : ils ajoutent avec Richard Davies que l'auteur des *Joyeuses Femmes de Windsor* et d'*Henry IV*, pour se venger, représenta Sir Thomas Lucy de Charlecote sous les traits du juge Robert Shallow. (A vrai dire, Davies écrivit Clodpate au lieu de Shallow ; mais on a jugé avec raison que c'est une simple méprise).

Ces histoires obtiennent toujours un grand succès. Elles offrent une pâture alléchante à la malignité humaine — et souvent à la malveillance et à la sottise —

(1) Voir aussi W. S. LANDOR : *An Examination of William Shakespeare touching Dear-stealing*.

Dans son *Shakespeare Problem Restated*, M. G. G. Greenwood — qui est avocat — entre dans des détails très intéressants sur la question légale déjà examinée par Malone. Nous y renvoyons les curieux.

qui s'en réjouissent sans en demander davantage. Une foule de personnes s'obstinent à les répéter, même quand elles ont été mises à néant — comme la légende de Guillaume Tell, celle de l'anneau du comte d'Essex, celle de la mort tragique de l'abbé Prévost d'Exiles, celle du labarum de l'empereur Constantin, et tant d'autres !

Pour anéantir cette histoire à dormir debout, les baco-niens ont fait une comparaison serrée entre Sir Thomas Lucy de Charlecote et Robert Shallow.

Sir Thomas Lucy de Charlecote — dont l'histoire n'a guère été bien établie qu'en ces derniers temps — naquit en 1532 et mourut à l'âge de soixante-huit ans, en 1600, c'est-à-dire une quinzaine d'années après que Shaxper eut quitté Stratford, et deux ans avant la publication des *Joyeuses Femmes de Windsor*. Il descendait d'une famille noble dont Dugdale a suivi les traces jusqu'en 1155. Né pendant les troubles religieux, il ne fut pas envoyé à l'Université, mais eut des précepteurs privés, parmi lesquels le célèbre martyrologiste John Foxe, dont il adopta les opinions puritaines — qu'il devait même défendre plus tard, en 1584, au Parlement d'Angleterre. A la mort de son père, en 1552, il hérita de biens considérables, épousa Jane Acton de Stooton Park, et fit rebâter en 1558 — année de l'avènement d'Elisabeth — le manoir de Charlecote, qu'on admire toujours, malgré quelques additions, comme un beau spécimen du style Tudor. Il est situé sur la rive orientale de l'Avon, à quelques lieues au nord-est de Stratford. Suivant l'exemple d'autres seigneurs du temps, sir Thomas Lucy, en manière d'hommage à la jeune reine, fit donner à ce manoir la forme d'un E majuscule. En 1565, Elisabeth en personne l'arma chevalier. A sa mort, trois hérauts — dont l'illustre Camden — furent envoyés de Londres à ses funérailles qui eurent lieu avec une pompe exception-

nelle : son monument funéraire existe toujours dans l'église de Stratford — et sa descendance n'a cessé depuis d'habiter le château de Charlecote.

Le lecteur va juger si Shallow, le personnage des *Joyeuses Femmes de Windsor*, qu'on trouve aussi dans les deux derniers actes du second *Henry IV*, a la moindre chose de commun avec l'homme dont nous venons d'esquisser la biographie. Tous deux, il est vrai, sont juges de paix ; mais Thomas Lucy de Charlecote exerçait ces fonctions de plein droit, comme médiateur et dans son intérêt aussi, d'après les usages du temps ; tandis que Shallow était parvenu à les obtenir pour se créer une modeste situation sociale. Pour qu'on ait pu faire et entretenir une confusion pareille, il faut toute la force invétérée de la routine, la légèreté humaine — et l'intérêt qu'ont les shaxperiens à ce qu'une telle erreur ne soit pas dissipée : porter la main sur cette tradition, ne serait-ce pas faire crouler toute une tradition vermoulue ?

Présentons le juge Robert Shallow au lecteur. Comme tous les personnages du théâtre rutlandien, c'est une figure caractérisée, quoiqu'un peu secondaire ; et ajoutons en passant une importante remarque : c'est que Shallow ne peut être une *caricature*. L'auteur d'*Hamlet* a pu et dû introduire dans son œuvre maints personnages bizarres, voire un peu grotesques : il n'y a jamais introduit de caricature ! Est-il nécessaire de dire pourquoi ? Il ne faut pas confondre des *caricatures* avec des *originaux*.

Qu'est-ce donc que le juge Shallow qu'on voit apparaître vers la fin du second *Henry IV* et au début des *Joyeuses Femmes de Windsor* ? C'est, dit très justement Mme Stopes, un des personnages que le dramaturge introduit pour ajouter de nouvelles touches au caractère de Falstaff, tout en lui servant de repoussoir. Dans ce se-

cond *Henry IV* où Falstaff est enfin éloigné du prince Henry, Shallow se présente comme un « pauvre écuyer et juge de paix », modeste propriétaire de campagne grâce à un petit héritage qui lui est tardivement échu, sot bavard et plein de vantardise en dépit de sa faiblesse intellectuelle et physique. La rencontre a lieu dans le Gloucestershire, où Falstaff est chargé de trouver des recrues pour l'armée — et Shallow assiste à la scène édifiante et comique de l'interrogatoire de ces recrues. Shallow et Falstaff — deux hommes d'âge — se retrouvent comme d'anciennes connaissances : ils se sont vus jadis à Oxford et ils évoquent maints souvenirs communs. L'intérêt les rapproche aussitôt. Robert Shallow sachant que le *chevalier* John Falstaff (qui s'en vante surabondamment) est un compagnon de taverne du futur roi d'Angleterre, espère par lui se pousser à la cour; et Falstaff, qui lui fait miroiter des merveilles à ce propos, s'empresse, pour en hâter l'obtention, de lui emprunter mille livres.

Sommes-nous loin de sir Thomas Lucy de Charlecote ! Et voici en quels termes amusants, verveux et cyniques, Falstaff, resté seul, achève dans un monologue la peinture de Shallow :

« A mon retour je mettrai ce juge à l'épreuve : je vois le fond du juge Shallow. Seigneur, seigneur, que nous sommes, nous, vieillards, assujettis à ce vice du mensonge ! Ce juge affamé lui-même n'a rien fait que jacasser sur la turbulence de ma jeunesse et sur les régals qu'il a fait aux environs de Turnball-Street ; et à tous les trois mots un mensonge, mieux payé à l'auditeur que le tribut du Grand-Turc. Je me souviens de lui à l'auberge de Saint-Clément comme d'un homme qu'on fabrique après le souper avec une pelure de fromage : quand il était nu, il semblait à tout le monde un radis fourchu ayant au sommet une tête bizarrement sculptée avec un cou-

teau, et si grêle que ses dimensions auraient échappé à un myope. C'était le génie même de la famine ; cependant, lascif comme un singe, et les prostituées l'appelaient mandragore ; et venant toujours à l'arrière-garde de la mode ; et chantant aux coquines surmenées ces airs qu'il avait entendu les charretiers siffler, et jurant que c'étaient ses compositions et ses airs de bonne nuit. Et maintenant ce poignard de vice est devenu écuyer, et il parle aussi familièrement de Jean de Gand que s'il avait été son frère juré ! et je jurerais qu'il ne l'a jamais vu qu'une seule foi dans le Tiltyard, lorsqu'il eut la tête écrasée pour avoir été serré parmi les hommes du maréchal. Je le vis, et je dis même à Jean de Gand qu'il l'emportait sur son propre nom, car vous l'auriez pu fourrer, lui et tout son équipement, dans une peau d'anguille : l'étui d'un hautbois aigu était pour lui une habitation, une cour ; et maintenant, il a des terres et des bœufs ! Eh bien, je renouerai connaissance avec lui, si je retourne, et ce sera malechance si je ne puis m'en faire deux pierres philosophales. Le jeune goujon étant un appât pour le vieux brochet, je ne vois dans la loi de la nature aucune raison pour que je ne puisse le happer. Vienne l'occasion, et ce sera fini. »

On voit que nous sommes de plus en plus loin de sir Thomas Lucy de Charlecote ! Sir Lucy n'avait certes pas besoin de Falstaff pour arriver à la cour — en passant par la taverne : il y était reçu de plein droit, puisqu'il appartenait à la noblesse, et que la reine elle-même l'avait armé chevalier. Mais inutile d'insister ; à quelque point de vue que ce soit, il n'y a absolument rien de commun entre Robert Shallow et sir Thomas Lucy de Charlecote.

Une autre remarque — qu'on a déjà faite — s'impose d'ailleurs ici. Si l'auteur des *Joyeuses Femmes de Windsor* avait voulu se venger, aurait-il attendu si longtemps ? et surtout aurait-il attendu le lendemain même de la mort de sir Lucy ? Un grand poète peut se venger

parfois, mais jamais d'une façon si mesquine — qui peut aussi paraître odieuse.

Mais ce n'est pas tout ! Y a-t-il vraiment dans les *Joyeuses Femmes de Windsor* une intention de vengeance ? Si l'auteur d'*Hamlet* avait été fouetté dans sa jeunesse par sir Lucy, ou bien il aurait gardé le dédaigneux silence du génie, ou bien il se serait vengé d'une façon autrement terrible et noble — ce qui lui eût été trop facile. Qu'on se rappelle certains passages de la *Divine Comédie*, de Swift, de lord Byron, des *Mémoires d'Outre-Tombe* ! de Chateaubriand, des poésies d'Alfred de Musset, des *Châtiments* de Victor Hugo ! Or, ici, on ne trouve que d'inoffensives plaisanteries et des calembours spirituels. Visiblement, l'auteur s'égaie, sans la moindre apparence d'indignation, sans un atome de fiel, aux dépens d'un personnage comiqué, Shallow — beaucoup moins d'ailleurs qu'il ne s'égaie aux dépens de Falstaff.

Il y a plus encore ! Les shaxperiens prétendent que les calembours sur *louse*, etc. visent le nom de *Lucy*. Soit. Nous allons d'ailleurs examiner ce point — qu nous réserve encore une surprise ! Mais faisons d'abord remarquer aux shaxperiens (qui jouent vraiment de malheur !) que ces calembours ne se trouvent qu'au début des *Joyeuses Femmes de Windsor* et qu'il n'y en a pas un seul dans le second *Henry IV* ; or, comme c'est là la seule apparence sur laquelle ils se fondent pour prétendre que l'auteur d'*Hamlet* a visé dans le juge Shallow sir Thomas Lucy de Charlecote, il en résulte qu'il n'y a donc rien de celui-ci dans le Shallow d'*Henry IV* !

Les shaxperiens systématiques et brouille-tout ont-ils songé à cela ?

Pour l'homme de bon sens, la cause est surabondamment entendue. Néanmoins, il importe de confondre



encore nos adversaires sur des points qu'ils ont été loin de prévoir. La question doit être vidée à fond.

Nous abordons pour cela la première scène des *Joyeuses Femmes de Windsor*. Robert Shallow n'a pas été introduit, comme le lui avait promis Falstaff, auprès du prince Hal, devenu le roi Henry V, puisqu'on sait de quelle façon terrible celui-ci a chassé son ancien compagnon de taverne. A cette première déception s'en est ajoutée une autre pour Shallow : comme on pense bien, Falstaff ne lui a pas rendu les mille livres qu'il en avait reçues comme prix du service espéré. A la première scène de la comédie, nous apprenons ce qui s'est passé dans l'entre-temps : Shallow, accompagné de son brave et ridicule cousin Slender qui lui fait sans cesse écho, raconte sa double mésaventure au curé, sir Evans Hugh, et menace de traîner Falstaff devant le tribunal de la Chambre Étoilée ! Nous apprenons en outre que — toujours dans l'entre-temps, c'est-à-dire entre la fin du second *Henry IV* et le début des *Joyeuses Femmes de Windsor* — Falstaff a été impliqué dans une affaire de braconnage en province, mais on ne dit pas : dans la province ou comté de Warwick. Ce point est à retenir !

Lisons maintenant la scène comique, farcie de calembours difficiles à traduire, qui forme le début des *Joyeuses Femmes de Windsor* :

(Entrent le juge Shallow, Slender et Sir Hugh Evans.)

SHALLOW

Sir Hugh, ne cherchez pas à me persuader : j'en ferai une affaire devant la Chambre Étoilée ; fût-il vingt fois sir John Falstaff, il ne trompera pas Robert Shallow, écuyer.

SLENDER

Dans le comté de Gloucester juge de paix, et « coram ».

SHALLOW

Oui, cousin Slender, et « cust-alorum ».

SLENDER

Oui, et « rato-lorum » aussi ; et un gentilhomme né, monsieur le curé ; qui écrit lui-même « armigero » — sur tout billet, brevet, quittance et obligation, « armigero ».

SHALLOW

Oui, je fais ; et cela a été fait en tout temps ces trois cents années.

SLENDER

Tous ses successeurs, venus avant lui, l'ont fait ; et tous ses ancêtres, qui viendront après lui : ils peuvent mettre les douze brochets blancs dans leur robe.

SHALLOW

C'est une vieille robe.

EVANS

Les douze poux (1) blancs font très bien sur une vieille robe ; ils conviennent bien, l'ami : c'est une bête familière à l'homme, et qui signifie... amour.

SHALLOW

Le brochet est de la chair fraîche ; le poisson salé est une vieille robe.

SLENDER

Je puis écarteler, cousin ?

SHALLOW

Vous le pouvez, en vous mariant.

(1) Il y a encore ici un jeu de mots qu'on ne peut rendre en français sur « luce » (brochet), « louse » (pou), « Lucy », noms dont la prononciation diffère à peine en anglais. — Eu égard au jeu de mot, on pourrait traduire aussi : « le poisson salé est une vieille écorce » ou « une vieille peau » ; mais, sans vouloir faire nous-même un calembour, le sel se perd à la traduction.

EVANS

Vous seriez « marri », vraiment, s'il écartelait.

SHALLOW

Pas un brin.

EVANS

Si, par Notre-Dame ; s'il a un quartier de votre robe, il n'y en aura plus que trois pans pour vous-même, à mon humble avis : mais c'est tout un. Si Sir John Falstaff vous a causé du tort, je suis d'église, et serai heureux d'employer ma bienveillance pour amener entre vous un accommodement et un compromis.

SHALLOW

Le Conseil en entendra : c'est une émeute.

Plus loin, suivant d'assez près l'allusion à « Lucy » qu'on vient de voir, se présente l'affaire du braconnage. Sir John Falstaff entre en scène, accompagné de Bardolf, Nym et Pistol.

FALSTAFF

Eh bien, maître Shallow, vous voulez vous plaindre de moi au roi ?

SHALLOW

Chevalier, vous avez frappé mes gens, tué mon daim et brisé mon pavillon.

FALSTAFF

Mais pas embrassé la fille de votre garde.

SHALLOW

Bah, une épingle ! il sera répondu de cela !

FALSTAFF

Je vais vous répondre tout de suite, j'ai fait tout cela : maintenant, c'est répondu.

SHALLOW

Le Conseil en connaîtra.

FALSTAFF

Ce qu'il y aurait de meilleur pour vous, c'est que le Conseil en connût : on rirait de vous.

EVANS

« Pauca verba », sir John, de bonnes paroles.

FALSTAFF

Bonnes paroles ! bons choux ! (1) Slender, je vous ai cassé la tête ; qu'avez-vous à me dire ?

SLENDER

Ma foi, j'ai quelque chose dans ma tête contre vous, et contre vos coquins de maraudeurs, Bardolf, Nym et Pistol ; ils m'ont conduit à la taverne et m'ont fait boire, et m'ont ensuite fouillé la poche.

BARDOLF

Fromage de Banbury !

SLENDER

Oui, ce n'est pas la question.

PISTOL

Eh bien ! Mephistophélès !

SLENDER

Oui, ce n'est pas la question.

Nous en savons maintenant assez sur Lucy et sur l'affaire du braconnage. Les autres épisodes de la comédie sont d'ailleurs présents à toutes les mémoires.

Les calembours parfois un peu obscurs, même en an-

(1) Il y a encore ici un jeu de mots intraduisible.

glais, dont nous venons de donner une idée, et les autres allusions, tout cela vise-t-il un seigneur du nom de Lucy ? Nous le croyons. Nous ne voyons nulle possibilité d'en douter — et nous tenons ici la raison principale pour laquelle la légende a persisté malgré tout. Toutefois, répétons-le, il ne s'agit nullement là d'une vengeance !

Le lecteur en est désormais plus que convaincu. Mais que dira-t-il, si on lui apprend maintenant que la scène qu'on vient de lire NE SE TROUVE MÊME PAS DANS L'ÉDITION ORIGINALE DES « JOYEUSES FEMMES DE WINDSOR » — celle qui parut en 1602, deux ans après la mort de sir Thomas Lucy de Charlecote !

Cette scène n'apparaît, pour la première fois, que dans l'édition revue du Folio de 1623 ! Elle n'apparaît que vingt-trois ans après la mort du seigneur de Charlecote — onze ans après la mort de Rutland et sept après celle du Stratfordien ! Les *Joyeuses Femmes de Windsor*, sont l'une des dix-huit pièces qui parurent séparément en petits quartos du vivant de l'auteur : en 1602. Contrairement à certaines autres, comme on l'a vu au chapitre précédent, cette pièce n'eut qu'une édition. L'auteur y fit des retouches et des remaniements qu'on trouve dans l'édition posthume.

Au lieu de la scène qu'on vient de lire, voici le début de l'édition quarto de 1602. Page est tout de suite en scène avec Shallow, Slender et Evans — et il n'est question ni de Lucy, ni de luce, ni de *louces* !

SHALLOW

Ne m'en parlez pas. J'en ferai une affaire de la Chambre Étoilée, le Conseil en connaîtra.

PAGE

Non, bon Monsieur Shallow, laissez-vous persuader par moi.

SLENDER

Non, certainement, mon oncle ne se laissera pas tromper.

SIR HUGH

Voulez-vous entendre la raison, monsieur Slender ? Voulez-vous entendre la raison ?

SHALLOW

Quoiqu'il soit chevalier, qu'il ne pense pas m'éconduire ainsi. Maître Page, on ne me nuira pas de la sorte. Pour vous, monsieur, je vous aime, et quant à mon cousin, il vient pour voir votre fille.

PAGE

Et voici ma main ; et si ma fille l'aime autant que moi, nous aurons bientôt un mariage. En attendant, laissez-moi vous prier de rester quelque temps ici ; et sur ma vie, je tâcherai de vous rendre amis.

SIR HUGH

Je vous en prie, monsieur Shallow, qu'il en soit ainsi. L'affaire est soumise à l'arbitrage. Le premier membre est maître Page ; le second, c'est moi-même ; le troisième et dernier est mon hôte de la Jarretièrè.

Ainsi dans ce passage, après quelques mots touchant la duperie de Falstaff que Shallow veut dénoncer au tribunal, tandis que sir Hugh veut la soumettre à un arbitrage, on parle du mariage de Slender et de la fille de Page : pas un mot des allusions à « Lucy » !

Certains shaxperiens, qui ne sont jamais à court de raisons fantaisistes, osent dire que le quarto de 1602 est une édition « frauduleuse et imparfaite » ! Se basant sur un passage de Heywood, ils répètent qu'au temps d'Élisabeth le droit de propriété littéraire n'était pas reconnu par la loi, et que des contrefacteurs ont parfois recueilli ou fait recueillir tant bien que mal par des sté-

nographes certaines pièces inédites au cours des représentations. L'éditeur Jaggard est surtout accusé de ce prétendu méfait — tout simplement parce qu'il a publié plusieurs « quartos » shakespeariens. Il y a là une habile et colossale accumulation d'erreurs ! Aussi, tous les écrivassiers dépourvus de cervelle ne cessent-ils de les répéter. D'autres les ânonnent dans leurs cours « scientifiques ». Elles pourraient figurer avec éclat aux *Annales parlementaires* ou dans certains journaux belges, en un brillant cortège de fautes de logique et de français. La pratique dénoncée par Heywood ne fut certes pas commune et ne put guère s'appliquer qu'à quelques passages, non à des pièces entières : nous voudrions qu'on citât des exemples indiscutables. En tout cas, c'est bien à tort que l'on accuse ainsi William Jaggard qui fut un grand et honnête imprimeur, revêtu d'un caractère presque officiel, jouissant de la considération générale, et qui a laissé des éditions magnifiques.

Voici maintenant l'accumulation d'erreurs que ressassent infatigablement certains « savants » qui n'ont qu'un grelot rouillé dans leurs crânes académiques : (1°) Une édition même *frauduleuse* n'est pas nécessairement *imparfaite*; (2°) Si le droit de propriété littéraire tel que la loi le consacre n'existait pas au temps d'Élisabeth et de Jacques, pour faire imprimer un livre il fallait cependant — contrairement à ce qui existe aujourd'hui ! — une autorisation officielle, que la Chambre des Libraires et le gouvernement n'eussent pas accordée aisément à des *fraudeurs*; — et c'est un petit détail que certains savants ignorent ou passent sous silence ! (3°) Comme on n'a jamais représenté les *Joyeuses Femmes de Windsor* du vivant de l'auteur, les sténographes auraient eu du mal à en recueillir le texte — fautif ou non !... (4°) Enfin, si l'on conçoit qu'un sténographe laisse échapper ou dé-

nature certaines phrases, on ne conçoit cependant pas qu'il supprime une scène pour y substituer une autre : or, les *Joyeuses Femmes de Windsor* offrent, dans l'édition de 1623 et dans celle de 1602, deux versions A LA FOIS COMPLÈTES ET DIFFÉRENTES !

Ainsi donc (pour laisser les *savants* de pacotille !) Shaxper n'a jamais été impliqué jeune, c'est-à-dire vers 1585, dans une aventure de braconnage ni à Charlecote ni ailleurs ; et, d'autre part, l'auteur d'*Henry IV* et des *Joyeuses Femmes de Windsor* n'a jamais voulu mettre en scène sir Thomas Lucy de Charlecote, ni moins encore (s'il est possible) se venger de lui.

Quel était le devoir de certains shaxperiens, si le parti pris ne les aveuglait pas ? Que devaient-ils logiquement faire ?

De deux choses l'une :

Ou bien ils devaient déclarer fausse, avec Malone, Bracebridge, etc., l'anecdote telle que la rapporte Nicolas Rowe — quitte à la reproduire comme une intéressante curiosité, à la reléguer comme erreur vénérable dans une note. C'est ainsi que l'on conserve maints débris d'apparence insignifiants dans un musée archéologique : ils peuvent devenir utiles un jour.

Ou bien ils devaient se demander si, par hasard, l'auteur des *Joyeuses Femmes de Windsor* n'avait pu faire allusion à une aventure autre que celle dont Rowe et Davies ont laissé des versions tardives et dénaturées.

On ne peut certes accuser les shaxperiens de n'avoir pas songé à la seconde hypothèse : n'ayant en vue que Shaxper, cette piste leur était interdite ; ou du moins, s'ils l'avaient d'aventure soupçonnée un instant, ils ne pouvaient guère s'y arrêter — Rutland et les siens ayant trop habilement détourné les soupçons.

Mais les shaxperiens dont nous parlons sont inexcu-



sables de n'avoir pas renoncé à la première version — détruite par Malone !

Le lecteur pressent déjà qu'en éliminant une à une, par une méthode rigoureuse, les subtilités et les arguties des shaxperiens, nous l'avons amené au seuil de la seconde hypothèse. Du point de vue Rutland, cette hypothèse devient un aboutissant logique, fatal, inévitable — et certain.

Il est clair que le début des *Joyeuses Femmes de Windsor* de 1623 — la seule version qui soit sans cesse reproduite — fait allusion à des faits qui se sont produits après 1600 et non vers 1585 : ces faits se rapportent à Falstaff vieux, non à Shaxper jeune ! Si l'on avait pu soumettre le problème à quelque logicien comme l'Auguste Dupin de l'*Assassinat de la rue Morgue* d'Edgar Poe, il aurait certainement abouti, et mieux que nous, aux mêmes conclusions.

Quels sont ces faits ? Si nous ne pouvions même entrer à cet égard dans plus de détails qu'il n'y en a dans la première scène des *Joyeuses Femmes de Windsor*, cela suffirait : il éclaterait à tous les yeux que Falstaff — avec sa bande des Bardolf, des Nym et des Pistol ! — avait commis, sans doute après 1602, une escapade de braconnier, ou pire encore, dans le comté de Gloucester.

Oui, cela suffirait ! Bien qu'elle ait quelques inexactitudes aussi, c'est la version de Richard Davies de Saperton (Gloucestershire) qui touche en somme à la vérité. Déroulés et par l'illusion stratfordienne et par Rowe (dont la version est postérieure à celle de Davies !...), les shaxperiens n'y pouvaient voir bien clair.

Tout s'explique maintenant ! Et grâce à l'heureuse et récente découverte de Mme Stopes — une shaxperienne, qu'on veuille le noter — toute la vérité va se révéler enfin.

En 1903, Mme Stopes a publié dans la revue *The Fortnightly Review* une étude dont l'importance s'éclaire à la lumière rutlandienne : elle a découvert dans les *State papers at the Record Office* une lettre écrite de Dumbleton (localité du Gloucestershire) et datée d'un 27 décembre, par Sir Charles Percy à M. Dudley Carleton. Les experts en ont fixé la date à 1600 — date au sujet de laquelle Mme Stopes fait toutefois ses réserves. Peut-être, en effet, la lettre est-elle de l'une des années suivantes ; mais elle ne peut être en tout cas antérieure à 1600, puisqu'on y parle du juge Shallow, personnage du second *Henry IV* qui parut en 1600.

Voici cette lettre :

« Je suis tellement préoccupé avec les affaires du pays que je ne puis aller à Londres. Si je reste longtemps ici, vous me trouverez si stupide qu'on me prendra pour le juge Silence ou le juge Shallow : en conséquence, ayez pitié de moi et envoyez de temps en temps des nouvelles dont la connaissance, sans m'affranchir (1) peut-être de l'opinion d'un juge Shallow de Londres, me fera cependant passer pour un gentilhomme sortable dans le Gloucestershire ».

Mme Stopes fait remarquer que celui qu'elle appelle encore « Shakespeare » lui semble n'avoir fait qu'une légère satire de l'éducation campagnarde, spécialement dans une atmosphère du comté de Gloucester. Puis, l'in-fatigable chercheuse nous apprend qu'elle a découvert dans un manuscrit Lansdowne (28 novembre 1592) qu'à cette époque vivait à Londres, dans le quartier de la Tour, sir Thomas Lucy, du comté de Gloucester, chevalier. C'était tout simplement le fils de sir Thomas Lucy de Charlecote — qui avait épousé une héritière du Gloucestershire, Dorothée Arnold. Mme Stopes déclare, il est

(1) Ces mots sont pris dans une acception douteuse en français : mais nous avons voulu respecter le tour de l'original.

vrai, qu'on ne peut rien baser là-dessus. Du point de vue shaxperien, elle a raison. Mais du point de vue rutlandien, il en va tout autrement — surtout quand Mme Stopes ajoute cette chose saisissante et lumineuse qu'il est digne de remarque qu'il (Sir Thomas Lucy du Gloucestershire) fit une affaire de la Chambre Étoilée du cas d'un daim volé de sa propriété de Sutton Park, dans le Worcestershire.

Cette fois, tout s'éclaire !

Aucun doute n'est plus possible !

Sir Thomas Lucy fils — qui mourut en 1605, cinq ans après son père, — appartenait pour ainsi dire doublement au monde de Rutland à Londres, puisque Mme Stopes nous apprend qu'il protégea maints poètes et fut l'ami de lord Herbert de Cherbury. Ce fut lui et non son père qui acheta Fulbroke Park et le fit clôturer. Ainsi, une partie de la confusion se dissipe. Voici qui va dissiper le reste :

L'étude de Mme Stopes nous apprend que l'affaire de braconnage fut plus importante qu'on ne le perçoit dans les versions affaiblies et dénaturées de Richard Davies de Saperton et de Rowe. Elle eut pour théâtre le parc de Sutton, dont le jeune Thomas Lucy avait hérité de sa grand'mère maternelle, lady Joyce. « Le 10 juillet, écrit Mme Stopes, il adressa au Conseil privé une pétition contre ceux qui avaient illégalement enlevé un daim dans son parc clôturé, demandant que les coupables fussent punis, afin de réprimer un pernicieux exemple, ainsi qu'il a été décrété en (l'an) 3 de Jacques I<sup>er</sup>... Il accusa William Wall, de Booke, dans le comté de Salop, gentilhomme ; et d'autres coupables. William Wall plaida non coupable, juin 1611, et l'affaire semble n'avoir pas eu de suite. »

Ces sortes d'aventures de braconnage étaient fréquen-

tes au temps d'Élisabeth. Mme Stopes rappelle que sir Philip Sidney — le beau-père du comte de Rutland — parle dans sa *Dame de Mai* du vol des daims comme d'un *plaisant exploit*. Elle rappelle aussi que les étudiants d'Oxford avaient toujours été de notoires braconniers ; et que le docteur Forman rapporte qu'en 1573 deux étudiants — dont l'un, John Thornborough, devint évêque de Worcester — « n'étudiaient jamais, ni ne s'appliquaient dans leurs livres, mais allaient aux écoles d'escrime, aux salles de danse, volaient daims et lapins, et chassaient le lièvre ».

On vient de remarquer que dans l'affaire de Sutton Park, à côté des gentilshommes Wall et Harnage, il y avait « d'autres coupables ». Le début de la seconde version des *Joyeuses Femmes de Windsor* indique clairement que le principal était Falstaff, aidé de ses acolytes Bardolf, Nym et Pistol, coutumiers d'aventures de ce genre — et d'autres encore ! Si l'affaire « semble n'avoir pas eu de suite » c'est peut-être parce que Sir Thomas Lucy (du *Gloucestershire* — et non de Charlecote !) mourut en 1605, année même où l'aventure eut lieu — qui est bien en l'année *troisième* du règne de Jacques (1).

Nous en savons assez ! Et — tout en risquant naturellement de se tromper sur l'un ou l'autre détail sans importance, on peut aisément deviner le reste : Falstaff

(1) Mme Stopes fait remarquer que sir Thomas Lucy mourut en 1605. C'est exact. Mais nous craignons qu'elle ne commette quand même une légère erreur : d'après ce qu'on lit dans *Notes and Queries* (3rd. ser. XII, pages 181 et 234), il semble que la plainte fut déposée par le petit-fils de sir Thomas Lucy de Charlecote, qui portait le même prénom que son grand-père et que son père, et qui vécut de 1580 à 1640. Ce Thomas Lucy — qui voyagea en France en 1608-9 avec lord Herbert de Cherbury, hérita une belle bibliothèque de son père. Il avait des goûts littéraires. — Son frère, l'évêque William Lucy, vécut de 1591 à 1677.

ayant voulu railler selon son habitude l'homme envers lequel il avait des torts, aura reçu des coups de fouet... L'aventure aura amusé à Londres ceux qui le connaissaient — et l'auteur des *Joyeuses Femmes de Windsor* en aura fait son profit pour la seconde version de sa comédie. Il y aura ajouté quelques jeux de mots pleins de gaieté et aussi innocents que possible sur le nom de *Lucy* — un seigneur qui protégeait aussi « certains poètes » mais qui ne sympathisait sans doute pas avec Rutland et ses amis, car tout porte à croire qu'il professait, comme son père, les doctrines puritaines. Ce qui confirme cette probabilité c'est qu'on ne le voit jamais dans le monde du théâtre — que les puritains détestaient.

Enfin sir Thomas Lucy habitait tour à tour le comté de Gloucester et Londres : ceci achève d'expliquer la fameuse pièce de vers que Falstaff-Shaxper aurait suspendue à la grille de son château — et dont il nous reste à dire un mot :

A parliamente member, a justice of peace,  
 At home a pour scare-crowe, at London an asse.  
 If lowsie is Lucy, as some volke miscalle it  
 Then Lucy is lowsie, whatever befall it :  
     He thinks himself greate,  
     Yet un ass in his state  
 We allowe by his ears but with asses to mate.  
 If Lucy is lowsie, as some volke miscalle it,  
 Sing lowsie Lucy, whatever befall it.

(Un membre du Parlement, un juge de paix, chez lui un pauvre mannequin, à Londres un âne : si pouilleux est Lucy, comme certaines personnes l'appellent par erreur, alors Lucy est pouilleux, quoi qu'il arrive. Il s'imagine être grand, bien qu'(il soit) un âne dans sa condition, nous permettons qu'il s'égale à un âne seulement par ses oreilles. Si Lucy est pouilleux, comme certaines personnes l'appellent par erreur, chantez le pouilleux Lucy, quoi qu'il arrive.)

Cette pièce, qui mêle une gaieté malicieuse à des choses un peu grosses, renferme, comme la seconde version des *joyeuses Femmes de Windsor*, un jeu de mots sur *lowsie* ou *lousy* (1) (pouilleux) et *Lucy*. Seulement, dans la comédie, il n'est qu'insinué avec délicatesse. Faisons toutefois remarquer que la pièce ci-dessus, même dans la comparaison avec l'âne, a quelque chose de moins désobligeant en anglais qu'en français (2).

Cette pièce n'est évidemment pas de Shaxper-Falstaff, puisqu'il était illettré. En aurait-il donné l'idée à quelqu'un de son entourage, Sir Wall, Sir Harnage; ou quelque autre des *coupables* lui aurait-il fait suspendre à la grille du parc la pancarte, après y avoir écrit la pièce? Et Falstaff surpris — ou dénoncé — aurait-il de ce chef reçu des coups de fouet? La pièce ne fut-elle pas, peut-être, écrite — ou retouchée — à Londres? Il serait certes intéressant de le savoir; mais, à cela près, nous tenons enfin l'essentiel de la vérité.

Les shaxperiens parlent de la pièce avec dédain — et ne la reproduisent guère. C'est un procédé commode. Selon eux, elle n'est pas digne de Shaxper! Peut-être la pièce ne serait-elle pas digne de Rutland... Mais si Shaxper avait pu en écrire une pareille, voire une plus médio-

(1) *Lousy* (orthographe actuelle) peut se traduire aussi par: bas, vil, chiche ou sordide. Mais « pouilleux » est le sens visé; les calembours de la comédie ne laissent nul doute à cet égard.

(2) Nous jugeons inutile de reproduire une autre petite pièce inconvenante, qui paraît d'une date trop récente — et que les curieux trouveront dans Malone et à la page 198 de Nathan Drake. Elle aurait été recueillie d'une façon bien singulière, dans une auberge de Stratford, par Joshua Barnes, professeur de grec à l'Université de Cambridge:

Sir Thomas was too covetous  
To covet so much deer, etc.

Elle n'ajoute rien à ce que l'on sait maintenant de l'aventure de braconnage.

cre, il n'aurait du moins pas été totalement illettré ! Les shaxperiens paraîtront maintenant plus difficiles que le héron de La Fontaine — sans même avoir la consolation comme l'oiseau « au long bec emmanché d'un long cou » de rencontrer une pauvre proie, fort étrangère au monde des vertébrés aquatiques...

Ainsi, tout finit par se découvrir ! — On s'explique maintenant que la tradition ait été recueillie assez dénaturée en 1702 par Davies de Saperton, et plus dénaturée encore en 1709 par Rowe de Londres ! On s'explique que la pancarte n'ait pas été suspendue à Charlecote ! On s'explique combien Malone avait raison quand il établit que Shaxper ait jamais braconné aux environs de Stratford ! On s'explique la réflexion de M. G. G. Greenwood : si Shaxper avait offensé le seigneur de Charlecote, il se serait sans doute gardé d'aggraver son cas en l'insultant encore — et d'autre part, s'il avait été fouetté de ce chef, il n'avait plus aucune raison de se sauver : s'il se sauva, il ne fut donc pas fouetté ! On s'explique que Davies rapporte qu'on le fouetta, et que Rowe ne le rapporte pas ! On s'explique l'obstination des shaxperiens à ne pas rejeter cette tradition, malgré les raisons décisives de Malone, bien qu'elle mît leur héros dans une position fâcheuse et ridicule : un instinct sûr leur disait qu'il y avait quand même là quelque chose de vrai — que nous venons enfin d'expliquer, Mme Stopes aidant ! On s'explique en outre, une fois de plus, l'erreur que les Jordan, etc. avaient fait commettre à Samuel Ireland père — et qu'un « propriétaire » avait répétée en 1828 à Walter Scott : l'aventure de braconnage n'ayant pas eu lieu dans le Warwickshire, la « grange du daim » apparaît plus que jamais une invention du genre de celles qu'on a vues à la fin du chapitre précédent.

Un dernier mot. Mme Stopes écrit que le ton amer

de la pétition suggère l'idée que l'une des parties intéressées peut avoir écrit la « Ballade satirique » et l'avoir fixée à la porte du parc — et que « Shakespeare peut avoir épousé la cause » et « lancé comme une joyeuse réplique l'insinuation de la cotte d'armes qui nous est parvenue associée au vieux Thomas Lucy ». Il dut y avoir là quelque plaisanterie, ajoute Mme Stopes, qui n'échappa point aux hommes du temps.

Remarques pleines de perspicacité — frôlant la vérité d'aussi près que puisse le faire une shaxperienne ! Qu'on substitue Rutland à Shaxper, et ce qui précède s'éclaire encore. Rutland, sans accabler Falstaff-Shaxper, sans attaquer du reste outre mesure un adversaire de sa foi religieuse et de sa foi dramatique, s'en amusa avec son entourage, et trouva dans les incidents de l'aventure une bonne scène de comédie qu'il voila suffisamment ! Elle ne parut d'ailleurs que dans le Folio posthume de 1623, sans avoir jamais été représentée (1)... C'est donc dans une mesure restreinte qu'il faut souscrire à l'hypothèse de Mme Stopes que les hommes du temps saisirent les allusions de la seconde version des *Joyeuses Femmes de Windsor*. — Rutland fut-il l'ami de William Wall et de Rowland Harnage, deux des *coupables* ou des *instigateurs* dénoncés par Thomas Lucy ? Nous n'avons pu rien découvrir à ce sujet ; mais il est clair que le grand dramaturge prit à sa façon leur parti.

\*  
\*  
\*

Il nous reste à reprendre les quatre points que les

(1) Encore une fois, que devient la tradition d'après laquelle la reine Élisabeth voulut voir Falstaff amoureux ? Se borna-t-elle à lire — un an avant de mourir — la version des *Joyeuses Femmes de Windsor* de 1602 ? Il est vrai qu'elle aurait pu voir Falstaff amoureux dans la première version aussi...



baconiens sont parvenus à établir : si l'on rapproche la première scène du dernier acte de *Comme il vous plaira* (de Rutland-Shakespeare), le début du 3<sup>e</sup> acte de *Chaque Homme hors de son caractère* de Benjamin Jonson, les début du 5<sup>e</sup> acte du *Retour du Parnasse* (pièce anonyme), et un fragment du *Ratsei's Ghost*, on se rend compte de ce que devait être l'homme de Stratford. Ces quatre passages confirment pleinement la démonstration que nous venons de faire — et la complètent.

Nous avons vu dans quelles circonstances Rutland marié et (après une courte disgrâce) nommé gouverneur de la forêt de Sherwood, y écrivit en 1599 son admirable pastorale dramatique *Comme il vous plaira*. L'homme de Stratford y apparaît quelques instants dans une courte scène plaisante — et symbolique — sous le nom de *William*. Rutland n'ayant mis en scène, dans cette pièce, que des personnes de son entourage, parmi lesquelles il figure sous les noms de Jaques et de Touchstone, on peut affirmer avec une certitude presque absolue que William Shaxper était là aussi. Il était là, sous le nom de William, confondu dans la domesticité du château de Belvoir. En effet, après la grande alerte de l'année précédente (1598), où il avait consenti à servir de prête-nom à l'édition quarto de *Richard II*, il dût disparaître de Londres. On perd sa trace jusqu'après la mort (1603) de la reine Élisabeth : quoi de plus naturel que Rutland, non soupçonné par la reine, l'eût mis à l'abri en province dans ses propres domaines ?... Ainsi s'expliquerait une des énigmes les plus déroutantes de la biographie du Stratfordien :

(Entrent Touchstone et Awdrie.)

#### TOUCHSTONE

Nous trouverons un moment, Awdrie, patience, aimable Awdrie.

AWDRIE

Ma foi, le prêtre était assez bon, malgré tout ce qu'a dit le vieux gentilhomme.

TOUCHSTONE

Un très méchant Sir Olivier, Awdrie, un très vil gâte-texte (1). Mais, Awdrie, il y a un jeune homme ici dans la forêt qui élève une prétention sur vous.

AWDRIE

Moi, je sais qui c'est ; il n'a aucun droit sur moi au monde. Voici l'homme dont vous parlez.

(Entre William.)

TOUCHSTONE

C'est pour moi manger et boire que de voir un rustre ; par ma foi, nous qui avons de bons esprits, nous avons beaucoup à en répondre. Nous raillerons ; nous ne pouvons nous en empêcher.

WILLIAM

Bonsoir, Audrey (1).

AWDRIE

Dieu vous donne le bonsoir, William.

WILLIAM

Et bonsoir à vous, Monsieur.

TOUCHSTONE

Bonsoir, noble ami. Couvre ta tête, couvre ta tête. Non, je t'en prie, couvre-toi. Quel âge as-tu, l'ami ?

WILLIAM

Vingt-cinq ans, monsieur.

(1) Mar-text. Allusion probable à une querelle religieuse qui avait sévi vers 1590.

(1) William dit Audrey au lieu de Awdrie.

TOUCHSTONE

Un âge mûr. Est-ce ton nom, Guillaume ?

WILLIAM

William, monsieur.

TOUCHSTONE

Un beau nom. Es-tu né dans la Forêt ici ?

WILLIAM

Oui, monsieur, j'en remercie Dieu.

TOUCHSTONE

Remercie Dieu. Une bonne réponse. Es-tu riche ?

WILLIAM

Ma foi, monsieur, assez, assez.

TOUCHSTONE

Assez, assez est bon, très bon, excellemment bon ; et cependant ce n'est pas bon, ce n'est que assez, assez. Es-tu sage ?

WILLIAM

Oui, monsieur, j'ai un plaisant esprit.

TOUCHSTONE

Bien, tu parles bien. Je me rappelle maintenant le proverbe : Le Fou croit qu'il est sage, mais l'homme sage reconnaît qu'il est un Fou. Le philosophe païen, s'il avait le désir de manger un raisin, ouvrirait ses lèvres quand il le plaçait dans sa bouche, voulant dire par là que le raisin est fait pour être mangé et les lèvres pour s'ouvrir. Aimes-tu cette fille ?

WILLIAM

Oui, monsieur.

TOUCHSTONE

Donne-moi ta main. Es-tu instruit ?

WILLIAM

Non, monsieur.

TOUCHSTONE

Alors apprends ceci de moi : avoir c'est avoir. Car c'est une figure de Rhétorique qu'un breuvage versé d'une coupe dans un verre remplit l'un et vide l'autre. Car tous vos écrivains accordent que « ipse » est « lui » : maintenant vous n'êtes pas « ipse », car je suis « lui ».

WILLIAM

Quel « lui » monsieur ?

TOUCHSTONE

« Lui », monsieur, qui doit épouser cette femme. Donc, rustre, abandonnez — ce qui veut dire selon le vulgaire : laissez — la société — ce qui veut dire chez le paysan : la compagnie — de cet être féminin — qui, pour le commun, est : une femme ; ce qui, mis en ensemble, est : abandonne la société de cette femme ; ou bien, rustre, tu péris ; ou, pour que tu comprennes mieux, tu meurs ; ou, c'est-à-dire je te tue, je t'extermine, je transforme ta vie en mort, ta liberté en servitude ; je te traite par le poison, la bastonnade ou le fer ; je te ballotte dans une faction ; je te devance en politique ; je te tue de cent et cinquante manières : donc, tremble et pars.

AWDRIE

Va, bon William.

WILLIAM

Dieu vous garde en joie, monsieur.

Jamais, et pour cause, les shaxperiens n'ont pu saisir à fond *Comme il vous plaira*. Bornons-nous à dire ici que dans cette pastorale dramatique, aussi mystérieuse que fraîche et ravissante, Rutland s'est mis en scène doublé : Jaques est Rutland sentimental et Touchstone (Pierre de touche) Rutland humoristique. Ainsi, Alfred

de Musset est à la fois l'Octave passionné et le Desgenais sceptique de la *Confession d'un Enfant du siècle* ; ainsi encore, dans les *Caprices de Marianne*, comme le révèle la scène poignante du cimetière, et le mot sublime de la fin — un des plus profonds de ce divin Musset ! — Octave et Cœlio sont aussi deux aspects du poète de *Rolla*, de *Une bonne fortune*, de *l'Idylle*. De même qu'Octave s'écrie devant l'urne d'albâtre voilée de Cœlio : « Ma gaieté est comme le masque d'un histrion ; mon cœur est plus vieux qu'elle... » — de même à Jacques qui demande son avis sur Touchstone en ces termes : « Celui-ci n'est-il pas un rare compagnon, monseigneur ? il est excellent en toute chose, et cependant c'est un fou », le vieux duc répond : « Il se sert de sa folie comme du cheval de bois (1), à l'abri duquel il lance ses traits d'esprit. » (Acte V, sc. IV.)

On vient de voir comme il berne d'humoristique façon William. Des baconiens — sans pouvoir non plus tout saisir, puisqu'ils n'ont découvert qu'une demi-vérité — ont cependant fait remarquer avec perspicacité qu'au cours des cinq actes, William n'apparaît que dans LA SEULE SCÈNE QU'ON VIENT DE LIRE — et que cette scène est un HORS-D'ŒUVRE. Elle n'a aucune raison d'être, si ce n'est de faire saisir qu'Awdrye (2) ou Audrey (symbole des pièces de « Shakespeare »!) ne peut véritablement appartenir à un rustre ignorant — mais appartient en réalité à Touchstone, personnage comique,

(1) Animal des réjouissances publiques, mû par des hommes cachés sous la housse. Hamlet en parle aussi. Le cheval de bois était aussi populaire en Angleterre que le sont encore de nos jours les géants de Bruxelles ou de certaines localités du Hainaut.

(2) Ce nom a probablement, comme tant d'autres du théâtre rutlandien un sens caché ; mais nous n'avons pu le découvrir, du moins avec certitude. Avant de hasarder notre hypothèse, nous le soumettons à l'examen des érudits.

raffiné et savant, qui parcourt la forêt en casaque bariolée de « fou de cour ». L'auteur n'a pas douté qu'on n'y vit clair un jour (1) ! Sous le costume de Touchstone — et non sans faire des allusions à ses récents déboires (« Je te ballotte dans une faction, je te devance en politique ») — Rutland est un de ces seigneurs « déguisés » à la mode nationale, tels qu'on en voit encore de nos jours à la cour d'Angleterre, dans certaines fêtes, circulant avec un faux nez et un costume de fantaisie... Voilà ce qu'on ne pouvait soupçonner avant notre découverte ! Mais, laissons ici ce point pour revenir à William : indépendamment de ce que nous avons dit, les baconiens font encore observer que Touchstone refuse d'épouser Awdrie devant un *martext* (prédicateur inepte (2) — que William est un rustre, — un ignorant — salué néanmoins du titre de *gentle* (noble), car il venait d'obtenir une cotte d'armes — qu'il dit « je remercie Dieu », expression que lui prête également Ben Jonson quand il le met en scène — qu'il n'a qu'une fortune de rustre — qu'il est berné — et que (sans compter le nom !) l'ensemble de ces particularités, et quelques autres encore, se rapporte à l'homme de Stratford SEUL !

Tout pesé, nous devons souscrire à ce jugement. Il ne s'agit que d'une silhouette particulière qui, bien que reconnaissable, n'a ni l'ampleur ni la complexité d'un Falstaff ; et l'on s'explique qu'il n'y ait ici aucun de ces

(1) Inscrite d'abord à la Chambre des Libraires en 1600, comme on l'a vu, cette pièce ne fut cependant pas publiée. L'auteur se ravisa donc. *Comme il vous plaira* parut pour la première fois dans le Folio de 1623.

(2) Le sens de *Martext* est bien celui que nous donnons, d'après le dictionnaire de Webster. Mais Rutland écrit *Mar-text* qui signifie aussi *texte corrompu*. Ces jeux de mots et ces intentions abondent dans son œuvre. Traduction : il ne veut pas reconnaître ses pièces dans un mauvais texte provisoire ! Il les retouchera ...

maigres détails relatifs au pays de Stratford — comme en rappellent le gros chevalier et Christophe Sly.

Un personnage qui ressemble étonnamment aussi par maints côtés à Shaxper, c'est le Sogliardo de *Chaque Homme hors de son caractère*, comédie de Benjamin Jonson représentée en 1599 (l'année même où Rutland écrivit *Comme il vous plaira!*) et après que le prête-nom de Stratford venait d'obtenir sa ridicule cotte d'armes! Cette *Satire comique*, qu'on appellerait aujourd'hui *Comédie satirique*, fut jouée au théâtre du Globe par la troupe du lord Chamberlain, et publiée l'année suivante, en 1600, par Nicolas Linge, « telle qu'elle fut d'abord composée », porte le titre. Elle aurait donc subi des changements à la scène. Pourquoi? Et lesquels? On l'ignore. Elle semble d'ailleurs n'avoir pas eu beaucoup de représentations, malgré son indiscutable valeur. Quand on la lit avec soin, on voit qu'elle n'est pas seulement remplie d'allusions plus ou moins voilées : elle ne semble guère constituer qu'une continuelle allusion — comme du reste maintes productions de Ben Jonson... Son seul prologue de seize pages en dit long — et l'on est tenté de se demander si on l'a bien « telle qu'elle fut d'abord composée », si l'auteur n'y a pas fait au contraire des changements pour la rendre moins transparente, moins dure et moins indiscreète... Telle que nous la connaissons, elle laisse entrevoir bien des choses; et son titre seul, à cause du mot *hors*, est significatif. Quant au nom italien de Sogliardo, il évoque ce qu'il y a de plus vil. Écoutons maintenant ce personnage :

(Sogliardo, Puntarvolo et Carlo se promènent ensemble.)

#### SOGLIARDO

Non, je l'aurai, je suis résolu à cela. Par ce parchemin, gentilshommes, j'ai eu tant de peine chez les hérauts là-bas-

vous ne me croiriez pas ! ils parlent le plus singulier langage, et appliquent à un homme pour son argent les termes plus difficiles que vous puissiez jamais connaître.

CARLO

Mais avez-vous les armes ? avez-vous les armes ?

SOGLIARDO

Ma foi, je remercie Dieu, je peux écrire (1) moi-même gentilhomme, voici ma patente, elle me coûte trente livres en ce moment.

PUNTARVOLO

Une très belle cotte, bien garnie et couverte d'armoiries.

SOGLIARDO

Non, elle a autant de variété de couleurs que vous en avez vu à une cotte ; comment trouvez-vous le cimier, monsieur ?

PUNTARVOLO

Je ne sais pas bien, qu'est-ce ?

SOGLIARDO

Ma foi, Monsieur, c'est votre sanglier (2) sans tête, rampant. Un sanglier sans tête, c'est très rare !

CARLO

Oui, et rampant aussi ! Ma foi, je loue l'esprit du héraut, il l'a bien deviné : un pourceau sans tête, sans cervelle, sans esprit, quelqu'un vraiment qui rampe vers la noblesse. Vous pouvez blasonner le reste, seigneur, n'est-ce pas ?

(1) Ben Jonson ignorait alors — s'il l'a jamais su ! — que Shaxper ne savait même pas écrire : nous croyons qu'il ne l'a connu que momentanément.

(2) On a dit que Puntarvolo est une image altérée de Bacon. Une chose certaine, c'est que Bacon avait un sanglier dans ses armoiries.



SOGLIARDO

Oh ! oui, je l'ai ici par écrit en projet ; il me coûte deux shillings d'ornement (1).

CARLO

Laissez voir, laissez voir.

PUNTARVOLO

C'est le plus vil, sot, absurde, risible et ridicule écusson que jamais cet œil contempla. — Sauvez-vous, bon monsieur Fastidious.

CARLO

Silence, bon chevalier ; allez, allez.

SOGLIARDO (lisant)

Gyrony de huit pièces ; azur et gueules ; entre trois plaques, un chevron granuleux marqueté, or, vert et hermine ; sur un chef d'argent, entre deux anneaux d'or, une tête de sanglier convenable.

CARLO

Comment cela ? sur un chef d'argent ?

SOGLIARDO (lisant)

Sur un chef d'argent, une tête de sanglier convenable, entre deux anneaux d'or.

CARLO

Parbleu, c'est une joue de porc et des boudins sur un fond d'étain.

SOGLIARDO

Comment les aimez-vous, signor ?

PUNTARVOLO

Que la devise soit « Non sans moutarde » ; votre cimier est très rare, monsieur.

(1) Il y a là un mot à double sens. « Trickking » signifie à la fois ornement et artifice.

Dans cette scène, l'honnête Benjamin Jonson raille de façon assez bourrue l'octroi du titre d'écuyer au Stratfordien. Tout y est. D'abord, l'homme n'a aucun mérite : Sogliardo. Dans son ignorance, il n'a rien compris au langage des hérauts. Un sanglier sans tête qui rampe : Jonson lance ainsi adroitement une pierre dans le jardin de Bacon, dont les armoiries portaient un sanglier — et qui, avant de se séparer du comte d'Essex, avait certainement contribué à faire obtenir la modeste concession du collègue des hérauts. Ben Jonson ne pouvait railer directement ses propres amis et protecteurs ; mais on sent ici comme dans toute la pièce, qu'il ne peut les approuver et qu'il se contient à peine. Le prologue surtout semble le dire assez ! Et le coup est double : Shaxper-Falstaff était l'hôte de la taverne de la Tête de Sanglier ; et l'on se souvient que le prince Hal s'informe de lui à Bardolf en ces termes : « Le vieux sanglier est-il toujours dans sa vieille bauge » ? Enfin, la plaisante devise faisant remarquer que le porc (Sogliardo lui-même ?) ou le sanglier et les boudins ne doivent pas être mangés « sans moutarde », est une satire aussi directe que possible de la devise qu'avaient trouvée pour Shaxper les mystificateurs du Conseil héraldique : « Non sans droit ! » (1).

On pourrait tirer d'autres allusions de la pièce. Mais celles-ci suffisent amplement. Tout porte d'ailleurs à croire que Jonson en supprima plusieurs, quand il publia sa pièce en 1600 : sinon, pourquoi eût-il inscrit sur le titre : « telle qu'elle fut d'abord composée » ?... On y

(1) La devise du titre d'écuyer conféré à Shaxper fut, comme il arrive souvent, écrite dans une langue étrangère. On choisit le français. La voici dans l'orthographe du temps : « Non sanz droict ». — M. Sidney Lee la reproduit en lettres dorées, avec l'écu, sur la couverture de *Une Vie de William Shakespeare* ! Nous ne croyons pas que l'histoire entière offre une autre mystification aussi colossale !

avait donc entendu autre chose encore, l'année précédente, lors de sa première (et probablement unique) représentation ? Ce n'étaient pourtant pas, ici, les acteurs qui avaient fait des additions de leur propre chef ! Ben Jonson jugea sans doute qu'il était allé trop loin — ou peut-être le pria-t-on amicalement d'effacer quelques traits. Sinon, encore une fois, pourquoi les mots « telle qu'elle fut d'abord composée » ? Jonson prenait à tout hasard une précaution ; mais aujourd'hui, cette précaution même le trahit. — Ajoutons, pour en finir avec *Chaque Homme hors de son caractère*, que Sordido, frère de Sogliardo, qui porte aussi un nom italien aussi caractéristique que son rôle même, pourrait bien être une silhouette de Gilbert Shaxper, sur qui l'on n'a en somme aucun renseignement.

Mais il est une autre pièce de Benjamin Jonson où l'on trouve encore l'homme de Stratford. C'est cette célèbre comédie *Chaque Homme selon son caractère*, qui précéda *Chaque Homme hors de son caractère* — et fut la première œuvre de l'Aristophane et du Plaute anglais. L'histoire en semble assez curieuse. Jouée en 1595 ou en 1596 au théâtre de la Rose, dirigé par Henslowe et Aleyn, elle fut reprise en 1598 (1) au théâtre du Globe, avec de notables changements de noms et de scènes.

Un quarto de la première édition parut en 1603 : nous n'avons pu nous le procurer sur le continent. Quant à la version de 1598, elle ne parut qu'en 1616. Ne fut-elle pas retouchée aussi pendant un laps de temps pareil ? On ne sait. Quoi qu'il en soit, telle qu'on l'a, on y saisit dans le capitaine Bobadill des ressemblances frappantes avec le *chevalier* Falstaff et avec Christophe Sly. Au premier acte (scène IV) Bobadill, bretteur fanfa-

(1) C'est dans cette pièce, comme on l'a vu, que « Shakespeare » tint un rôle en 1598.

ron, apparaît absolument comme Sly dans le prologue de la *Mégère apprivoisée* : s'éveillant sur un banc où il a dormi chez le porteur d'eau Olivier Cob, après avoir trop bu la veille, ses premières paroles sont presque mot à mot celles de Sly s'éveillant dans la chambre du lord : « Un verre de petite bière, gentille hôtesse » ; et ses fanfaronnades, ses amusants récits d'exploits extraordinaires, puis la façon dont il explique à Knowell pourquoi Downright a pu le battre (acte IV, scène v), évoquent le souvenir de Falstaff — dépeint par une autre main, et dégagé des « complexités » que nous avons expliquées.

Certes, Sogliardo seul suffirait à nous édifier. Mais les baconiens ont-ils insisté comme il l'aurait fallu sur Bobadill ?

Examinons maintenant le *Retour du Parnasse*, trilogie satirique jouée en 1601 à l'Université de Cambridge par des étudiants, — et imprimée en 1606 sous le titre (que nous traduisons) de : *Le Retour du Parnasse ou le Fouet de la Simonie, publiquement joué par les étudiants du Collège Saint-Jean de Cambridge*. Nous avons dit que l'évêque Hall passe pour en être l'auteur. C'est une sorte de « revue » plaisante des choses du temps. Au commencement du cinquième acte, un des personnages, Studioso, s'adressant à un autre qui porte le nom de Philomusus (ami des Muses), s'écrie :

« Mais n'est-il pas étrange que ces singes bouffons veulent estimer des écrivains pauvres à une valeur mercenaire ? Vil monde qui les élève à une haute condition et nous refoule dans une vulgaire pauvreté ! L'Angleterre produit de ces orgueilleux vagabonds portant d'un air sérieux leurs fardeaux sur le dos, dont les coursiers parcourent les rues où on les contemple, vêtus de leurs brillants habits de satin, et avec des pages au service de leur seigneurie : en débitant des mots que les

meilleurs esprits ont assemblés, ils achètent des terres, et sont maintenant faits écuyers ! »

A quoi Philomusus répond simplement :

« Bien qu'ils semblent n'avoir eu auparavant tout au plus qu'une fortune de parade et des railleries méprisantes. »

M. Durning-Lawrence demande : Qui, à cette époque parmi les bouffons, si ce n'est « Shakespeare », achetait des terres et obtenait le nom de « singe bouffon » (*mimick ape*) ? Qui se promenait avec un page ? Falstaff, avons-nous vu ! Enfin, qui débitait des mots dus à de meilleurs esprits ? L'ensemble de ces traits ne se rapportait qu'à un seul homme dans la ville alors assez petite de Londres, qui n'avait que 180.000 habitants ; et sa fortune soudaine, toute relative qu'elle fût, semblait considérable aux yeux d'auteurs qui végétaient dans la gêne ; et, en tout cas, qui ne pouvaient se l'expliquer (1).

Ce qui prouve encore — ajoute M. Durning-Lawrence — que les « mots débités dus à de meilleurs esprits » visaient Shaxper, c'est la brochure du *Ratsei's Ghost* ; (Le Fantôme de Ratsei, réimprimée par Halliwell-Phillips dans sa grande *Esquisse d'une Vie de Shakespeare* (1889, volume I, page 325). Gamaliel Ratsei ou Ratsey, légendaire à cette époque, comme devait l'être plus tard en France le fameux Cartouche, était originaire du Lincolnshire. Il s'enrôla en 1600 dans l'armée de Sir Charles Blount et fit la campagne d'Irlande. A son retour en Angleterre, il recommença sa vie aventureuse, fut pris, s'échappa de prison, gagna le Northamptonshire, s'y rendit célèbre par son audace, sa générosité

(1) Il y a dans le *Retour du Parnasse* d'autres traits qui visent certainement Rutland-Shakespeare : par contraste, ils montrent d'autant mieux que les précédents s'adressent au Stratfordien !

envers les pauvres, et se livrait à ses exploits avec sa bande, le visage couvert d'un masque hideux. Trahi par deux des siens, il fut exécuté à Bedford le 28 mars 1605. La brochure dont nous venons de parler parut sans nom d'auteur, à une date qu'on n'a pu déterminer exactement; mais elle fut inscrite à la Chambre des Libraires le 31 mai 1605. Il n'en existe plus qu'un exemplaire original qui, après avoir appartenu à la Bibliothèque du comte Spenser, à Althorp, se trouve actuellement à la bibliothèque John Rylands de Manchester.

D'après cette brochure, Ratsey ayant rencontré une troupe d'acteurs les força à lui donner — à lui et à ses hommes — une représentation. Fut-elle gratuite? On ne le dit pas. Mais la représentation finie, Ratsey se serait adressé à l'un des chefs de ces pauvres acteurs et lui aurait tenu le singulier langage que voici :

« Et pour toi, maraud, tu as bon air en scène ; je pense que tu obscurcis ton mérite en jouant en province. Gagne Londres ; si un homme venait à mourir, on aurait grand besoin d'un tel que toi. Il n'y en aurait aucun, à mon avis, plus capable que toi de remplir ces rôles. Telle est mon opinion sur toi, aussi oserais-je risquer tout l'argent de ma bourse sur ta tête pour jouer Hamlet avec lui (?) par gageure. Là, tu apprendras à devenir frugal, car les acteurs ne furent jamais aussi économes qu'ils le sont maintenant autour de Londres, et tu te nourriras sur tout homme sans laisser aucun se nourrir sur toi ; ta main restera étrangère à ta poche, ton cœur lent à accomplir les promesses de ta langue, et quand tu sentiras ta bourse bien garnie, achète-toi quelque terre de seigneur dans le pays ; et que, fatigué de jouer, ton argent puisse te conduire à la dignité et à la réputation ; alors tu n'auras besoin de l'aide d'aucun homme, ni de ceux qui t'auront fait auparavant débiter leurs écrits sur la scène. »

Nous ne saurions dire combien ce langage d'un voleur

de grand chemin nous cause de surprise ! Il est vrai que tout est surprenant dans la biographie du Stratfordien. Personne ne supposera qu'un sténographe fût présent pour recueillir ces paroles ; et comme elles n'ont pu être dictées et moins encore transcrites par Shaxper lui-même ou par un témoin de cette scène étonnante, nous devons au moins douter qu'elles soient littéralement reproduites. Dira-t-on que l'auteur n'en garantit que le sens ? Soit. Mais ce sens, de qui le tenait-il ? Il néglige de nous l'apprendre ! Tout fait craindre qu'il n'ait eu ses raisons pour cela. — Oh ! tout est bien combiné pour le but visé ! Cela dit, que penser d'un chef de brigands qui a cette préoccupation de conseiller à un acteur de se rendre dans la capitale — et qui envisage même l'éventualité de la mort d'un acteur qu'il faudra remplacer ? Qu'on est en outre étonné de voir citer ici *Hamlet* ! (L'ancien, sans nul doute ? la version perdue d'un auteur qu'on a supposé être Thomas Kyd ?) Et que dire de l'excellente opinion qu'a ce chef de brigands du modeste acteur, au point qu'il risquerait sur sa tête tout ce qu'il possède ? La prédiction ne s'est guère réalisée ! Shaxper, à Londres, de l'avis même de ses partisans, ne fut qu'un acteur modeste — plus modeste encore qu'on ne l'avoue !.. Enfin, dans ce discours si bien calculé, Ratsey donne au « maraud » des conseils de frugalité, d'économie, et d'autres qui sont moins bons : non seulement il l'engage cyniquement à vivre aux dépens d'autrui (à pratiquer l'usure, affirme même M. Durning-Lawrence !) mais à ne pas se hâter de tenir ses promesses,

Moyennant quoi votre salaire  
Sera force reliefs de toutes les façons,  
Os de poulets, os de pigeons,

— sans parler d'autres avantages plus considérables que

ceux qu'énumère le chien de La Fontaine. Ici, c'est le loup qui conseille !

Le « chien » déjà se forge une félicité  
Qui le fait pleurer de tendresse.

Chemin faisant, et pour cause, il ne vit pas le cou du loup pelé : le conseillé, qu'on n'en doute pas, allait devenir (ou redevenir !) un loup aussi ; la rencontre n'était nullement fortuite, et l'on dit que les loups ne se mangent pas entre eux. Ceux-ci devaient plutôt s'entendre !

Tout cela, dit le baconien M. Durning-Lawrence, vise aussi certainement le Stratfordien que le passage du *Retour du Parnasse* : seul, l'homme de Stratford vivait ainsi aux dépens d'autrui (sans être toutefois « frugal » pour la cause !), ne tenait pas ses promesses, fut acteur, acheta des terres, etc., etc. C'est aussi l'avis du shaxperien Halliwell-Phillipps, et cet avis pèse ici d'un poids énorme. Quant à M. Sidney Lee, sans aller aussi loin que son savant prédécesseur, il fait cependant un précieux aveu qui nous suffit : « que le biographe de Ratsey ait sciemment ou non identifié l'auditeur du voleur de grand chemin avec Shakespeare, ce fut le genre de conduite prosaïque indiqué par Ratsey que Shakespeare suivit littéralement (1). » Dans la fin de cette phrase, M. Lee arrache sans y songer l'auréole de « Shakespeare » ! Et encore (page 206) : « Selon l'auteur du *Fantôme de Ratsey*, l'acteur qui peut bien avoir été Shakespeare... »

Cela suffit ! Nous regrettons naturellement que M. Lee n'aille pas plus loin encore ; mais cela suffit !

Nous sommes ici d'accord avec les shaxperiens et les

(1) *A Life* p. 193.



baconiens. Unanimité trop rare pour qu'on ne la souligne pas. *Consensus omnium!*

Mais, cet accord une fois marqué, nous allons plus loin non seulement que M. Lee, mais que Halliwell-Phillipps et M. Durning-Lawrence eux-mêmes : le passage du *Fantôme de Ratsey* se rapporte bien mieux encore à Shaxper de Stratford que ces trois érudits ne le pensent ! Des brochures de ce genre ne se font pas toutes seules — ni sans raison. Les initiés aux choses de l'histoire et des lettres le savent ! Et des prophéties aussi claires — malgré quelques altérations voulues — ne peuvent avoir été faites qu'après coup. N'est-ce pas d'ailleurs beaucoup plus sûr ? Il en va de cette brochure comme du *Rêve d'un bon cœur* de Henry Chettle : elle prouve trop ! Qu'elle ait été faite sous l'inspiration du clan d'Essex ou du principal intéressé pour détourner certains soupçons tout en légitimant le rôle de prête-nom que joua le Stratfordien, peu importe : une chose certaine, quand on la rapproche de tout ce que nous avons établi, c'est que Shaxper-Falstaff eut avec Ratsey, des rapports plus étroits que n'a voulu le dire l'auteur inconnu du *Fantôme* — et qu'on les explique d'une façon avouable, de crainte qu'ils ne vinsent à être expliqués d'une autre façon par quelque contemporain indiscret ! Peut-être est-ce un pauvre chien affamé qui a rencontré une bande de loups, ce qui peut arriver au plus honnête chien — et a hurlé avec eux. On sait qu'une malheureuse qui est sortie d'un lieu suspect, ne peut se défendre de raconter aux personnes qui ne lui demandent rien, qu'elle l'a entrevu un jour, bien malgré elle, par le plus singulier des hasards... Nous avons pu faire maintes remarques analogues touchant certains membres de la Chambre des Représentants qui — Dieu merci ! — n'avaient pas trempé non plus dans les fraudes

électorales ni dans telles affaires véreuses, mais qui, par une fâcheuse fatalité, en avaient seulement été les témoins, les acteurs involontaires. Toutes les délicatesses de la charité véritable ne sont parfois pas de trop dans des circonstances pareilles ; mais M. Sidney Lee, qui les possède certainement, n'a pas même eu besoin d'y recourir : sa candeur — et son aveuglement — l'empêchent en l'occurrence de songer à de si tristes choses. Il vit dans des sphères trop sereines. Aucun doute ne l'effleure. *Beati possidentes !* Bienheureux ceux qui possèdent la certitude ! Pourvu qu'on s'y confine les yeux fermés, le sanctuaire de Stratford donne des félicités célestes. Qui parle de grand chemin ? Shaxper s'est simplement promené, comme tout le monde, sur la route d'Oxford et de High Wycombe. A défaut de documents, M. Lee était là. Il l'a vu. C'était en 1585. Il s'en souvient comme d'hier ! Mais, par contre, Riccoboni pourrait bien n'être qu'un mythe. Qui donc a lu le livre qu'il passe pour avoir écrit ? Oldys et Cibber ne sont-ils pas suspects ? Rowe, Aubrey, Dowdall et les autres exagèrent parfois sans doute. Malone lui-même a eu tort de nous contredire sur quelques points. Les doutes de Coleridge, de Dickens, de Hart, de Nathaniel Holmes et de vingt autres, doivent être des lubies ! Et c'est par hasard qu'on donnait à Shaxper le sobriquet de Falstaff dans l'entourage du comte de Southampton : il y a des coïncidences si singulières ! Mieux vaut ne pas insister sur cet insignifiant détail. Quant à tous ces documents lus de près et méticuleusement rapprochés qu'interprètent si curieusement de méchants baconiens, et sur l'interprétation desquels certains rutlandiens plus méchants encore viennent renchérir, nous préférons n'y pas chercher ainsi malice. Dérange qui veut à ce point les idées reçues : pour des esprits respectueux des saines tradi-

tions, il est plus simple de croire tout bonnement que Romulus fonda Rome en 753 avant notre ère ; qu'Allah dicta le Coran à Mahomet en 622 ; qu'un jour saint Luc vint peindre le portrait de la Vierge sans se servir de la main de Van Eyck, comme l'insinuent des malintentionnés ; que Mathieu Laensbergh se mit à composer à Liège vers 1632 des almanachs pour tous les siècles futurs, jusqu'à une vallée de Josaphat, plus éloignée que celle de Schaerbeek ; que Rubens jetait en l'air des pots de couleur qui retombaient par miracle sur la toile, précisément comme il le fallait pour produire ses œuvres merveilleuses ; et que, chose non moins naturelle, Shaxper apprit à l'école primaire toutes les langues et quelques autres encore, mais négligea par distraction ou originalité d'apprendre à écrire, ce qui ne l'empêcha pas, tant le génie peut tout (non moins ingénieux que saint Denis décapité traversant la Seine à la nage avec sa tête entre ses dents) de composer quand même deux poèmes, un volume de sonnets et une trentaine de drames qui feraient bonne figure à côté des productions de bien des académiciens officiels ou non...

Sans être absolument indispensables, les extraits que nous venons d'examiner confirment ce que nous avons dit de Falstaff et de Sly.

Certes, d'autres points de la biographie du Stratfordien ne sont pas connus autant qu'on le voudrait. Mais on en sait à la rigueur assez maintenant : inexplicables, bizarres, incohérents et obscurs dans le faux jour nébuleux de l'illusion stratfordienne, ces points s'ordonnent et s'éclairent à la lumière de notre point de vue.

On s'explique que Shaxper semble bien avoir quitté Londres après la publication (sous son pseudonyme modifié) du second quarto de *Richard II*, 1598. Peut-être s'éloigna-t-il à la fin de cette année ; peut-être au

commencement de 1599 — année où fut enregistré l'octroi de la cotte d'armes. Il est possible que ses puissants protecteurs lui aient fait parvenir en province les risibles insignes de son titre d'écuyer. Était-il momentanément retourné à Stratford ? C'est encore possible, car dans les *Documents mêlés des Registres de la Corporation de Stratford*, à la date du 4 février 1599, on trouve, dit M. D. H. Lambert, un Détail des quantités de blé et de malt possédées par les habitants du quartier de Stratford où se trouvait la maison de la Nouvelle Place que « Shakespeare » venait d'acheter (1) — et on y voit figurer le nom de « Wm. Shackespere » avec ceux de Frauncys Smythe, Sir John Coke, Thomas Dyxon, Thomas Barber, Mychaell Hare, Mr. Bifielde, Hughe Aynger, Thomas Badsey, Sir John Rogers, Wm. Emmettes, Mr. Aspinall et Julij Shawe : « Wm. Shackespere » possède dix « quarters » de blé et de malt. Mais ce document ne prouve pas nécessairement que le Stratfordien fût présent; d'autant moins que le compte se rapporte à l'année 1597 : c'était sans doute ce qu'on appelle aujourd'hui un règlement de compte, en vue du prélèvement des taxes ou de la dîme. — Peut-être, au lieu de retourner à Stratford (ou après y avoir fait une courte apparition), il accompagna ou précéda à Belvoir le comte de Rutland qui, rentré en grâce, venait d'être nommé gouverneur de la forêt de Sherwood, d'épouser Elisabeth Sidney, et allait composer *Comme il vous plaira* sous les magnifiques ombrages de ses solitudes natales...

(1) M. D. H. Lambert : *Shakespeare Documents*, p. 32. Dans ce livre, publié en 1904, M. Lambert se borne à reproduire, sans commentaires, les documents se rapportant à Shaxper (et à Shakespeare). Le résultat est édifiant — et justifie pleinement ce que nous avons établi : qu'on n'a pas écrit un mot sur Shaxper de son vivant !

On est réduit aux conjectures. Une chose certaine, c'est que, le danger passé — ou tout au moins les soupçons de la reine endormis — on revoit Shaxper à Londres en 1600 : cette année un document judiciaire nous apprend qu'il poursuivit un certain John Clayton, de Londres, qui lui devait 7 livres. — On va voir qu'en dehors de son testament écrit par Francis Collyns, le clerc de Stratford, les rares documents qu'on possède sur lui ne sont relatifs qu'à des procès (et à quels procès !), à des ventes de grain et de malt ou drèche de brasserie, et à quelques achats de biens.

Après le procès Clayton, on perd de nouveau sa trace jusqu'au 1<sup>er</sup> mai 1602, jour où il achète 107 acres de terre à William Combe.

Pendant ces deux années, et surtout pendant toute la terrible année de 1601 qui vit la conspiration et l'exécution de Robert Devereux comte d'Essex, on perd complètement sa trace. Que devint-il ? Le 8 septembre de cette année, les actes d'état civil de Stratford portent ces mots : « Burial, 1601, september 8, Mr Johanes Shakspear » (Enterrement, 1601, 8 septembre, M. John Shakspear). Rien n'indique que William fût présent aux funérailles de son père ; — et nous devons faire remarquer en passant qu'à ce moment où il aurait été au comble de la renommée, d'après les romanciers de l'école stratfordienne, on orthographiait encore le nom de son père « Shakspear », comme on orthographiait deux ans auparavant le sien propre « Shakespere », comme on orthographiera en 1608 celui de sa mère, quand elle mourra, « Mayry Shaxpere, wydowe » (Marie Shaxpere, veuve) — et comme on orthographiera encore le sien lors de son décès, le 25 avril 1616, « Will. Shackspeare » ! Jamais, à Stratford, on n'employa la forme « Shakespeare » ou « Shake-speare » !... S'explique-t-on

maintenant pourquoi le clerc ou les clercs de Stratford écrivaient au hasard un nom qui n'avait pas d'orthographe consacrée ? Toutes les choses sont habilement voilées dans les soi-disant biographies de Shaxper ! — Nous fermons la parenthèse pour revenir à notre question : Que devint-il ? Dans notre second article de la *Grande Revue* de Paris, le 25 juin 1909 (1), nous écrivions : « Est-ce Shaxper ou Rutland qui conspira à Drury House avec d'Essex et les autres, au lendemain de la nouvelle disgrâce définitive de l'ancien favori ? Est-ce Shaxper ou Rutland qui marchait bravement, le dimanche matin 8 février 1601, à la tête de 280 conspirateurs, l'épée à la main ? Est-ce Shaxper ou Rutland qui faillit monter avec d'Essex sur l'échafaud le 25 février, et qui ne fut sauvé que grâce à l'intercession d'un oncle puissant, en considération de sa jeunesse (2), et moyennant d'ailleurs trente mille livres d'amende, somme énorme, pour l'époque surtout ? Où donc se terrait Shaxper, sur lequel on n'a plus même de vague indice pendant cette période terrible (3) ?... » Répondre avec précision est impossible. Il se terrait certainement quelque part. Mais où ?... Il est possible, ainsi que semble le révéler *Comme il vous plaira*, qu'il fût confondu, sous le nom de William dans la domesticité du château de Bel-

(1) Nos trois études ont paru dans la *Grande Revue* le 10 mai, le 25 juin et le 25 juillet 1909. Le 10 septembre suivant, on peut lire (p. 218) notre lettre à M. le comte de Lalaing, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Belgique à Londres — et la réponse de M. le comte de Lalaing nous annonçant que M. le marquis de Salisbury, possesseur actuel du château de Hatfield, nous autorise à lire et à photographier les documents qui se trouvent dans les archives. Le château de Hatfield était jadis, avec ceux de Belvoir et de Longleat, la propriété des Rutlands.

(2) Rutland avait alors vingt-quatre ans et quatre mois.

(3) En nous citant, nous avons changé quelques mots, en vue d'une plus grande précision.

voir : chacun sait qu'en Angleterre, on est mieux à l'abri qu'ailleurs dans un domicile, et que dans les hôtels, loin de vous faire remplir une formule comme sur le continent, on ne demande même pas votre nom. Mais ce n'est qu'une hypothèse — toute vraisemblable qu'elle paraisse. Si Shaxper se cacha vraiment à Belvoir, ce dut être vers cette époque. Il se peut aussi que Rutland l'y ait retrouvé en 1599; il se peut que Shaxper y soit demeuré seul, nous voulons dire en l'absence du jeune comte qui, après le procès du mois de février 1601, fut gardé un an à vue au château d'Uffington, chez l'oncle qui l'avait sauvé; il se peut enfin que Rutland l'ait mis en scène à titre de hors-d'œuvre symbolique, sans qu'il fût, comme les autres personnages, dans les retraites de Sherwood... Quoi qu'il en soit, Shaxper n'a pas laissé l'ombre d'une trace durant cette période.

Mais on le voit reparaître le 1<sup>er</sup> mai 1602. Un acte portant cette date établit qu'il acheta à William Combe de Warwick et à John Combe de Stratford 107 acres de terre arable, sis dans les champs du vieux Stratford — mais on n'est pas certain non plus qu'il fût présent, car l'acte porte que la cession fut faite, en son nom, à son frère Gilbert Shaxper, devant cinq témoins : Anthony Nasshe, John Nasshe, William Sheldon, Humfrey Maynwaringe et Rychard Mason. Les deux Combe seuls ont signé...

Du 1<sup>er</sup> mai 1602 à la fin du mois de mai 1604, on perd encore sa trace — et, à cette dernière date (celle où parut le second et sublime *Hamlet!*...) on ne retrouve le Stratfordien qu'à propos d'un procès qu'il poussa impitoyablement contre un habitant de Stratford, Philip Rogers, pour la somme de une livre, quinze shillings et 10 deniers — une trentaine de francs. Ainsi, dépouillée de tous ses voiles trompeurs, la biographie du Stratfor-

dien maître d'un petit pécule, n'a plus d'autres points de repère que quelques achats, des comptes de malt et de blé, des actes d'usure et des poursuites judiciaires aussi mesquines qu'inhumaines ! Et c'est après avoir adroitement dissimulé ces choses, dont nous étalons la misère triviale à tous les yeux, que certains grands prêtres de Stratford — ou des chapelles érigées sur le continent — osent écrire, croyant donner le change, que Shaxper fut un homme d'affaires avisé, comme d'autres grands génies ! Certes, Rubens, Voltaire, Gluck, Goethe, Walter Scott, Hugo, Balzac, par exemple, furent des hommes d'affaires en un sens ; mais, de grâce, n'insultons pas ces dieux en faisant des rapprochements pareils ! Il n'y a rien de commun entre l'homme de génie gouvernant habilement une fortune qu'il a gagnée, et qui est parfois nécessaire à l'élaboration d'un chef-d'œuvre que tous les trésors de la terre ne sauraient remplacer, et l'usurier féroce qui poursuit ses victimes jusqu'à les faire mettre en prison pour le seul plaisir de se venger ! Car si nous passons sans transition du procès Rogers au double procès que le Stratfordien intenta en 1609-1610 à John Addenbroke et à Thomas Horneby, que faut-il en dire ? Abbenbroke, insolvable, s'étant sauvé, Shaxper fit incarcérer sans pitié Horneby qui avait commis l'imprudence de répondre pour lui.

Halliwell-Phillipps s'étonne de ce fait (1) — que n'a pas connu Malone. M. Sidney Lee (2) le rapporte brièvement, sans commentaire !... Quant à Richard Grant White, il ne peut s'empêcher d'écrire :

(1) *Outlines*, vol. II, p. 77 à 80.

(2) *A Life* p. 213. Les noms de Rogers, d'Addenbroke et de Horneby ne figurent même pas à l'index de son gros livre ! Cet index a pourtant 32 pages à doubles colonnes ! M. Lee ne désire sans doute pas attirer l'attention sur des traits pareils : nous le comprenons !...



« La poursuite d'un homme ruiné, par amour de l'emprisonner et puis de le priver à la fois du pouvoir d'acquitter ses dettes, subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille est un incident de la vie de Shakespeare qui a besoin d'être considéré d'après l'usage du temps et de la région pour que nous puissions le considérer avec calme ; avec satisfaction, c'est impossible. »

Et n'y comprenant rien, White ajoute :

« Le biographe de Shakespeare doit reproduire ces faits parce que les archéologues littéraires les ont déterrés et produits comme des particularités inédites de la vie de Shakespeare. Nous avons faim et nous recevons ces cosses ; nous ouvrons nos bouches pour avoir des aliments, et nous nous brisons les dents contre ces pierres. »

Cela est fort bien dit. Il s'agit cependant de faits indiscutables ! On ne se les explique naturellement pas lorsqu'on a l'auteur d'*Hamlet* en vue ; mais avec l'homme de Stratford, il en est autrement ! Et maintenant, loin de songer à tant de mots admirables qu'on trouve dans *Cymbeline*, écrit au moment où Horneby était sauvagement jeté en prison sans pitié pour sa femme et ses enfants, loin de songer, par exemple, au chant funéraire poignant de Guiderius et d'Arviragus devant le corps inerte d'Imogène qu'ils croient morte : « Ne crains plus la chaleur du soleil ni les rages du furieux hiver ; toi, tu as fini ta tâche terrestre, tu as quitté la maison et touché tes gages : heureux garçons et filles doivent tous, comme les ramoneurs, venir à la poussière. Ne crains plus le dédain des grands, tu es hors de l'atteinte des coups du tyran, ne te soucie plus de t'habiller ni de te nourrir ; pour toi, le roseau est comme le chêne : le sceptre, le savoir, le remède doivent tous suivre celle-ci, et venir à la poussière (1) ; etc. »

(1) Fear no more the heat o'the sun,  
Nor the furious winter's rages, etc. ;

— au lieu d'évoquer ces accents d'une sublimité si simple et si touchante, surtout dans le texte original, la pensée se rapporte invinciblement, maintenant que la vérité est connue, vers le Falstaff-Shaxper du premier *Henri IV*. Rutland l'a bien vu ! Nous croyons l'entendre s'acharner avec fureur sur le malheureux Horneby, comme il s'acharne sur les pèlerins qu'il dévalise avec sa bande : « Frappez, crie-t-il à ses dignes acolytes, abattez-les ! coupez la gorge des vilains : ah ! chenilles bâtardes ! coquins gras de lard ! Ils haïssent notre jeunesse ! Abattez-les, dépouillez-les ! » Et comme les assaillis crient : « Oh, nous sommes perdus, nous et les nôtres, pour jamais ! » Falstaff-Shaxper reprend avec plus de rage et de grossièreté encore : « A la potence ! coquins pansus, êtes-vous perdus ? Non, vous, gros rustaud, je voudrais que vos provisions fussent ici ! Vous êtes de grands jurés, n'est-ce pas ? nous vous ferons jurer sur ma foi ! »

Certes, ces paroles — où l'on sent l'angoisse d'une lâcheté furieuse — sont d'une époque où la violence des passions restait étonnante, comme l'attestent surabondamment les *Mémoires* de Benvenuto Cellini (1) lui-même, la *Vie des Dames illustres*, la *Vie des Dames galantes* et la *Vie des hommes illustres* de l'abbé Pierre de Bourdeille de Brantôme, ou les terribles *Commentaires* de Blaise de Montluc, ou bien encore ce que dit Hippolyte Taine (2) des colères de celui qu'Elisabeth appelait le « joyau de son règne », l'aimable Sir Philip Sidney lui-même, le pastoral auteur de l'*Arcadie*. L'homme de Stratford était donc bien de son temps ! Mais, encore une fois, peut-on concilier ces mesquineries de cynique et joviale méchanceté avec les généreux élans de sensi-

(1) Traduits de l'italien en 1827 et en 1842.

(2) *Histoire de la Littér. angl.*, t. I.

bilité que révèlent notamment *Hamlet*, *Cymbeline* et la *Tempête* ! Insister serait faire injure au bon sens.

Nous avons dû anticiper un peu.

Le 24 juillet 1605, on trouve dans les Registres du Musée de Stratford le louage d'une moitié des dîmes de Welcombe et Bishopton, deux hameaux du Vieux Stratford : il y est question d'une location de terres et d'une dîme de laine d'agneau, où interviennent notamment « Wm Shakespear » et Raffe Husband. — Toujours pas de signatures !...

Puis viennent, les années suivantes, quelques autres actes du même genre — parmi lesquels les deux actes de 1613 dont nous avons parlé à propos des soi-disant signatures.

Un de ces actes réclame une attention spéciale. Il montre combien Shaxper était un madré personnage. En 1614, William Combes — fils de l'usurier John Combes — et un ami tentèrent d'enclorre sans façon, dans des terrains qu'ils possédaient déjà, des champs communaux du hameau de Welcombe. Combe et son allié rencontrèrent, de la part du Conseil municipal, une vive résistance. Ici nous suivrons à la fois M. Sidney Lee (1) et M. G. G. Greenwood, qui le reproduit en partie et le commente (2). Shaxper avait un double intérêt dans l'affaire. D'un côté, il possédait 106 acres de terres à Welcombe, et à Vieux-Stratford; de l'autre, en commun avec l'avoué de la ville, Thomas Greene, il prélevait des dîmes à Welcombe, Vieux-Stratford et Bishopton. Son intérêt comme propriétaire ne pouvait être lésé, mais la clôture proposée pouvait nuire à l'intérêt qu'il avait dans les dîmes. Que fit-il ? D'accord avec son associé Thomas

(1) *A Life*, p. 279-80.

(2) *The Shakespeare Problem Restated*, p. 186.

Greene, il sollicita de Replington, l'agent de William Combe, un acte lui garantissant un dédommagement pour le tort éventuel que pourrait lui causer la clôture; puis, assuré de ce côté, il soutint les revendications de Combe au sujet de cette clôture! Le Conseil municipal se réunit pour prendre les mesures nécessaires contre une pareille tentative d'empiètement. Ceci se passait au mois de novembre 1614. Shaxper se trouvait alors à Londres, « où il faisait une dernière visite », dit M. Lee. Thomas Greene était son homme d'affaires; mais d'autre part ce même Greene, en sa qualité d'avoué officiel, devait bien défendre les intérêts de la ville illégalement menacés: il se rendit donc à Londres pour examiner l'affaire avec le rusé Stratfordien — qui s'était peut-être éloigné momentanément par tactique. Le Conseil municipal, dans sa séance du 13 décembre 1613, pria Shaxper de ne pas insister, et Thomas Greene dut lui donner le même conseil. Les efforts de Combe et de son associé échouèrent, et les terrains restèrent propriété communale.

Ces détails ressortent des actes administratifs conservés à l'hôtel de ville de Stratford — et aussi d'un bout de journal manuscrit informe et obscur qu'a laissé Thomas Greene.

Les shaxperiens parlent le moins possible de ce bout de journal! Il les a cependant beaucoup intrigués — chose facile à comprendre!

M. Sidney Lee veut bien reconnaître que Shaxper ne s'affirma point en l'occurrence un champion des droits populaires! Toute son école n'est pas aussi sage que lui sur ce point. En effet, certains shaxperiens, torturant le sens du texte de Thomas Greene, ont voulu faire jouer ici au Stratfordien un rôle tout chevaleresque — le représenter comme un précurseur des revendications démocra-

tiques, à la mode de 1848 ! Mieux vaut ne pas rappeler les belles phrases qu'ont notamment faites à ce propos certains écrivains français. Quant à la candide Mlle Kingsley, dans l'article que nous avons cité, abusée par de touchantes illusions qui l'honorent d'ailleurs, elle va plus loin encore : elle représente le Stratfordien comme un homme se préoccupant déjà de cette protection des sites, si chère, paraît-il, de nos jours, à certains snobs (1).

La vérité, comme on pense, c'est que le petit propriétaire de Stratford, aussi rapace qu'il était illettré, cherchait simplement à arrondir son avoir par des procédés dont les exemples foisonnent dans l'histoire.

Ce qui a intrigué les shaxperiens, c'est la présence de Thomas Greene sous le toit de Shaxper. Elle s'explique aujourd'hui ! Shaxper, ne sachant pas écrire, avait pris comme homme d'affaires l'avoué de la ville : d'une part, il le dédommageait en le logeant ; de l'autre, il l'avait toujours à sa disposition comme conseiller et porte-plume ! Halliwell-Phillipps n'y a rien compris. De nos jours, les progrès de la critique baconienne aidant, M. Lee écrit les lignes suivantes qui en disent long — qui disent tout :

« Shakespeare (2) ne semble pas avoir constamment habité New Place avant 1611. En 1609, la maison ou une partie était occupée par l'avoué de la ville, Thomas Grenne, « alias Shakespeare », qui prétendait être le cousin du poète. Sa

(1) Il est bien entendu que nous ne critiquons pas le principe en soi. Mais quand on voit se mêler à ce mouvement de faux artistes qui n'ont jamais senti la nature et font parade de convictions feintes, on s'attriste comme en présence de malheureux aveugles poussant soudain des cris d'admiration parce qu'on leur dit qu'ils se trouvent dans un musée...

(2) M. Lee s'obstine naturellement à orthographier ainsi le nom du Stratfordien.

grand'mère semble avoir été une Shakespeare. Il agit souvent comme le conseiller légal du poète. »

Sur quoi se base M. Lee pour avancer que la grand-mère de Greene « semble » avoir été une Shaxper, nous l'ignorons. Si M. Lee connaissait un document, il le citerait *sans doute* ; et d'ailleurs l'assertion se trouvât-elle vérifiée, elle ne signifierait pas encore grand'chose : avare comme l'était Shaxper, on pense bien qu'il n'eût pas plus gardé chez lui, sans raison, un parent éloigné qu'une personne étrangère à sa famille ! L' « alias Shakespeare » a une tout autre portée que ne voudrait le faire croire M. Lee — qui avoue d'ailleurs que Greene « agit souvent comme le conseiller légal » du prétendu poète. « Souvent » est délicieux !... Une réflexion s'impose ici : de l'aveu d'un shaxperien comme M. Lee, le soi-disant auteur d'*Hamlet*, qui révèle dans ses œuvres une étonnante science juridique devait donc avoir sous la main un « conseiller légal » pour de vulgaires affaires que règle parfaitement tout homme sachant un peu écrire ! Vit-on jamais chose plus extraordinaire ? Et M. Lee n'y aurait-il pas songé ?... Halliwell-Phillipps s'en étonne plus que lui — et les baconiens ont fini par trouver le mot de l'énigme : Greene était l'homme d'affaires de l'ignorant Shaxper-Sly-Falstaff — et c'est pour lui qu'il consigna par écrit les notes laconiques et confuses du journal ou livre de compte que nous possédons heureusement, et dont il est si peu question dans la littérature stratfordienne !...

Oui, tout s'explique.

On s'explique qu'on ne possède pas un mot de la main de Shaxper !

On s'explique pourquoi la SEULE lettre connue qui lui ait été adressée — et qu'il aura dû se faire lire ! —

n'ait pas le moindre rapport avec la littérature : c'est la lettre du 25 octobre 1598, où Richard Quiney de Stratford — ce Quiney dont le fils épousa plus tard Judith Shaxper — prie son compatriote « Shackespere » de lui prêter trente livres !

On s'explique que « Shackespere » soit cité dans deux autres lettres d'affaires qui ne lui étaient pas directement adressées (1) !

On s'explique pourquoi la fille cadette de Shaxper, Judith, ne savait pas plus écrire que son père !

On s'explique pourquoi Shaxper aimait tant les plaisirs de la taverne, en compagnie de l'usurier John Combe de Stratford, probablement chez sa fille Judith, épouse du tavernier Thomas Quiney, et qu'il continuât ainsi la vie qu'il avait menée à la *Tête de Sanglier*, dans le quartier d'Eastcheap, et probablement dans sa jeunesse, comme le fait entrevoir la tradition des buveurs de Bidford, etc. !

On s'explique qu'il soit mort probablement d'avoir trop bu !

On s'explique pourquoi il n'avait aucun manuscrit ni même aucun livre chez lui !

On s'explique pourquoi la récente découverte de M. le docteur Wallace est doublement importante : l'acte judiciaire découvert à Somerset House ne permet pas seulement d'établir d'une façon définitive que Shaxper était illettré — il fournit encore le seul domicile certain occupé par le Stratfordien dans la capitale : c'était, au cœur de la paroisse de Saint-Olave, la maison formant le coin de la rue d'Argent... qu'habitaient alors les USURIERS (2) !

(1) Ces lettres, parfaitement insignifiantes, sont reproduites partout.

(2) Voir les gravures et les plans du *Harper's Monthly Magazine* du 16 mars 1910.

On s'explique pourquoi William Shaxper, vivant en mésintelligence avec sa femme, n'avait pas payé la dette minime qu'elle avait contractée envers le vieux Thomas Whittington, ancien berger de Richard Hathaway!

On s'explique le mutisme et l'indifférence des filles de Shaxper après sa mort!

On s'explique enfin l'extraordinaire testament où il lègue vingt livres et sa garde-robe à sa sœur Jeanne Hart-Shaxper, la jouissance de sa maison de Stratford sous réserve de la rente annuelle de douze pence, cinq livres à chacun de ses trois fils William Hart, Thomas Hart (1) et Michel Hart, sa vaisselle plate à sa petite-fille Elisabeth Hall, dix livres aux pauvres, une épée à Thomas Combe, cinq livres à l'écuyer Thomas Russel, treize au clerc Francis Collins, vingt-six shillings à Hamnet Sadler (le parrain de son fils mort jeune), vingt shillings à William Reynolds pour qu'il s'achète (comme Sadney mort jeune), ving-six shillings en or à son filleul William Walker, vingt-six shillings à Antony Mash et à John Mash, vingt-six shillings (2) à chacun de ses anciens camarades de théâtre, John Heminge, Richard Burbage et Henry Condelle pour qu'ils s'achètent des bagues; la maison de New-Place et l'immeuble de Henley Street, etc., à sa fille aînée, Suzanne Hall-Shaxper; une simple coupe d'argent doré à sa fille cadette Judith Quiney-Shaxper (3) — et à sa femme, qu'il

(1) Chose curieuse, remarque Malone, le testament ne cite pas le prénom du second fils, Thomas, qui avait onze ans en 1616. Pourquoi, demande Malone, ni Shaxper, ni aucun membre de la famille, ne se sont-ils rappelé le nom de Thomas?

(2) Le shilling valait un peu plus d'un franc.

(3) Avait-il fini par se brouiller avec elle, comme avec sa femme? Ou lui avait-il déjà donné sa part d'héritage? Impossible de répondre! Ce testament, lu de près dans l'original, a d'ailleurs quelques autres bizarreries sur lesquelles nous jugeons inutile d'insister: la cause est suffisamment entendue.



avait d'abord oubliée, car ce qu'il lui lègue est interligné (comme du reste ce qu'il lègue aux trois acteurs Heminge, Burbage et Condelle), à sa femme, disons-nous, il lègue seulement le deuxième de ses meilleurs lits, avec la garniture tout de même !...

Maintenant que tout est dévoilé, que la poudre aux yeux est entièrement dissipée, on peut relire les soi-disant biographies du Stratfordien, aussi différentes les unes des autres que pleines d'invéraisemblances et de détails où le romanesque le dispute à la banalité ! On peut relire les mille suppositions en l'air et perpétuellement contradictoires — qu'explique seule l'ignorance où l'on était de l'auteur véritable, et qu'avaient pu signaler dans une large mesure les baconiens, sans parvenir pourtant à rien y substituer de décisif, car en pareille matière on ne détruit complètement que ce que l'on remplace. On peut relire aussi, si l'on en a toujours le courage, les interminables amplifications, qu'agrémentent tant de théories et de systèmes plaisants, où l'on a battu la campagne en tous sens, à travers la splendide et joyeuse Angleterre, sans jamais pouvoir s'arrêter sous les ombrages de la forêt de Sherwood, sous les murs du château de Belvoir, sous les voûtes funéraires voisines de Bottesford, où dormait en silence le plus grand des mystères. Tant de travaux ont eu leur raison d'être — les erreurs mêmes auront été fécondes ; mais aujourd'hui beaucoup des écrits shaxperiens deviennent du papier de rebut, ou du moins n'offrent plus qu'une sorte de curiosité archéologique : l'édifice achevé, on enlève les échafaudages. Avant de nous tourner vers le tombeau sacré qui va s'ouvrir, plus glorieux que celui des divinités mêmes

de la Fable et de la Légende, jetons, non sans une involontaire mélancolie, un dernier regard sur l'alambic de Stratford. Malgré quelques éléments sans importance qui restent un peu troubles, voici quel en est le précipité définitif :

..

William Shaxper ou Shagsbere :

Fils aîné d'un modeste cultivateur ruiné de Stratford-sur-Avon, totalement illettré comme sa femme, née Mary Arden, que la municipalité avait autrefois choisi comme « dégustateur d'ale » — naquit au mois d'avril 1564 — ne fréquenta pas l'école primaire ou n'y dut faire qu'un séjour très bref, car il ne savait pas écrire — aida son père dans les travaux de l'agriculture, puis apprit l'état de boucher dans sa petite et malpropre bourgade natale, où la plupart des administrateurs publics mêmes ne savaient pas lire — montra jeune un goût décidé pour la boisson, comme le laissent entrevoir plusieurs traditions locales — épousa à dix-huit ans et demi Anne Hathaway de Shottery, dans des conditions assez obscures et bizarres — s'enfuit de Stratford dans sa vingt-deuxième ou sa vingt-troisième année, abandonnant sa femme sans ressources et trois enfants en bas âge — n'a laissé officiellement aucune trace pendant les années 1587, 1588, 1589, 1590 et 1591 au moins, mais, d'après une tradition recueillie en Angleterre par l'Italien Riccoboni vers 1727, fit le métier de voleur, tradition que confirment diverses œuvres littéraires établissant aussi qu'il s'occupa du racolage des recrues militaires et impliquant peut-être (sans qu'on puisse l'affirmer) qu'il fit en 1587-88 partie de l'expédition du comte de Leicester en Hollande — est pour la première fois vaguement entrevu à Londres en 1592, y aurait débuté (quelle que

soit l'année) comme gardien de chevaux à la porte d'un théâtre, entra en tout cas au théâtre « à un rang très modeste » ou comme « domestique » avant de jouer des rôles sans importance — n'eût laissé nulle trace précise à Londres, s'il n'avait pas habité la maison formant le coin de la rue d'Argent, habitée par les usuriers, bien qu'il ait pu habiter aussi dans les environs du Jardin aux Ours, faubourg de Southwark, d'après le document (douteux) d'Edward Alleyn — se trouvait sans cesse à Londres dans des tavernes, souvent suspectes — était connu dans l'entourage du comte de Southampton sous le sobriquet de Falstaff, comme l'établissent des lettres récemment découvertes — fut le père d'un enfant mis au monde par la maîtresse de la *Tête de Sanglier* dans le quartier d'Eastcheap — servit de prête-nom à des œuvres que le clan d'Essex-Southampton-Rutland-Pembroke etc. ne pouvait avouer, et réunissait précisément l'ensemble de qualités nécessaires pour assumer ce rôle — se mit éventuellement en sûreté par une disparition momentanée et par l'obtention d'un modeste titre d'écuyer sur présentation de faux documents — vécut peut-être quelque temps caché au château de Belvoir, et semble avoir bien connu le comté de Gloucester sur les frontières duquel il eut, après 1602, c'est-à-dire vers la quarantaine, une aventure de braconnage à la suite de laquelle il fut probablement fouetté — acquit soudain quelques biens à Stratford et sans doute à Londres, grâce à la somme qu'il obtint pour le risque couru — retourna dans sa ville natale à une date incertaine, peut-être en 1605, tout en faisant encore des apparitions à Londres — se montra créancier impitoyable pour de petites sommes, et se vengea même avec une sorte de sauvagerie sur un malheureux père de famille qui n'avait commis d'autre faute que de répondre bénévolement pour un débiteur insolvable — semble s'être

fixé d'une façon à peu près définitive à Stratford vers 1611 — logea sous le même toit que lui l'avoué de la ville, dont il avait besoin comme homme d'affaires illettré, s'occupant de la vente de blé, de malt, de laine, et aussi d'usure, ce qui l'engagea dans des procès où se révélèrent ses sentiments de ruse et de cruelle avarice — se délectait à la taverne à boire et à plaisanter, notamment en compagnie d'un vieil usurier de son genre, John Combe, — dicta l'étrange testament où sa femme ne reçut qu'un lit, où sa fille cadette fut peut-être déshéritée en partie — et mourut au mois d'avril 1616, probablement des suites de libations trop copieuses.

FIN

## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Vue d'ensemble . . . . .	1
— II. — La science de Rutland . . . . .	27
— III. — Shaxper hors cause : aucun contemporain ne s'occupe de lui . . . . .	67
— IV. — Shaxper hors cause : on ne s'occupe pas en- core de lui pendant les quarante-six an- nées qui suivent sa mort (1616-1662). . . . .	87
— V. — Shaxper hors cause : ses trois premiers bio- graphes. . . . .	135
— VI. — Shaxper hors cause : de Rowe à Malone . . . . .	183
— VII. — Le temps de Malone (1777-1812). . . . .	241
— VIII. — L'œuvre de Malone . . . . .	283
— IX. — Shaxper enfin entrevu. Premiers doutes. . . . .	393
— X. — Qui fut Shaxper de Stratford. . . . .	439

---

Traduction du Persan

# LE LIVRE

DE

# SALÂMÂN et ABSÂL

ŒUVRE

DU PLUS ÉLÉGANT DES POÈTES ET DU PLUS ONCTUEUX  
DES ORATEURS

**MAWLANA ABDOU-R RAHMAN AL-DJAMI**

POÈME ALLÉGORIQUE PERSAN

TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

PAR

**AUGUSTE BRICTEUX**

Docteur en Philosophie et Lettres  
Chargé de Cours à l'Université de Liège

---

AVEC UNE INTRODUCTION

SUR

LE MYSTICISME PERSAN ET LA RHÉTORIQUE PERSANE  
ET DES NOTES

---

Élégant volume in-4 sur papier vergé anglais, couverture  
remplie. Tirage : 50 exemplaires sur papier du Japon,  
prix . . . . . 20 fr.  
Et 600 sur vergé anglais, prix. . . . . 10 fr.

*Chaque exemplaire est numéroté à la presse.*



Le chemin du cœur et de la mentalité des Musulmans réside  
dans la compréhension sympathique de leurs poètes, car toute

la littérature orientale est plus ou moins imprégnée des doctrines hautaines du Soufisme, c'est-à-dire le mysticisme islamique ; et, sans en avoir la clef, personne ne saurait y pénétrer.

Dans la traduction de *Salâmân et Absâl* nous fournissons cette clef : le « Sésame ouvre-toi », mots magiques qui vont nous permettre de contempler à notre aise les vastes trésors de la pensée orientale, qui se cachent derrière le rocher d'une apparente indifférence.

En ce moment-ci, quand le gouvernement de la République cherche avec un zèle et une clairvoyance hors ligne à élargir la sphère de son influence en Nord Afrique, nous ne saurions trop insister sur l'importance capitale pour la France de l'ouvrage que nous avons l'avantage de présenter dans une traduction française absolument complète pour la première fois dans une langue européenne.

Le professeur BRICTEUX fait figurer en tête de sa traduction une introduction des plus documentées sur le Mysticisme de l'Islam, et le lecteur qui voudra se donner la peine de la lire avec attention éprouvera une profonde modification de ses pensées touchant les rêveries de l'âme orientale, qu'il est donné à très peu d'Européens de pénétrer.

« Le Soufisme, dit BRICTEUX, sous sa forme complète, est un système de philosophie mystique, de panthéisme idéaliste, né en marge de l'Islam, qui a inspiré quelques poètes arabes, dont le fameux Ibn Al-Faridd, et a envahi complètement la poésie persane et, par suite, toutes les littératures calquées sur celle de l'Iran : les littératures turques (orientale et occidentale) et l'hindoustanie, qui ne sont, pour ainsi dire, que des annexes de la littérature persane. »

A cet extrait du savant traducteur, nous voudrions ajouter les paroles éloquentes d'une lettre de M. BERTHELOT au grand Ernest RENAN :

« Derrière le beau, le vrai, le bien, l'humanité a toujours senti, sans la connaître, qu'il existe une réalité souveraine dans laquelle réside l'idéal, c'est-à-dire Dieu, le centre de l'unité mystérieuse et inaccessible vers laquelle converge l'ordre universel. Le sentiment seul peut nous y conduire ; ses aspirations sont légitimes pourvu qu'il ne sorte pas de son domaine avec la prétention de se traduire par des énoncés dogmatiques et *a priori* dans la région des faits positifs. »

# RUBAIYAT

Livre des Quatrains

## de Omar Kháyyâm

MIS EN RIMES FRANÇAISES

D'APRÈS LE TEXTE PERSAN DE LA BODLEIAN LIBRARY D'OXFORD

Par **JULES DE MARTHOLD**

50 exemplaires (1 à 50) papier japon, broché. . . 15 fr.  
1,000 exemplaires (51 à 1.050) vélin à grandes marges. 5 fr.

Les fins lettrés, les savants bibliophiles, les jaugeurs d'âmes, pour qui cette traduction a été faite, sauront voir et apprécier avec quelle justesse d'écho, avec quelle fidèle délicatesse M. JULES DE MARTHOLD l'a réussie et quels bonheurs d'expression sa concision a su trouver pour transmettre en leur élégante aristocratie les nobles hardiesses avec lesquelles l'ironique et désabusé « faiseur de tentes », libre penseur si moderne, a combattu en savant inspiré la stagnante superstition des fanatismes, l'astronome de Mew entendant que nul mensonge dogmatique ne tente d'obscurcir le radieux soleil de l'Iran.

---

**OSCAR WILDE**

## POÈMES EN PROSE

Traduits de l'anglais d'Oscar Wilde, par Hugues Rebell,  
préface de Charles Grolleau.

Un beau volume in-8, imprimé en rouge et noir sur vergé anglais.

Prix . . . . . 4 francs.  
Exemplaires sur papier japon. . . . . 10 —

TITRES DES CHAPITRES :

*L'Artiste. — Le Faiseur de bien. — Le Disciple. — Le Maître.  
La Maison de jugement. — Le Maître de sagesse.*



# A LA MÊME LIBRAIRIE

PARIS — 11, RUE DE CHÂTEAUDUN — PARIS (IX<sup>e</sup>)

---

GEORGE MEREDITH

**L'EGOÏSTE.** — Traduit de l'anglais par MAURICE STRAUSS. —  
Un fort vol. in-18 de 870 pages sur beau papier. 3 fr. 50

---

**JOURNAL DU CAPITAINE FRANÇOIS,** 1792-1830. Guerres  
de la Révolution et de l'Empire. — Préface de Jules Clare-  
retie, de l'Académie Française. — 2 vol. in-8<sup>o</sup> ornés de gra-  
vures . . . . . 15 fr.

---

JOHN FISKE

**LA DESTINÉE DE L'HOMME.** — Un vol. in-8<sup>o</sup> . . . 4 fr.

---

**TORTURES ET TOURMENTS DES MARTYRS CHRÉ-  
TIENS,** par Ant. Gallonio, un vol. in-4<sup>o</sup> orné de gravures  
hors texte . . . . . 20 fr.

---

OSCAR WILDE

**INTENTIONS.** — Traduction française de HUGUES REBELL,  
un vol. in-8<sup>o</sup> . . . . . 5 fr.

---

**CHATIMENTS DE JADIS.** — Histoire de la Torture et des  
Punitions corporelles en Angleterre, par W. ANDREWS,  
un volume in-8<sup>o</sup> . . . . . 20 fr.

---

APULÉE

**L'ASNE D'OR.** — Traduction Française de JEAN DE MONT-  
LYARD (XVI<sup>e</sup> Siècle). — Préface de JULES DE MARTHOLD. —  
Un volume in-8<sup>o</sup> raisin, imprimé sur hollande, en-têtes,  
culs-de-lampe et lettres ornées tirés en deux couleurs, etc.  
— Vingt et une Eaux-Fortes de MARTIN VAN MAEË. 40 fr.

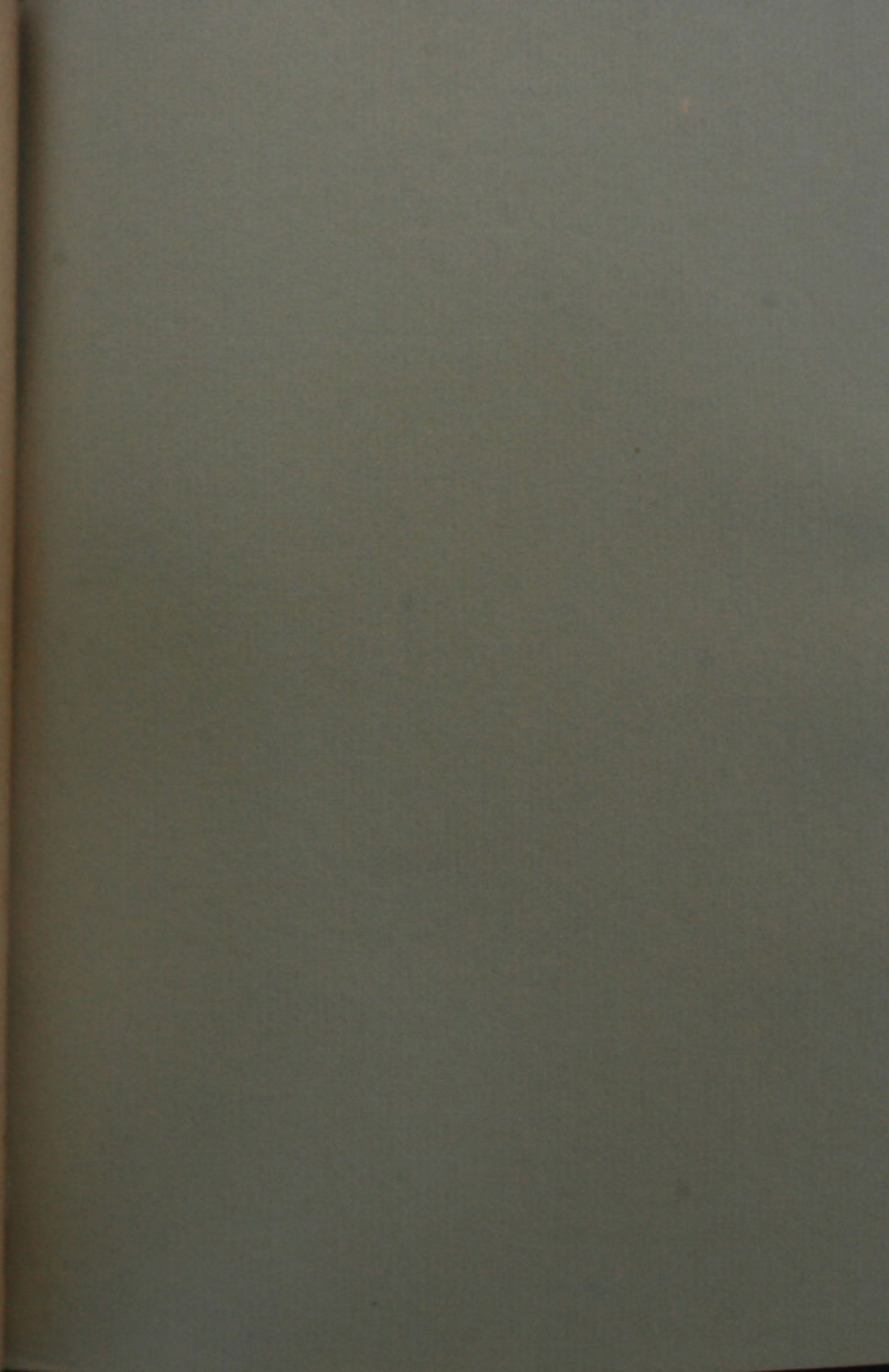
---

*Catalogue détaillé sur demande*

---







Paraîtra incessamment

CÉLESTIN DEMBLON

# L'AUTEUR D'HAMLET ET SON MONDE

Avec Portraits

de ROGER MANNERS, le cinquième Comte de Rutland,  
d'après la peinture à l'huile du château de Belvoir,  
et de ses Amis et Contemporains.

Un vol. in-8 jésus.



Prix : 3 fr. 50

*Il sera tiré un petit nombre d'exemplaires sur papiers de luxe.*

« Quel que fût le grand dramaturge, nous ne pouvons avoir une juste idée de son esprit ; mais ce que lord Rosebery dit de Napoléon est également vrai de Shakespeare, l'Humanité se délectera toujours à scruter une œuvre qui, indéfiniment, grandit l'idée qu'on se fait de sa force et de sa puissance. Et elle cherchera, quoique éternellement en vain, à pénétrer le secret de cette prodigieuse intelligence »

Juge WEBB.

Sous presse

LAURENT TAILHADE

## Discours sur Théophile Gautier

*A l'occasion du Centenaire*

FÊTE ORGANISÉE A TARBES, LE 2 JUILLET 1911

Avec portrait de Laurent TAILHADE, d'après un dessin de ROCHEGROSSE

300 ex. sur vergé d'Arches. — 30 ex. sur papier du Japon.

IMPRIMÉ PAR PAUL HÉRISSEY, D'ÉVREUX



M. Laurent Tailhade, breteur de lettres, ferrailleur de rimes, escrimeur de verbe, présentait hier au public l'auteur du *Capitaine Fracasse*. Ce fut pendant une heure une série de passes, de pointes et de contre-pointes, d'où jaillirent, comme dans des éclairs d'épées, les mots étincelants et sonores. Parlant de Théophile Gautier, M. Laurent Tailhade se fit tour à tour captieux et dominateur ; il eut des envolées superbes et des ironies mordantes ; il cita et il raconta ; il fut l'amuseur suscitant les rires et il fut le poète créant les images magnifiques, et quand il eut tout dit, tout lu, tout raconté, il put quitter la table de conférencier en se flattant d'avoir gagné la partie. Il avait imposé Théophile Gautier à la jeune et gracieuse assistance qui l'écoutait, et nous gagerions fort que certaines de ses auditrices s'imaginèrent ce matin, après en avoir un peu rêvé cette nuit, que l'auteur d'*Émaux et Camées* fut le plus grand écrivain du XIX<sup>e</sup> siècle. N'enlevons leurs illusions ni au conférencier triomphant, ni au public conquis !